



S. O. Z.

N 8706. CZ
A 309 - R R

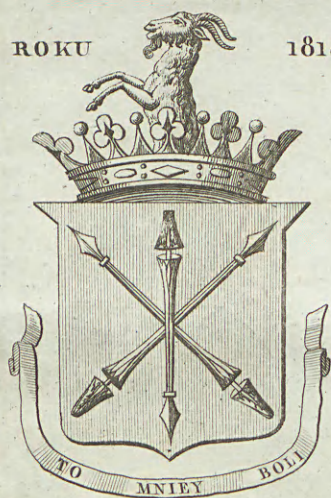
16627
L. 25.
S. 6.
R. 37.

Z BIBLIOTEKI

ORDYNACJI ZAMOYSKIEJ

ROKU

1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI.

C O N T E S
M O R A U X.

272
Tome I.

2. E. E. V. O.

1875

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

*Contes Moraux, Orientaux, Persans,
Arabes, Turcs, Anglois, Fran-
çois, &c. les uns pour rire, les au-
tres à dormir debout.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME I.



A BOUILLON,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXVI.



0-18-0-1686-
8°-6758





AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEUR S.

Nous félicitons de bon cœur ceux qui croiront avoir trouvé de bonnes leçons de morale, d'excellentes instructions dans ces Contes qui, graces à notre insensibilité, ou, si l'on veut, à notre profonde ignorance, nous paroissent plus propres à amuser l'esprit des lecteurs désoccupés, qu'à éclairer ceux qui desirerent de s'instruire. Ce genre a cependant prévalu, & il faut supposer que pour attribuer à de semblables productions quelque degré d'utilité, nos gens de lettres, & ceux même d'entre nos philosophes qui n'ont pas dédaigné de publier aussi des Contes bien frivoles, bien écrits, mais pleins de sentiment, ont eu de très-bonnes raisons. S'il me prenoit envie de fonder une république, je traiterois nos aimables faiseurs de Contes encore plus sévèrement que Platon autrefois ne traita les Poëtes : car, s'il accusa ceux-ci de corrompre les mœurs & la saine morale, à combien plus forte raison banniroit-il ces séducteurs ingénieux qui, toujours

ij AVERTISSEMENT.

hors du vrai, s'éloignent avec tant de grâces de la nature qu'ils ternissent, qu'ils déparent & défigurent à force de vouloir l'embellir? A combien plus forte raison interdirait-il l'entrée de sa république à des gens perpétuellement occupés du triste soin d'égarer leurs semblables, & de leur présenter pour modèles de conduite, des personnages ou tout-à-fait invraisemblables, ou complètement ridicules? Car enfin, supposons une société dont tous les membres penseroient, sentiroient, agiroient comme nos Cléons, nos Clervals, nos Luciles, nos Sophies, &c; que feroit-ce qu'une telle société! Que d'esprit! que de grâces! que d'ingénuité! Mais aussi quel délire perpétuel! quelles folles idées! quels amants romanesques! &, à la fin, quels imbécilles mariages! Chaque couple iroit galamment s'enfoncer dans la solitude, s'enivrer de tendresse & pousser des soupirs; déclamer ridiculement contre les embarras des villes qui, à leur tour, feroient désertées. L'heureuse, l'aimable, l'excellente société!

C'est une espèce de nation fort étendue que celle des faiseurs de Contes; elle peut être divisée en deux classes: la première formée de ceux qui prennent, ou du moins qui veulent faire croire qu'ils ont choisi dans la société actuelle les personnages qu'ils font agir. Leurs Bergères.

AVERTISSEMENT. ii

sont charmantes, & elles sont en même-temps très-naïves & très-ingénieuses ; en un mot, ce sont des bergeres comme on n'en vit jamais : aussi n'est-il pas étonnant qu'elles enflamment de la plus forte passion des gens de qualité, & que ceux-ci sacrifient leur rang, les préjugés de leur naissance, les bienfaisances même des conditions, au suprême bonheur d'épouser de telles amantes. Les Contes de ce genre n'ont qu'un défaut ; c'est qu'ils ne sont ni naturels, ni raisonnables ; car du reste, ils sont remplis de graces, étincellans d'esprit. La seconde classe est composée d'auteurs de Contes de Génies, de Magiciens, de Fées, d'Enchanteurs, mais comme tout, dans leurs récits, arrive par enchantement, on se contente de les lire, de bâiller quelquefois ; & l'on ne songe guere à prendre pour modeles de conduite une Fée, un Génie, qui d'ailleurs sont souvent de la plus absurde inconséquence : En sorte qu'à tout prendre, ces deux genres de Contes, genres fort superficiels en eux-mêmes, ne valent guere plus l'un que l'autre. Pourquoi donc avez vous pris la peine de rassembler ceux qui composent ces trois Parties, nous demandera-t-on peut-être ? Pour deux raisons, répondrai-je ; premièrement, pour démontrer par ces Contes même, la justesse des reflexions que nous présentons au pu-

iv AVERTISSEMENT.

blic : en second lieu, pour offrir à ceux qui aiment la lecture de ces sortes de récits, ce que l'on a donné jusqu'à présent de moins déraisonnable dans ce genre. On n'a pas prétendu donner aux jeunes gens d'excellens modeles à suivre ; car les personnages de ces Contes n'ont jamais existé, & l'on en voit très-peu comme eux, parce qu'il n'est guère vraisemblable qu'il en existe. Quant aux Contes de Génies, on n'en a fait usage que pour varier un peu les caracteres, attendu que, même dans l'invraisemblance, il faut songer à plaire. Avez-vous réussi ? Les éditeurs ont tout lieu de le croire puisque ce recueil a été on ne peut plus favorablement accueilli du public. Il y a à espérer que cette nouvelle édition considérablement augmentée le fera de même.



CONTES



CONTES

MORAUX.



SOPHIE.



Dorval habita pendant long-tems une grande ville, où il eut des amis distingués sans avoir une fortune brillante : il étoit honnête homme, il n'est pas surprenant qu'il fut pauvre : il étoit vrai , ses connoissances ne devoient pas être nombreuses : il avoit un cœur tendre & généreux ; mais ce présent du Ciel lui seroit devenu inutile , s'il n'avoit pas eu le bonheur de trouver une femme qui mérita toute sa tendresse , & une fille qui fut l'enfant de son cœur , par ses qualités & ses vertus.

La mort enleva bientôt à Dorval son épouse, & le laissa seul chargé de l'éducation de So-

phie, il fut son précepteur. Dorval connoissoit les hommes ; quel pere ! il en aimoit tous les devoirs ; quel ami ! il avoit été malheureux. Il forma le cœur de sa fille en exerçant sa sensibilité ; il lui montra qu'une grande partie du bonheur qu'on pouvoit espérer, étoit placée dans le bonheur des autres ; il lui apprit ainsi le grand art de plaire, en respectant toujours la vérité & la vertu ; il l'accoutuma de bonne heure à la physionomie de l'infortune ; il lui donna cette philosophie de l'ame qui la rend ferme sans la roidir, qui l'éleve sans l'enfler, qui maîtrise les passions sans les anéantir, & qui conservant au sentiment toute son énergie, ne laisse d'autres portes ouvertes à l'affliction, que celles que peuvent offrir un cœur sensible & une ame raisonnable. Dorval ne se contenta pas d'avoir donné à Sophie une éducation extraordinaire ; il joignit de plus à ces traits mâles d'une vertu solide, le coloris enchanteur d'un esprit orné : il la familiarisa de bonne heure avec l'histoire, qui ne lui montra les crimes du monde, que pour apprendre à les redouter, & qui ne lui fit saisir quelques traits des vertus qui y nagent épars, qu'afin qu'elle se les rendît propres, en leur accordant un degré d'estime d'autant plus grand, qu'ils avoient été plus généralement utiles. Son ame fut encore remuée par les charmes séducteurs

CONTE MORAL. 3

de la poésie ; faire pour sentir , elle s'épanouit en s'y livrant ; & son cœur en devint meilleur , parce qu'il devint plus sensible. Il est certain qu'un homme dont le cœur s'émeut aisément , est incapable de bassesse , ou de méchanceté.

C'est ainsi que Dorval remplissoit la tâche que la nature impose à tous les pères ; mais il eut bien des obstacles à surmonter pour réussir dans ses desseins ; sa sœur qui vivoit avec lui étoit une femme du monde , qui ne comprenant point la bonté de ses vues , devoit nécessairement les traverser , & qui chérissant assez sa nièce pour lui faire goûter les seuls plaisirs qu'elle estimoit , ne vouloit aussi lui inspirer que ses goûts ; elle désapprouvoit sans cesse l'éducation qu'on donnoit à Sophie ; elle se plaignoit que l'on prît un si grand soin d'une âme qu'on ne pouvoit pas voir ; qu'on cherchât à rendre sensible le cœur , qu'on ne cherchoit plus qu'à tromper ; elle étoit déso- lée qu'on ne tournât pas toutes ses attentions vers l'extérieur , qui assuroit tous les talens , qui donnoit toutes les qualités , qui désioit l'esprit & le savoir. Il faut qu'une femme plaise dans le monde , disoit-elle ; elle n'est faite que pour cela : c'est le seul moyen par lequel elle peut être utile aux autres & agréable à elle-même ; mais comment y plairoit-

elle, si elle ne prend pas ses façons ? L'étourderie y joue le rôle de l'esprit ; la bagatelle , celui de la raison , & le perflilage tient lieu de bon sens. Sans être vicieux , ce n'est pas si mal de montrer qu'on pourroit l'être ; & pour ce qui regarde les autres , il ne faut s'en occuper que comme des chimères qui peuvent affecter désagréablement le cœur . . . Je vous assure , mon frere , que quand on veut penser sérieusement à soi , à ses ajustemens , à ses plaisirs , & ce n'est pas être ridicule ; on n'a point de tems de reste . . . D'ailleurs , on trouve toujours assez de liaisons ; les amis sont des gênes dont on se passe facilement ; ils exigent des égards , & cela incommode. Dorval l'écoutoit avec peine , mais il répondoit toujours avec autant de solidité que de douceur. Ma chere sœur , vous ne connoissez pas ce monde que vous peignez si bien à quelques égards ; vous le voyez trop léger pour estimer justement la conduite des autres ; mais ses médisances sont pour l'ordinaire aussi exactes que cruelles , & quoiqu'on se moque au dehors de l'éducation que je donne à ma fille : soyez sûre qu'on m'approuve en particulier : vous me blâmez , parce que je cultive par les sciences son esprit qui s'y trouve propre ; prenez garde qu'il n'est pas question de cette science froide qui glace l'ame , mais de celle qui for-

C O N T E M O R A L. ;

me l'esprit & le jugement ; je serois bien fâché que ma fille fût sçavante ; mais je veux qu'elle soit heureuse. Que deviendrait-elle, si elle n'avoit pas du courage & de la vertu ? Si elle se marie, elle aura un homme de mérite pour époux, qui aura jugé son esprit, admiré son caractère, apprécié ses connoissances, & connu son cœur. Quelles richesses pour le sage, que la sagesse & la vertu ! les agrémens d'une femme bien élevée seront toujours la dot qu'il souhaitera. D'un autre côté, si elle ne se marie pas elle ne restera point abandonnée ; elle méritera de bonnes connoissances, elle aura des amis dignes de son attachement, & elle ne craindra point le chagrin.

Sophie, en sentant toute la bizarrerie de sa tante, conserva pour elle tout le respect que son âge exigeoit ; elle eut cependant assez de discernement, pour connoître que la raison & la vérité parloient par la bouche de son pere ; & elle se trouva assez de sagesse pour n'écouter que ses avis & ne profiter que de ses leçons. Il étoit fort étonnant de voir Sophie, dans l'âge le plus tendre, ne juger jamais d'après l'autorité, rappeler tout à un examen judicieux, écarter sans cesse ce faux éclat qui pare l'illusion, n'être point séduite par ce qui affecte les sens, & ne donner son

estime qu'après avoir trouvé des objets qui la méritoient ; mais son cœur s'ouvroit dès que son pere vouloit l'instruire, & elle retenoit toujours fortement ce qu'elle n'avoit jamais écouté qu'avec plaisir : ce qui fit sans doute sur elle la plus grande impression, c'est qu'elle apprit à aimer la vertu en la voyant pratiquer, & qu'elle souhaita de ressembler à Dorval par son bonheur comme par sa vertu.

Dorval retiré avec sa famille à la campagne, y menoit une vie douce & agréable ; son uniformité n'ôtoit rien à ses agrémens ; ce qui est véritablement aimable, ne peut manquer de l'être toujours : d'ailleurs, quels charmes plus puissans pour un pere, que les plaisirs qu'il trouve dans un enfant qui répond à ses vœux ! quelle joie plus vive que celle que peut inspirer à un enfant l'amour toujours nouveau d'un pere aimable & aimé ! Sophie & Dorval éprouverent toutes ces délices, & leur solitude fut toujours égayée par le spectacle de leur sentiment. C'est une preuve de vertu & de raison que d'aimer ainsi la vie domestique. Il faut avoir l'ame bien riche, pour ne pas y trouver l'ennui, & s'être formé un cœur bien sensible pour voir toujours avec intérêt les mêmes personnes, & s'amuser toujours avec les mêmes objets.

Dans le voisinage de la campagne de Dor-

CONTE MORAL. 7

val, il y avoit un jeune homme, qui ayant perdu depuis peu son pere, étoit venu se mettre en possession d'une terre considérable qu'il lui avoit laissée. Clairville livré à sa douleur sortoit rarement ; mais la renommée l'avoit déjà fait connoître à Dorval. Les paysans qui dépendoient de ce nouveau Seigneur chantoient ses louanges, admiroient sa douceur, exaltoient son humanité ; l'un disoit il est notre pere, car ayant été ruiné par le malheur des tems, bien loin d'exiger ce que je lui devois de droit, il m'a aidé pour soutenir ma famille ; un autre le bénissoit pour les secours qu'il avoit procurés à une mere tendre, dont l'enfant avoit été menacé par la mort ; tous parloient de lui avec enthousiasme ; ils ne le louoient pas, mais ils peignoient leurs sentimens.

Dorval fut charmé de savoir que le genre humain eût un ami de plus. Sophie en entendant le récit de la générosité de Clairville, félicita son pere d'avoir acquis un tel voisin. Dorval lui-même enchanté, chercha à connoître cet homme qu'il chérissoit déjà sans l'avoir vu : il alla donc lui faire une visite ; ce ne fut pas pour regarder la figure de ses traits ou écouter le son de sa voix, mais pour lui offrir ses services, pour consoler son cœur, & pour rendre à la société un être qui étoit

si bien fait pour elle. Clairville jugea d'abord Dorval : comme la vertu est toujours simple , il ne faut qu'un coup-d'œil pour la pénétrer ; ils se plurent réciproquement ; ils se félicitèrent de se connoître , & se promirent des plaisirs en se promettant de se voir.

Dorval alla plusieurs fois chez Clairville avant que Clairville pût aller voir Dorval ; un rhume violent le retenoit chez lui ; mais ils commencerent à se traiter en vieux amis , & la bonne amitié hait les cérémonies. Dorval revenant un soir charmé de son nouveau voisin , en parla avec chaleur à Sophie. L'amitié est pleine de feu , je ne dis pas qu'elle soit enthousiaste , mais quand le cœur sent , il peint avec force , & ses couleurs sont toujours vivres. Ma fille , as-tu connu , lui dit-il , un homme simple dans ses mœurs & naturel dans ses actions ; ayant l'esprit orné de connoissances utiles & le cœur ouvert au sentiment ; riche sans vanité , noble sans orgueil , savant sans mépris , poli sans affectation , doux sans foiblesse , complaisant par principe , & humain par sensibilité ? Tel est Clairville , Sophie ; il a surpris mon cœur , il a mérité d'être mon ami , il honore à mes yeux l'espece humaine ; je le vois avec délices , parce que je ne le vois jamais qu'environné de ses vertus. Sophie aussi sensible que son pere aux charmes de l'honnê-

teté, l'écouloit avec ce transport qu'excite dans l'ame la peinture de ce qui est véritablement beau : je le connoîtrai sans doute, dit-elle, & s'il n'avoit pas été incommodé, sûrement il seroit venu nous voir. Mais qui est-il ? quels sont ses emplois ? quels sont ses talens ? --- ma fille, il est tout, car il est vertueux ; noble par sa naissance, il est encore plus noble par les titres glorieux que son cœur lui donne sur celui des infortunés ; issu d'une famille illustre, il compte parmi ses ancêtres beaucoup de personnages qui se sont rendus célèbres en faisant servir la supériorité de leurs talens à ensanglanter la terre ; mais il semble qu'il veut fermer les plaies qu'ils ont faites au genre humain en répandant le bonheur sur tout ce qui l'environne. Il ne veut aucun emploi, quoiqu'il soit peut-être digne de plusieurs, mais il craint de ne pas le remplir comme il le souhaiteroit ; l'idée de voir la félicité de plusieurs dépendre de lui-même est pour lui une idée atterrante ; il ambitionne l'amitié de tous, & il voit que les emplois l'enlèvent : il est content de son état, il cherche seulement à perfectionner son ame par l'étude, à fortifier son esprit par la méditation, & à rendre son cœur meilleur en faisant ses efforts pour le rendre plus sensible. Mais tu le connoîtras mieux encore par la scène qu'il

m'a donnée aujourd'hui ; je l'ai trouvé appuyé sur sa table , le visage rouge , l'ame fatiguée , des larmes coulant de ses yeux ; je l'aborde avec surprise , il me reçoit avec émotion ; mon ami , me dit-il en me serrant la main , j'avois un ami tendrement aimé , & cet ami vient de m'abandonner ; une démarche injuste , parce qu'elle est intéressée , m'en a convaincu ; je devois le soupçonner depuis long-tems , mais le soupçon ne peut entrer dans le cœur d'un honnête homme ; il est bien malheureux : si jamais il se rappelle mon attachement & celui qu'il me portoit , il sentira combien il est cruel de déchirer un cœur qui nous aime , & de donner la mort à l'amitié ; son ame aura des remords , son cœur fera la proie des regrets , & sa vie sera livrée à l'infortune , je l'aime encore. O douce amitié ! charme de la vie , ton nom amuse mes pensées ; tes plaisirs . . . je les goûterai sûrement avec vous , Dorval , nous ferons liés pour jamais. Nous le dîmes ensemble , & son cœur soulagé par cette idée qui le flattoit fut plus tranquille. Il ajouta , je ne vous promets rien , Dorval , je vous promets tout en vous donnant mon cœur , mais à mon tour je ne vous demande rien , vous pouvez disposer de votre attachement. Il s'arrête ; je vole dans

CONTE MORAL. II

ses bras; je ne lui donnois pas mon amitié, il l'avoit prise.

Il me fit alors l'histoire de sa vie, ce fut celle du sentiment; il me dit, que l'amour qui avoit égayé ses premières années, avoit toujours été la source de ses chagrins, & que si ses premiers soupirs avoient été formés pour son bonheur, il ne soupiroit depuis long-tems que pour l'infortune, qu'il avoit été balotté par deux passions qui avoient tour-à-tour fait germer le plaisir dans son ame & jetté le trouble dans son cœur, & qu'il pouvoit encore douter si un cœur sensible étoit un présent de la nature, ou le supplice de ceux qui le possèdent. Voila, ma fille, le portrait de Clairville, avec l'abrégé des événemens de sa vie; je le respecte, je l'estime; mais je n'ai point de termes pour t'exprimer combien je l'aime.

Sophie écouroit son pere avec la plus grande attention & le plus vif intérêt; elle admira Clairville avec lui, elle accorda à ce jeune homme toute son estime, elle y joignit toute son amitié; mais elle le plaignit seule des chagrins qu'il avoit éprouvés. La vertu & la tendresse, disoit-elle, sont donc des titres bien minces pour plaire dans le monde; je n'y plairai pas sûrement, car je n'ai point d'autres titres à y apporter; mais dûssai-je être malheureuse,

je veux les conserver, & je trouverai ma consolation dans l'estime du plus petit nombre, qui vaut bien mieux que les acclamations bruyantes de la foule, toujours injuste parce qu'elle est aveugle, & toujours méprisable parce qu'elle est trompense.

Enfin, au bout de quelques jours, Clairville put venir voir Dorval; il le trouva occupé par une conversation utile; c'étoit l'ordinaire, il étoit souvent avec Sophie, & c'étoit toujours pour l'instruire en l'amusant; après les civilités accoutumées, qui ne furent cependant point dictées par l'habitude, mais rendues intéressantes par le sentiment, Clairville les pria de vouloir lui permettre de partager leurs plaisirs en se joignant à leur discours, & de croire qu'il étoit moins venu pour les gêner par un fade cérémonial que pour profiter de leur compagnie, puisqu'il cherchoit d'autant plus ce qui pouvoit leur plaire, que cela paroissoit être davantage dans son goût. Ils eurent donc une conversation raisonnable qui ne fut point troublée par la fureur du jeu, par le sel caustique d'une basse médisance, par les froides plaisanteries des petits-mâtres, & par le sot persiflage des ignorans. Clairville enchanté de Dorval, ne le fut pas moins de Sophie; il pensa bien qu'elle devoit avoir un mérite peu commun, car les

CONTE MORAL. 13

enfants sont toujours ce qu'on veut qu'ils soient ; il sentoit d'ailleurs qu'une personne élevée par Dorval , devoit lui ressembler ; mais il n'avoit pu prévoir quelle étoit la figure de Sophie. Combien la vertu qui rend tout aimable , le devient davantage quand elle anime une femme charmante , combien les graces d'un esprit cultivé & les attraits d'un cœur sensible acquierent de force , quand on les voit au travers d'une figure intéressante ! Voici le portrait qu'il en fit lui-même dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis , peu de tems avant de quitter sa terre , & après avoir eu le bonheur de voir Sophie fréquemment.

J'ai connu un honnête homme , c'est Dorval , mon cœur en est si glorieux ; il est mon ami , tu dois m'en féliciter. Oui , c'est un honnête homme , il a une ame grande & forte , un génie noble & élevé , un cœur sensible & vrai ; juge de mes plaisirs , tu connois ma façon de penser. Sa fille s'appelle Sophie , elle est son portrait en miniature , je veux cependant te l'esquisser ; il ne sera pas flatté , car tu sais que je suis scrupuleux ; je l'ai vue trop souvent pour ne pas la connoître à merveille , je l'ai vue trop sincère pour l'aimer. Quel homme il faudroit être pour mériter Sophie !

Sophie est jeune , mais on ne le juge que par la fraîcheur de ses traits : peins-toi la physiono-



mie la plus intéressante , le regard le plus touchant , des yeux que le sentiment peut mouiller de larmes , où on lit toute la sérénité de son cœur , où la bonté est peinte , où la vertu & la tendresse font voir ce qu'elles ont de plus enchanteur ; représentes-toi les graces naïves voltigeant toujours autour d'elle . Mais si tu pouvois l'entendre , l'innocence te parleroit ; si tu pouvois la voir , c'est la noble simplicité que tu verrois ; si tu pouvois vivre avec elle , ce seroit la modestie même avec qui tu vivrois ; son aimable vivacité te séduiroit , son esprit te charmeroit , sa gaieté te frapperoit , sa raison t'étonneroit , sa sensibilité . . . Oh ! mon ami , ton cœur n'est il pas oppressé ? Tu es l'époux d'une femme charmante , mais oserois-tu la comparer à Sophie ? Ne cherche pas à la voir , cela te rendroit malheureux ; crois-moi aussi enthousiaste que je suis vrai ; aussi amoureux que je le suis peu ; il est vrai , je l'adore , mais c'est comme la Divinité à qui l'on souhaite de plaire , sans avoir l'espérance de réussir , parce qu'on n'a pas celle de pouvoir lui ressembler .

Telle étoit l'idée que Clairville s'étoit formée de Sophie ; mais cette idée avoit eu le tems de se mûrir , parce qu'il s'en étoit beaucoup occupé . Trois mois s'étoient écoulés ; depuis le moment où il avoit fait la connoissance de la fille de Dorval , & depuis ce tems

CONTE MORAL. 15

il l'avoit vue presque tous les jours : déjà un nouvel intérêt sembloit le conduire , & son nouvel ami sembloit être devenu le plus petit motif de ses visites ; cependant il n'imaginoit pas encore que l'amour dirigeât ses promenades ; il croyoit honorer Dorval en lui évitant la peine de le venir trouver ; il pensoit vouloir seulement profiter des leçons de la sagesse en conversant avec cet homme qu'il respectoit , tandis que réellement il flattoit son cœur & sa passion , qui le menaient auprès de Sophie ; il se trompoit lui-même , & avouoit toute l'étendue de son amour lors même qu'il déclamoit le plus contre lui , car c'étoit sa coutume : l'amour est-il nécessaire , disoit-il , pour rendre la vie agréable ? ses secousses sont trop violentes , elles ébranlent l'ame & bouleversent le cœur. Douce amitié , tes plaisirs sont aussi vifs & tes peines moins cruelles ; on jouit sans crainte , on vit sans jalousie , & tes feux qui ne brûlent jamais , entretiennent toujours une chaleur aussi douce que pénétrante ; il avoit raison , mais il ne profita pas de ses maximes qui sont plus , pour l'ordinaire , l'ouvrage de l'orgueil , que le fruit du bon sens , & qui annoncent ce que l'on devroit faire , ou ce qu'on conseilleroit aux autres , plutôt que ce qu'on fait soit-même , ou que ce qu'on souhaiteroit de réaliser.

Clairville l'éprouva ; il étoit sur son départ qu'il avoit déjà renvoyé plusieurs fois sous des prétextes très-légers ; il est vrai qu'il aimoit la vie champêtre , & qu'il ne pouvoit se résoudre à la quitter ; le spectacle de la nature élargit les grandes ames , sa majesté les élève ; le goût de Clairville pour l'étude lui faisoit trouver dans sa retraite des objets dignes de sa pénétration : son amour pour les hommes s'exerçoit plus fréquemment & avec plus d'avantage , au milieu de ces hommes qui ne connoissent presque jamais les vices , parce qu'ils n'aborderent jamais les maisons des grands ; sa propre vertu lui faisoit encore trouver du plaisir à éviter le coup d'œil affligeant du monde ; où chacun vit pour soi-même , & où on ne souhaite presque de se voir que pour essayer de se tromper ; car il le remarquoit fort bien , il faut être vertueux pour aimer la campagne , la solitude qui intimide l'ame du vicieux parce qu'il se redoute , qui ennuie le petit maître , parce que se voyant alors sans orgueil , il est obligé de voir son ame corrompue par l'inaction ; la solitude fait au contraire les plaisirs de l'homme sage qui s'égaie en se contemplant ; mais toutes ces raisons qui pouvoient avoir une grande influence sur l'esprit de Clairville , ne furent point dans ce moment celles qui le déterminèrent ; l'amitié augmentoit

CONTE MORAL. 17

augmentoît pour lui les charmes de la campagne, l'amour lui faisoit trouver son absence insupportable : la compagnie de Dorval qu'il alloit perdre pour quelque tems, Sophie qu'il ne verroit plus ; que de liens il falloit rompre, que de goûts il falloit oublier ! la bonté de son cœur l'arrachoit à ces plaisirs, & lui ordonnoit tous ces sacrifices. Un de ses amis malheureux avoit besoin de ses services ; il pouvoit le rendre à la vie, empêcher l'effet d'une injustice qu'on alloit commettre à son égard ; il se résout donc à partir, déjà le jour est fixé, mais il détermine en même tems celui de son retour.

Il vint informer Dorval de ses projets & prendre congé de lui ; Dorval étoit sorti, Sophie seule dans la maison étoit appliquée à un ouvrage où elle faisoit admirer son adresse & ses graces. Clairville l'ayant appris hésite un moment s'il doit entrer, il se décide, il entre, Sophie le prie modestement d'attendre le retour de son pere qui ne devoit pas être éloigné, elle se remit à travailler & entretint la conversation, que l'état de Clairville ne lui permettoit pas de soutenir ; il étoit agité, tous les mouvemens de son ame se peignoient sur sa physionomie, & cela le tourmentoît : il parloit par mots entrecoupés. Demain... oui demain à ces heures je ne pourrai pas...

Dorval, ô mon ami... Sophie, vous êtes bien occupée... Vous paroissez bien distrait, Monsieur; qu'est-ce que vous avez donc dans l'ame de si important? -- Dorval ne vient point; je voulois... Eh bien... non... Sophie, y a-t-il long-tems que Dorval est parti? savez-vous où il est allé? Quand croyez-vous qu'il revienne? -- Mon pere, Monsieur, est allé rendre une visite à Monsieur D** que vous connoissez; il est absent depuis quelques heures, & il doit revenir incessamment -- j'irai au devant de lui... non... je l'attendrai... Sil ne vient pas, Sophie, il ne verra pas... il ne verra peut-être plus son ami: ô Dorval, pourquoi vous ai-je connu, & pourquoi vous quitter si vite --! Quoi donc, Monsieur, vous partez; Dorval ne vous verra plus; je... plains Dorval qui vous est fort attaché, qui ne parle jamais de vous qu'avec transport, qui regarde comme un présent du Ciel le bonheur qu'il a eu de vous connoître, il pleurera, Monsieur, de douleur, nous en ferons tous deux bien affligés. -- Je serai pleuré... non, c'est moi seul qui dois connoître le chagrin, c'est pour moi que seront les pleurs... Sophie vous... sûrement Dorval ne m'oubliera pas... j'ai eussuyé bien des momens d'inquiétude & de peine; mais jamais je n'en ai éprouvé de si cruels... c'est à l'amitié que je sacrifie les

CONTE MORAL. 49

plaisirs de l'amitié. . . Sophie, l'amitié me récompensera-t-elle ? -- Vous ne doutez pas de l'attachement de Dorval, & je pense comme mon père. . . Votre absence sera longue sans doute ? Qu'est-ce qui l'occasionne ? -- Ah ! Sophie, un voyage, un ami malade, injustement accusé, abandonné de tous, sans protection. --- Votre voyage doit vous plaire, la vertu vous le fait entreprendre. . . sans attachement considérable, sans parens assez proches pour les regretter, beaucoup. . . des amis qui vous chérissent ; mais que vous retrouverez toujours les mêmes -- Dorval, pour quoi ne venez-vous point ? la douleur m'accable, elle me déchire. Il se leve, se promène à grands pas, il jette de tems en tems quelques coups d'œil sur Sophie, il s'approche d'elle, lorsque Dorval entre ; Clairville embrasse fortement son ami, il le serre contre sa poitrine ; j'étois venu, Dorval. . . Il prend alors sa main qu'il presse dans la sienne, il regarde encore Sophie & dit en les quittant brusquement : demain je pars. . . Adieu. . . pensez quelquefois à Clairville, & il s'enfuit.

Dorval fut étonné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, son cœur étoit ému, toute l'agitation de Clairville étoit passée dans son ame. O Clairville, s'écrie-t-il, où êtes-vous ? que deviendront mes plaisirs ? Il croit de pou-

voir le rappeler encore ; mais c'est en vain. Sophie aussi touchée que son pere, lui raconta sa conversation qu'elle avoit eue avec Clairville pendant qu'il l'attendoit. Dorval pénétré dans ce moment par son amitié ne vit dans l'embarras & dans les peines de son ami que la générosité de la vertu ; une sensibilité prodigieuse, & toute l'amertume des regrets.

Sophie ne fut pas d'abord plus clair-voyante que son pere ; mais l'absence de Clairville, comme un jet de lumiere, éclaira son cœur, & lui fit trouver les commencemens d'une passion dont elle ne soupçonnoit pas même l'existence ; il est bien difficile d'avoir un cœur tendre sans le laisser aller à la tendresse, un coup d'œil en dispose souvent, toutes les puissances de l'univers ne pourroient alors en effacer les impressions. Sophie elle-même étoit étonnée de ne plus penser qu'à Clairville ; de ne voir plus que Clairville ; c'est toujours lui qu'elle croit entendre, son image est sans cesse suspendue devant ses yeux ; elle s'imagine aimer son pere plus fortement, parce qu'elle sait que son pere aime beaucoup Clairville ; elle le voit avec plus de plaisir, parce qu'il a quelques traits de son amant ; elle l'écoute avec plus d'intérêt, parce qu'il pense comme lui. Tout est beau ; tout est aimable comme Clairville ; les promenades de son choix deviennent

les siennes ; les points de vue qu'il admiroit ,
sont les seuls qui la charment ; ses expressions
favorites sont celles qu'elle choisit ; les fleurs
qu'il préféreroit , sont celles qu'elle porte avec
le plus de plaisir ; elle sent tout cela , mais sans
se défier de l'amour dont elle n'avoit pas en-
tendu parler ; elle faisoit plus , elle s'approu-
voit même de l'amitié prétendue qu'elle lui
portoit. Mon pere , se disoit-elle , est attaché
à Clairville ; c'est un bon juge , il faut donc
qu'il mérite cet attachement ; eh bien ! en lui
donnant mon cœur , je fais une chose juste.
Oui , Clairville , je vous aime , vous nous ai-
mez sans doute aussi , pourquoi serai-je in-
grate ? vous êtes absent. . . vous ferez de nou-
veaux amis , vous oublierez Sophie & Dorval ,
je ne crois pas que je vous oublie jamais ;
vous avez fait passer de doux momens à mon
pere , vous m'avez enchantée par vos vertus.
O Clairville ! je vous aimerois je crois bien
davantage , si vous ne nous aviez pas quitté ;
mais peut-être la mort nous l'a enlevé. . . il
étoit si fâché de partir. . . si quelque malheur . . .
Cieux , veillez sur lui. . . Il me regardoit alors
avec plus de tendresse , il m'a plusieurs fois ap-
pellé par mon nom , il sembloit affecter de le
répéter , il paroissoit le prononcer avec déli-
ces , il vouloit sans doute me parler encore : si
c'étoit la dernière fois. . . Oh ! que l'amitié est

pénible, mon pere ne m'avoit jamais parlé que de ses douceurs. . . Voici pourtant plusieurs jours que je vis moins pour Dorval & pour moi que je ne faisois précédemment ; non je ne vois que Clairville. . . Clairville me voit-il ainsi ? Son existence est-elle douloureuse comme la mienne ? Ah ! qu'il m'aime moins & qu'il n'ait pas mes inquiétudes. Sophie s'abandonnoit ainsi quelquefois à ses réflexions ; elle s'y livroit d'autant plus volontiers que ce sentiment étoit nouveau , qu'il occupoit plus son ame & flattoit davantage sa sensibilité. Cependant quoique les idées attachées à son état ne soient pas toujours pénibles , elles affectent trop pour ne pas changer la façon de vivre ; elle tomboit dans une mélancolie douce qui a sans doute ses charmes ; mais qui lui seroit devenue nuisible , si curieuse de connoître son état , & alarmée par l'indifférence qu'elle prenoit pour ses anciens plaisirs , elle n'en avoit pas averti son pere. Heureux les enfans qui peuvent consulter un pere tendre sans crainte , & lui confier leur peine sans exposer leur bonheur ! Heureux les peres qui ont des enfans qui les chérissent comme leurs peres & les estiment comme leurs amis ! Qu'ils ne craignent rien , ils seront toujours leur ame , ils les conduiront suivant tous leurs desirs.

Dorval & Sophie ayant vu un jour le soleil

enflammer l'horizon , ils voulurent profiter de ces beaux momens qui sont rares dans l'automne pour se promener ; ils n'étoient pas de cette classe de gens qui n'ont point de jambes pour marcher , comme ils n'ont point de cœurs pour sentir ; ils préféreroient le spectacle de la nature à tous les autres délassemens , & comme rien ne pouvoit les en dédommager , rien aussi ne pouvoit les empêcher d'en jouir ; ils entreprirent donc une assez grande promenade , & s'assirent , après en avoir fait une partie , à l'ombre de ces chênes tortueux , dont les branches nouées défient les orages ; ils étoient alors placés sur une colline délicieuse couverte de bois touffus , mais séparés par de vastes allées : la beauté du coup d'œil les attiroit souvent dans ce lieu magnifique , que la nature avoit pris tant de soin à orner. Le tableau qu'ils avoient alors devant les yeux étoit unique , ils dominoient par leur position sur les petites collines des environs qui étoient tapissées par la verdure des prés & les sillons des champs ; ils voyoient bien au dessous de leurs pieds un torrent noirâtre formé par les neiges , qui couvrent toujours des montagnes où se trouvent peut-être encore celles qui tomberont dans le premier des hivers ; ce torrent furieux gonflé par les pluies , faisoit fuir en mugissant ses ondes précipitées , & écorchoit dans sa

course inégale les bords qu'il arrosoit ; un peu plus bas , on le voyoit troubler les eaux pures & bleuâtres d'un fleuve rapide qui rouloit ses flots écumeux avec majesté : plus haut , une petite rivière tranquille & modeste couloit au milieu des fleurs & des arbres , qui empêchoient le soleil d'échauffer ses eaux , elle sembloit suspendue pour entendre le gazouillement des oiseaux qui venoient y prendre leurs repas. Toutes ces rivières arrosoient un terrain fertile planté comme un parterre ; dans l'éloignement on découvroit devant soi les murs d'une ville fameuse , dont l'industrie fait la richesse , dont l'intégrité de ses magistrats fait le bonheur , dont la beauté des édifices annonce son opulence , & dont le nombre prodigieux de ses habitans prouve la sagesse de ses loix ; derrière cette ville , une nappe d'eau d'une vaste étendue offroit à l'œil l'idée de l'immensité , l'horizon la terminoit , mais l'horizon n'étoit pas ses bornes. De tous les côtés , ce prodigieux réservoir étoit bordé de maisons délicieuses & de campagnes riantes qui sembloient en serrer les bords , pour former le canal où ses eaux pressées devoient s'échapper avec force , & créer tout de suite un fleuve considérable , qui arrosoit dans sa route les prairies éloignées ; tout ce tableau étoit bordé par une chaîne de montagnes en amphithéa-

tre , dont les cimes orgueilleuses sembloient braver le tems & les efforts de la destruction qui l'accompagnoient ; là , au milieu de ces roches énormes qui noircissent la verdure des bois , la lumiere exerceoit toute la magie de son magnifique spectacle ; elle brunissoit une partie de ces vastes corps , elle en doroit d'autres , elle teignoît d'une belle couleur de pourpre les places qui lui étoient opposées , & donnoit une espece de vie à ces masses lourdes qui soutiennent les parois de la terre , & qui sont la richesse de ses habitans.

Dorval s'abandonne ici à tout son enthousiasme ; son cœur gonflé a besoin de reprendre ses sentimens. O nature , s'écria-t-il alors , que tes ouvrages sont sublimes , & que mes pensées sont foibles ! L'univers , ce pays seul , que de richesses renferme cet étonnant ensemble ! quelle sagesse pour en former le plan ! Quelle puissance pour l'exécuter d'une façon si pompeuse ! Quelle bonté pour arranger ce vaste tout , de façon que chaque être pût y trouver son propre bonheur en faisant lui-même celui de mille autres ! Mon ame est surchargée , mon esprit s'égare. Livré à sa méditation , il jettoit des regards aussi variés que rapides sur ce tableau qu'il avoit étudié si souvent ; il en est détourné par un soupir de Sophie. Sans doute ma fille , lui dit-il , ton cœur sensible

comme le mien aux beautés qu'il admire, excite en toi ce doux frémissement que produit toujours un plaisir réfléchi ; plus instruite que bien d'autres , tu fais en démêler quelques traits. Mais Sophie étoit occupée ailleurs, cependant touchée par les reproches de son pere , elle lui dit , avec cette naïveté , qui est la preuve de la vertu , ô mon pere ! Il faut vous l'avouer , tout ceci me flatte moins , mon attention & mes pensées semblent se porter naturellement ailleurs ; le départ de Clairville a dérobé à mes yeux tous les autres objets ; je ne pense plus qu'à lui ; mon cœur qui vous est si fortement attaché , me semble être attaché avec autant de force à Clairville , que son souvenir m'est pénible ? Et malgré cela , il me plaît encore ; il n'y a que quelques semaines qu'il nous a quitté , & je crois toujours qu'il y a plus long-tems ; je vois sans cesse son air tendre & gracieux ; j'entends de même ces discours vifs & animés ; il me semble lire dans ses yeux cette vivacité pénétrante qui a fait souvent battre mon cœur plus vite , lorsque les miens les rencontroient , & cette douceur enchanteresse qui lui gagne l'amitié de chacun. Ah ! s'il est heureux par l'amitié , il sera bienheureux par la nôtre ; car vous l'aimez aussi beaucoup mon papa ? Elle se jette alors dans les bras de Dorval , & cache en l'em-

brassant une rougeur vive qui vint animer son beau teint ; elle ne rougit pourtant pas , parce qu'elle se croyoit coupable ; mais parce que ses soupirs plus pressés hâtoient sa respiration , parce qu'elle vit que son pere l'écou-
toit avec peine , & qu'elle s'imaginait qu'il auroit dû partager ses plaisirs. Dorval , après l'avoir tendrement embrassée , lui dit , avec ce ton qui persuade , parce qu'il gagne l'ame : Sophie aime Clairville , Sophie doit l'aimer ; si elle avoit été insensible à ses vertus , Dorval eût rougi d'être son pere. Ma chere fille , modérez des transports qui sont condamna-
bles , parce qu'ils sont trop violens ; aimez ce qui le mérite , l'amitié fait la gloire & les plaisirs de l'ame ; mais votre pere doit avoir tout votre amour. Clairville a une famille qu'il chérit , il aime toujours son pere plus que toute autre personne , & peut-être l'amitié de Clairville pour vous seroit-elle moindre , s'il connoissoit plus vos sentimens... Mon but dans l'éducation que je vous ai donnée fut de vous rendre maîtresse absolue de vous-même , je n'aurai donc pas réussi... Si je vous vois inquiète , comme vous l'êtes depuis quelques jours , je ne pourrai pas jouir de la récompense que je m'étois promise de mes soins , je n'aurai pas la joie de vous voir heureuse & contente , c'est cependant la seule que je puisse

espérer. Continuez donc à faire le bonheur de votre pere, il le trouvera toujours dans celui de sa chere Sophie. --- O mon pere, s'écria Sophie tremblante & les yeux baignés de larmes, la raison parle toujours par votre bouche ; mais mon cœur me trahit à mon insçu... Je le sentoie bien que je devois vous aimer plus que Clairville... Oui, je vous aime aussi bien différemment, je jouis du contentement le plus parfait, lorsque je pense à vous, la joie occupe mon cœur quand je vous entends ; lorsque je suis avec vous, la tranquillité m'accompagne : toutes vos bontés se présentant à mes yeux font couler des larmes délicieuses qui me mettent à l'aise ; lorsque je vous vois serein & content, je ne vous fixe jamais sans être plus satisfaite ; je ne m'approche jamais de vous sans bénir le Ciel de m'avoir donné un tel pere. O Dorval, mon cœur, mon ame, Sophie est tout à vous... Pour Clairville, il me rend malheureuse ; Clairville pardonne... Depuis que je pense à lui, l'agitation & le trouble sont entrés dans mon cœur ; mes idées fixées sur cet unique objet ne peuvent plus, comme autrefois, errer sur mille autres qui faisoient ses délices ; une attention pénible me travaille ; un feu sourd me dévore ; il me semble qu'un sang plus épais & plus noir gonfle mes veines, qu'il précipite & retarde le mou-

vement de mon cœur qui n'a plus son ancienne uniformité ; ma poitrine se souleve par des soupirs fréquens & laborieux. Ah Clairville ! tu as emporté mon bonheur ; m'aurois-tu arraché à l'amour que je dois à mon pere , alors je te détesterai . . . Mais je vous aimerai toujours , je vous chérirai toujours vous le meilleur des peres ; & Clairville fera ce que j'aimerai le plus après vous. Sophie se livra dans ce moment à tout ce que la tendresse filiale peut avoir de plus insinuant ; elle ne cacha pas cependant sa douleur ; elle ignoroit l'art de feindre. Dorval fit ses efforts pour la tranquilliser , ils reprirent ensuite le chemin de leur maison ; mais la joie & le bonheur n'y rentrèrent pas avec eux , aussi purs qu'auparavant.

Clairville étoit parti avec le plus vif chagrin , il croyoit cependant partir sans amour ; quoiqu'il eût aimé , il ne se désoit pas de la sensibilité de son cœur : car il ne pouvoit penser qu'on pût quitter des personnes estimables sans ressentir la plus grande des peines ; d'ailleurs , il s'imaginoit n'aimer Sophie que comme il aimoit Dorval , en avouant cependant qu'il les aimoit à la folie ; malgré cela , il remplit avec autant d'intelligence que d'attention le but de son voyage ; il combla les espérances de son ami , & ce plaisir délicieux adoucit beaucoup l'amertume de ses regrets ; il écrivit

fréquemment à Dorval pour lui demander des conseils , & revint au bout de six mois plus vertueux par ses sacrifices , & plus amoureux par ses réflexions.

Sophie fortifiée par la philosophie de son père , rappella dans son cœur la fermeté qu'il lui avoit inspirée ; Dorval lui renouvelloit indirectement ces grands principes qui glacent l'agitation , qui commandent au chagrin & qui rendent l'inquiétude inabordable à l'ame ; il rétablit ainsi peu à peu sa tranquillité , mais il ne lui fit pas trouver le contentement. L'amour est tout-puissant sur un jeune cœur , & les armes qu'on peut employer pour le combattre , sont toujours trop foibles pour le détruire , trop fortes pour pouvoir l'atteindre , & toujours propres à l'augmenter ; c'est un torrent rapide qui coule avec impétuosité , les digues trop saillantes le mettent en furie ; on ne peut s'en rendre maître , qu'en se jouant avec lui , & en le bridant sans qu'il puisse s'en apercevoir. Dorval parloit aussi très-souvent à Sophie de Clairville , mais il ne lui en parloit jamais sans lui peindre en même tems avec chaleur toute l'étendue de son propre attachement , sans lui raconter l'éducation qu'il lui avoit donnée , les flatteuses espérances qu'il en avoit conçues , & combien elle étoit intéressée à les réaliser. Cependant s'il étoit atten-

tif à ne pas flatter sa passion, il évita avec autant de soin de l'aigrir ; il vouloit bien effacer doucement de son cœur des impressions qui pouvoient le rendre malheureux , mais il ne vouloit pas le déchirer. Il faisoit en conséquence habilement les occasions pour lui parler ; c'étoient toujours les momens où elle paroissoit plus sensible à ses bontés , & où elle montrait un cœur plus gai.

Un jour , par exemple , qu'il lui avoit fait naître l'idée de soulager une pauvre femme du voisinage , qui accablée sous le poids d'une maladie violente , étoit en même tems destituée de tout secours ; voyant qu'elle revenoit charmée d'avoir exercé la bonté de son cœur , & qu'elle peignoit sur son visage toute la satisfaction qu'elle avoit donnée ; il applaudit à sa joie , & se tournant vers elle avec ce regard attendrissant d'un pere qui cherche le cœur de son enfant , il lui dit : vous êtes heureuse , Sophie , vous avez un cœur sensible , il rendra votre pere fortuné. --- S'il fait vos délices je n'ai plus rien à desirer ; vous m'aimez avec une si grande tendresse , il est bien juste que je vous aime avec toute la vivacité possible , je m'abhorrerois si je ne vous aimois pas plus que tout le monde. --- Vous me pénétrez de joie , ma fille , goûtez-la pure & sans mélange ; mais vous devez encore la faire partager à un

autre , vous devez me donner un fils en vous choisissant un époux ; si je peux vous voir mariée suivant mes desirs , que le ciel dispose alors de ma vie ; vous aurez un appui , &c. . . Sophie interrompit ici son pere , & lui dit avec une promptitude étonnante : mais si Clairville.... Elle s'arrêta , parce qu'elle sentit qu'elle avoit été trop précipitée. Si Clairville vous aime , lui répondit Dorval , je suis le plus heureux des hommes , il est digne de tout votre attachement. . . mais vous ne connoissez pas le monde. . . la premiere vertu qu'on y demande , c'est l'argent ; la seconde qu'on y recherche , ce sont les dignités ; la troisieme qu'on exige , ce sont les moyens de s'avancer : enfin , si la vraie vertu se rencontre avec toutes ces choses , on en fait tout le cas qu'elle mérite , mais on croit pouvoir aisément s'en passer : je ne suis pas riche , tu le fais , quoique nous soyons heureux ; je n'ai jamais souhaité les honneurs qui me sont venu chercher ; mais on ne peut pas les desirer , encore moins les posséder dans ce siecle ; j'ai perdu mes liaisons utiles sans regrets , parce que je comptois peu sur leur fidélité ; ainsi tu n'as que ta vertu pour toi , & la vertu n'est quelque chose qu'après tout le reste ; Clairville sera obsédé par sa famille qui doit avoir l'esprit du monde ; Clairville , il est vrai , a de beaux sentimens ; mais en suppo-

sant .

sant qu'il t'aime, il peut être foible, & se décider par complaisance sans écouter son amour; ainsi, ma fille, tu pourrois faire un choix qui te rendroit heureuse, & combleroit tous mes desirs, tu as assez de connoissance pour bien prendre un parti, & j'ai assez de confiance en toi pour t'en laisser le soin. Sophie étoit émue par tout ce qu'elle venoit d'entendre, elle oublioit presque Clairville pour Dorval; elle ne lui répondit que par ses transports, & se livra à la joie que l'amour de son pere lui inspiroit.

Enfin, Clairville arriva au commencement de l'Été, tout sembloit s'intéresser à rendre son sort plus brillant, & répandre la joie avec abondance devant lui, la beauté de la saison devoit flatter son goût pour la campagne; Dorval qu'il alloit revoir réjouissoit son cœur; Sophie à qui il vouloit faire l'aveu de son amour devoit combler tous ses desirs; il voyoit toutes ses inquiétudes sur le point de disparaître, il comptoit tous les plaisirs qu'il se préparoit à goûter; la vue de ses payfans qu'il regardoit comme une partie de sa famille, celle des pauvres qu'il traitoit comme ses enfans, l'intérêt qu'il leur vit prendre à son retour, tout cela fit sur lui la sensation la plus vive, & lui rendit d'abord l'état heureux qu'il avoit perdu en quittant la campagne.

Aussi son premier desir dès qu'il fut arrivé le conduisit chez ses anciens amis ; quels momens que ceux où ils se revirent après une absence aussi longue ! Clairville entre avec précipitation chez Dorval , il saute à son col , il l'embrasse , il reste un tems assez long à presser de son cœur agité celui de son ami , qui ne l'étoit pas moins ; ils ne peuvent parler , ils répètent seulement leur nom qu'ils ont tant de plaisir à voir former sur leurs lèvres. Clairville rompit enfin ce silence qui peignoit si bien leur amitié. O Dorval ! lui dit-il , que j'ai souhaité de revoir depuis si long-tems , nous sommes à présent réunis , nous le serons sans doute pour toujours ; le pere de Sophie doit m'être cher ; mais Sophie elle-même est-elle ici ? Ne pourrai-je pas la voir ? C'est encore un besoin de mon cœur. Dorval vit clairement alors l'amour de Clairville ; il avoit eu déjà l'occasion de l'apercevoir dans les lettres qu'il en avoit reçues , mais il n'en avoit jamais parlé avec sa fille. Clairville , lui dit-il , Sophie ne reviendra que ce soir , elle est allé essayer d'être utile à une amie incommodée , qui trouve dans sa compagnie un soulagement à ses maux , & une consolation dans ses malheurs. -- Je le vois , la vertu est toujours le guide de sa conduite ; mais... si elle revenoit plutôt , si nous allions

la chercher -- Non, cela ne conviendrait pas, l'empêcheriez-vous de remplir les devoirs de l'amitié & d'un bon cœur, quoiqu'elle fut charmée de vous revoir, croyez-vous qu'elle ne se plaignît pas de notre indiscretion?... Eh bien Dorval, nous sommes seuls, je veux donc vous ouvrir mon cœur; vous êtes mon maître par vos conseils, vos avis & vos leçons; je vous ai fait avec plaisir le dépositaire de mes chagrins & de mes plaisirs, pourrez-vous être encore celui de mes plus chères espérances? J'aime Dorval, oui j'aime le mérite & la vertu, j'aime votre fille qui en est l'image, je n'ai pas voulu le lui dire sans votre approbation... Pourrois-je mériter son amour, & pourriez-vous le voir sans peine -- ? Clairville, vous êtes jeune, vous êtes sensible, les passions vives sont toujours de mauvaises conseilleres, & les regrets sont pour l'ordinaire leurs compagnes... Ecoutez-moi. --- Mais Dorval, la fille de Dorval lui ressemble, sûrement elle lui ressemblera toujours; lorsque j'aimois autrefois, mes yeux conduisoient mon cœur, & je n'ai commencé d'adorer Sophie que lorsque j'ai cessé de la voir, parce qu'en me rappelant tout son mérite, je l'ai jugée par ses actions -- Clairville, daignez m'écouter; je connois toute la bonté de votre cœur & toute la pureté de vos intentions, mais

c'est justement cette bonté & cette pureté que je redoute ; si jamais séduit par les caresses de votre famille, esclave de la grandeur ; si jamais fâché d'avoir contracté une union qui n'augmentera pas vos richesses , qui n'élèvera pas votre crédit , vous veniez à diminuer l'attachement que vous avez pour Sophie, les égards que vous lui devez , sans doute vous me reprocheriez alors ma complaisance intéressée , & vous oublieriez la fureur de vos passions sans vous souvenir de mes refus. Clairville , si vous rendiez ma fille malheureuse , vous mériteriez d'être le dernier des hommes , & vous exposeriez ma vieillesse à l'horreur & au désespoir... Monsieur, vous oubliez que Clairville... Clairville , je vois que vous êtes amoureux , & je fais que l'amour & la raison marchent rarement ensemble. -- Moi je rendrai Sophie malheureuse ! Ah Dorval ! je n'espère le bonheur que par elle , je ne le vois qu'avec elle , sans elle tout est affreux pour moi. -- J'ai eu des goûts , Clairville , & lorsque je les avois , je parlois comme vous , je protestois comme vous , quand j'ai aimé véritablement , la raison me conduisit , & ma véhémence modérée tint toujours des propos sensés ; mon cœur parloit , mais le cœur n'ouït rien ; la douceur du sentiment rend aimable tout ce qu'il touche , & quoiqu'il ait beaucoup de chaleur , il n'a

point d'emportement --- Vous voulez donc... mais Dorval vous m'alliez croire sans amour, parce que je montrois beaucoup de feu. Eh bien... vous voulez que je ne sois pas heureux, que je dise que votre connoissance n'a pas été pour moi le plus grand des biens, que je ne vous dois pas mes plaisirs -- Clairville est injuste ; s'il écoutoit davantage sa raison, il ne traiteroit pas son ami avec dureté. Je souhaiterai pouvoir donner Sophie à Clairville, je l'estime, je l'aime; mais voudroit-il que je cessasse d'aimer Sophie, que je... ? Dorval je vous interromprai toutes les fois que vous douterez de ma sincérité. Ah ! Sophie, le seul bien que je desire, c'est ton cœur ; le seul bonheur auquel je veux prétendre, c'est de pouvoir te plaire toujours ; le seul soin que je voudrois avoir, ce sera de contribuer autant que je pourrai à ta félicité !... Nous nous réunirons pour vous rendre heureux : vous aurez toujours dans Sophie la plus tendre des filles, & dans Clairville... un fils que vous aimez déjà ; mais vous direz encore que je tiens le langage de la passion. Eh bien, Dieu vengeur du parjure... Arrêtez, Clairville, je crois à la parole d'un honnête homme, mais je me défie toujours des sermens.... Je ne doute pas, mon cher ami, que tous les mouvemens que vous me témoignez à présent

ne soient bien ceux de votre cœur, que vous ne voyez l'avenir avec les couleurs brillantes de l'imagination, & que vous ne soyez convaincu de la constance de votre tendresse comme je le suis de sa vivacité; mais Clairville vous ne savez pas que si l'amour a tout le feu de l'éclair, il en a souvent toute la rapidité, & alors on a des mois, des années, sa vie à passer dans le repentir & dans la douleur; peignez-vous Sophie abandonnée, passant la plus grande partie de ses jours éloignée de vous, employant ses tristes heures à essuyer des larmes qui couleront toujours, se rappelant que vous l'avez une fois aimée, & que votre amour fit ses plaisirs, sentant pour son malheur qu'elle vous aime encore inutilement; pensez que ses pleurs seront ignorées de vous seul qui en ferez l'auteur; pensez à l'épouse d'un mari qui ne seroit plus le sien; voyez ses enfans qui ne vous intéresseroient plus, qui demanderoient à leur mere celui qui doit leur apprendre à être vertueux, & qui renouvelleroient ainsi à chaque instant ses soupirs & ses sanglots. Ah Clairville! j'ai vu beaucoup de mariages de cette nature; mais cet état porteroit la mort dans le sein de Sophie, & rempliroit un jour le vôtre de remords... Clairville, vous pleurez? ... voulez-vous donc me faire violence? vos larmes me déchirent...

En bien ! mettez-vous à ma place , vous êtes vertueux , que feriez-vous ? -- Ce que je ferai , Dorval ! ... je consulterai Sophie , je me reposerai sur la bonne foi de mon ami , je ferai un heureux ... Mais je m'égare. ... oui je ferai peut-être tout ce que vous faites -- En bien , Clairville , je ne veux point vous refuser toujours Sophie , réfléchissez encore long-tems sur les vœux de votre cœur , gardez-vous de les faire connoître à ma fille , quittez-nous , écoutez les conseils de ceux qui vous aiment ; s'ils approuvent votre union , si vous continuez à la désirer , si Sophie vous aime , vous verrez en moi le plus heureux des hommes -- Ah ! mon ami , vous êtes trop généreux ; mais votre vertu fait mon tourment ... Je partirai donc puisque vous le voulez , oui je quitterai ce séjour de délices ; je reprendrai tous mes chagrins que je croiois passés ; je savourerai l'absence & ses horreurs ; je serai malheureux quelque tems , si c'étoit au moins pour cesser une fois de l'être ! Mais je ne verrai pas mon ami pendant bien des jours ; je ne verrai pas Sophie. . . Dorval vous serez content. ---- Non , je ne le ferai point tant que je ne vous saurai pas tranquille ; où est la fermeté de votre ame que j'ai admirée une fois ? ... Croyez-vous que l'époux de Sophie puisse être sans vertus ? Ils finirent ainsi une conversation désagréable pour

tous les deux. Clairville cependant passa toute la journée avec Dorval ; mais il sembla qu'ils avoient moins de confiance l'un pour l'autre ; tous les deux étoient moins libres , tous les deux étoient occupés, l'un de sa fermeté qu'il croyoit un peu trop sévère , l'autre de son amour qu'il croyoit extravagant.

Sophie revint enfin vers le soir de la visite officieuse qu'elle avoit faite à une de ses amies , auprès de qui elle avoit rempli une de ces occupations chères à l'amitié , parce qu'elles sont utiles , & qui flattent d'autant plus qu'on se sent davantage de talens pour y réussir. Sophie goûtoit tout ce plaisir : la joie d'avoir satisfait son cœur en adoucissant par ses soins les souffrances de Mlle. de L** étoit peinte sur son visage ; jamais une personne vertueuse n'est plus belle , ni plus touchante que lorsqu'elle vient de pratiquer ses vertus favorites : elle entra dans la maison , où elle ne trouva personne. Dorval étoit au jardin , il y donnoit des ordres & examinoit quelques ouvrages qu'il faisoit faire ; elle aborde son pere avec cette gaieté qu'elle éprouvoit toutes les fois qu'elle l'avoit quitté. Clairville n'étoit pas avec eux : enfoncé dans un bosquet , où il avoit été souvent assis auprès de Sophie , il s'y rappelloit les momens qu'il avoit passé avec elle ; c'est là , disoit-il en lui-même , que je l'ai vue pour la pre-

CONTE MORAL. 41

miere fois ; c'est là où j'ai admiré si souvent la solidité de son esprit , la justesse de ses pensées ; c'est là où j'ai entendu ses discours qui m'enchantoient ; c'est là où mon cœur a appris à aimer. Il étoit occupé de toutes ces idées , lorsqu'il entend Sophie parler à son pere , & qu'il la voit dans le même instant au travers des feuilles ; il se leve , il veut courir à elle : ses bras s'ouvrent pour l'embrasser , son cœur vole sur ses levres pour lui peindre ses sentimens ; ses yeux s'animent , le plaisir éclate dans ses traits ; déjà il court , mais il se rappelle la volonté de Dorval & ses promesses ; il chancelé ; ses yeux se mouillent , il s'arrête , & retombe sur le banc qu'il venoit de quitter.

Dorval conduisit quelques momens après Sophie auprès de Clairville ; elle ignoroit absolument son retour. Clairville éprouvoit alors les tourmens de l'attente , il craignoit que Dorval ne lui procurât pas le bonheur de la voir ; cependant elle approche , son cœur palpite , elle est près de lui , qu'il en doute presque encore. Sophie étonnée s'arrête en l'apercevant , elle s'écrie , ah Clairville ! .. Elle le regarde avec passion , & n'en dit pas davantage. Clairville à son tour est dans l'embarras le plus affreux ; il voudroit parler , mais il ne sait comment exprimer ce qu'il pense ; il craint de trop dire , mais il craint aussi de ne pas dire assez ; il vou-

loit tenir le langage de l'ami le plus tendre , sans parler comme un amant. Dorval montrait par son silence qu'il partageoit toutes leurs peines ; Clairville a son tour essaie de parler , il témoigne à Sophie avec la plus grande vivacité le plaisir qu'il a de la revoir ; mais il lui apprend en même tems , avec l'amertume la mieux caractérisée , qu'il est obligé de s'absenter de nouveau. Sophie n'entrevit que la joie , le chagrin éteignit bientôt le feu de ses yeux

Pour Dorval , comme il se fioit à la promesse de son ami , craignant d'ailleurs que sa présence ne fit soupçonner quelque chose à sa fille , parce qu'elle savoit qu'il avoit encore bien des affaires à finir , Dorval les laissa seuls. Quelle scene cruelle il leur prépara ! Sophie toujours naïve fut extrêmement tendre , elle peignit , avec toute l'éloquence du sentiment , les regrets que Clairville lui avoit causés , les desirs qu'elle avoit formés pour son retour , l'attachement que son pere lui avoit conservé pour lui. Clairville étoit au désespoir , chaque mot de Sophie envenimoit une plaie toute fraîche ; il se levoit , s'assuyoit , il vouloit fuir , il vouloit rester , il cherchoit à exprimer ce qu'il sentoit , mais il étoit enchaîné par sa parole ; il respectoit Sophie , & il n'auroit pas voulu exposer sa tranquillité.

La tristesse de Clairville n'échappa pourtant point à Sophie, elle en devint inquiète, toute l'agitation de Clairville passa dans son ame; elle n'osoit cependant pas l'interroger; son nouveau départ l'affectoit vivement, elle en ignoroit la cause; mais elle craignoit d'être indiscrete; elle lui dit seulement d'une voix tremblante, avec cette douce inflexion que forme le sentiment: vous nous quittez donc encore, Clairville? Vous avez appris à nous oublier --- Clairville, oublier Sophie! oublier Dorval! Quand on les a une fois connus, on est lié avec eux pour jamais... Je vous ai quitté malgré moi pour faire un voyage, que la vertu me rendoit indispensable... Je vous quitte à présent après vous avoir retrouvé, après avoir espéré de vivre toujours avec vous... Sophie... Dorval, je vous quitterai... Mais je ne fais pas mentir... Je vous quitterai donc avec une ame désespérée, & parce qu'il le faut... Clairville, d'où viennent ces larmes?... Elle s'approche de lui. Qu'avez-vous, vous me paraissez malheureux? Quel chagrin vous tourmente? Quel mal vous est-il arrivé? - Le plus cruel de tous. -- L'avez-vous confié à Dorval? Mais il vous auroit consolé; attendez-moi donc, j'irai le chercher, vous connoissez la sagesse de ses conseils, son humanité & sa complaisance pour les malheureux --- Ah Dorval!...

mais non. . . Sophie. . . Oh ! mon Dieu , que je suis à plaindre. -- Clairville rend donc aussi Sophie infortunée ; Clairville regretteroit-il déjà son ami qu'il vient de retrouver , & qu'il va fuir ? . . . Les regrets sont bien insupportables. Je le fais , ils déchirent le cœur. . . Je le saurai donc encore. . . Mais si vous vouliez parler , on pourroit peut-être adoucir vos chagrins --- Si je le veux. . . Mais. . . Sophie , adieu. . . Sophie , il faut que je parte.

Dorval arriva dans ce moment , il avoit prévu l'état où ils seroient , il chercha les moyens de les tranquilliser en se joignant à eux pour faire une promenade ; mais après une violente tempête , les flots qu'elle a soulevés menacent encore pendant quelque tems de leur furie , le vaisseau qu'ils portent dans leur sein ; Clairville se promena pendant quelques momens avec eux , il gardoit un morne silence , & paroissoit sans attention pour la conversation de Sophie avec son pere , quand tout-à-coup il s'arrêta , & se tournant brusquement vers Dorval , il lui dit avec vivacité : il faut donc , Monsieur , que je vous quitte ; eh bien , je partirai incessamment , je partirai demain. Dorval sourit à son ami pour lui faire sentir la légèreté de sa conduite ; mais Clairville ne voulut point l'entendre ; il le salua , Dorval courut pour l'embrasser & lui souhaiter des

momens plus heureux. Clairville frémissait, il jeta un regard passionné sur Sophie qui rencontra ses yeux ; je vous quitte avec douleur, lui dit-il, je vous ai tenu parole, Dorval, je vous la tiendrai, je suis votre ami, mais un ami bien à plaindre, il s'en alla l'ame pleine de tristesse, & quitta la campagne le lendemain comme il l'avoit dit.

Dès qu'il fut parti, Sophie touchée de l'état violent de Clairville, étonnée de la conduite de son pere, s'adressa à lui. Clairville est bien malheureux, lui dit-elle, l'affliction est dans son cœur, il nous quitta la premiere fois avec bien du chagrin ; mais il semble que celui qu'il éprouve est plus cuisant encore, & que son départ est forcé : je souffre toutes ses souffrances, & j'ai de plus toutes les miennes. --- Ma fille, les passions de Clairville sont trop véhémentes pour qu'il puisse passer des jours heureux ; elles créent nos plaisirs lorsqu'on les gouverne, mais elles enfantent des tourmens lorsqu'on leur laisse le droit de commander ; vous l'avez cru parfaitement raisonnable, je le croyois aussi, il est bien tel ; mais un cœur trop sensible est une mer orageuse où on ne voit jamais de jours parfaitement calmes ; Clairville aime un objet digne de son amour ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai pu lui conseiller que de s'éprouver soi-même ; j'ai plus fait, je me suis

exposé à la violence de son ressentiment ; j'ai osé attaquer son penchant pour le détruire ; je lui ai parlé avec la franchise d'un ami & la sévérité d'un pere : il m'a écouté avec fureur, & m'a obéi avec rage ; un jour qu'il sera plus tranquille, il bénira sans doute son ami qui ne pensa qu'à le rendre heureux.--- Clairville doit sans doute aimer beaucoup de monde, tous ceux qu'il voit lui apprennent à aimer en l'aimant lui-même ; croyez-vous cependant que quelqu'un l'aime plus que nous ? S'il a pour nous l'attachement que nous lui portons, si notre absence lui est aussi peu supportable que la sienne nous est affreuse, en vérité, il a bien pu montrer du chagrin en nous quittant ; car il doit prévoir des jours bien tristes. . . Clairville, l'occupation la plus douce de mon cœur, Clairville aimeroit-il quelqu'un plus que Sophie... Pour moi, je n'aimerais personne autant que lui. Elle se mit à verser des larmes que l'amertume de sa douleur ne lui permettoit plus de cacher. Je n'aurois jamais cru, ma fille, lui répondit Dorval, que vous fussiez injuste ; je n'aurois jamais pensé que l'empire de l'amour-propre fût aussi grand sur vous. Quoi ! parce que vous avez vu Clairville, que vous avez eu du plaisir à le connoître, vous voudriez gêner ses penchans & gouverner son cœur ? Parce que vous l'aimez avec violence, est-ce une raison

CONTE MORAL. 47

pour qu'il vous aime uniquement ? Pensez-vous être la seule personne qui ait attiré ses regards, mérité son estime, & gagné son cœur ? Le croyez-vous assez bon juge pour avoir remarqué toutes vos vertus, & assez sage pour préférer votre mérite & vos talens aux richesses & aux honneurs ? Pensez-vous, en supposant qu'il vous aimât, que sa famille n'y mit aucun obstacle, & que moi-même je ne me fis pas un devoir de lui représenter votre situation ? ... Tu es triste... Sophie cependant doit être heureuse : Sophie le fut pendant longtemps, ces beaux jours qui sont arrivés se flétriroient-ils par la douleur ? Adouciras-tu les peines de ma vieillesse en m'arrosant de tes larmes ? Prends du courage, & saches que la fermeté est la première vertu d'une ame qui ne se contente pas d'être une ame ordinaire.

Dorval, sans déguiser la vérité, consolait ainsi Sophie ; il eût été dangereux d'augmenter son amour, & il n'y avoit que de l'avantage à l'affoiblir ; le cœur de l'homme est léger. Clairville étoit sans engagement, il étoit possible qu'il changeât, ses amis, ses parens pouvoient effacer l'impression que Sophie avoit faite sur lui ; d'ailleurs, l'amour n'est jamais plus chancelant que lorsqu'il est le plus heureux, & Clairville avoit la parole de Dorval. Cependant, quoique Sophie dût être dans l'in-

certitude, son amour-propre devoit la rassurer ; il lui avoit fait voir que Clairville étoit fortement occupé d'elle ; qu'il ne l'avoit quittée qu'avec désespoir ; qu'il prononçoit toujours son nom avec plus d'intérêt que celui de Dorval ; elle savoit que son ame étoit un miroir où tous ses sentimens se peignoient avec vérité ; qu'il n'auroit pu avouer son amour sans y mettre toute la chaleur de son ame, & que ne trouvant pas Dorval l'approbateur de sa passion, il avoit été forcé de la tenir cachée. La vraisemblance de ces réflexions adouciſſoit bien la tristesse de son état, mais elle ne pouvoit pas la bannir entièrement : elle soupira toujours pour Clairville ; elle souhaita qu'il pût être le témoin de ses pensées, & desira de le voir animé par les mêmes feux qui sembloient lui avoir donné une nouvelle existence.

L'ame vive de Clairville le livroit aussi à tous les emportemens d'un amour flatté par l'espoir & irrité par des obstacles. Son cœur sensible le rendit la proie des réflexions les plus douloureuses ; les amusemens par lesquels on vouloit le distraire lui rappelloient des plaisirs plus vifs dont il étoit privé ; les compagnies qu'il étoit obligé de voir, fortifioient l'estime qu'il avoit pour Sophie, parce qu'il la comparoit avec les autres personnes de son sexe,

sexe , & la comparaison étant toujours à son avantage , donnoit ainsi de nouvelles forces à son amour ; il ne pouvoit supporter ces assemblées où on se réunit pour se témoigner son indifférence , où on vit pour jouer , où on parle pour médire , où on s'amuse par vanité , & où on rit par folie ; il ne pensoit qu'à sa campagne , à Sophie & à Dorval ; il parla donc tout de suite de ses projets à sa famille , qui chercha à les détruire , parce qu'elle en avoit d'autres à lui proposer ; mais quoiqu'il fût maître de ses actions , il reçut leurs conseils avec reconnoissance ; & quoiqu'il fût amoureux , il leur parla toujours avec modération ; il ne vouloit pas les vaincre , mais les amener à ses idées ; il réussit par sa patience & ses raisons , & fit agréer enfin à ses parens ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur de voir réalisé. Ils écrivirent en conséquence à Dorval pour lui témoigner l'intérêt qu'ils prenoient à l'union de Sophie avec Clairville. Dorval fut saisi de joie , mais Dorval fut la cacher ; il exposa aux parens de Clairville la conduite qu'il avoit tenue avec lui ; il leur peignit sa situation , les dangers qui pourroient suivre une passion peut-être aveugle ; il résista pendant quelque tems à leur dessein , s'attira leur estime , étonna leur amour-propre , & fit naître leurs instances. Enfin , quand il se fut persuadé , par toutes

ces épreuves, que Clairville étoit constant, & que sa famille fouhaitoit ce mariage, il se rendit à leurs desirs, mais il n'en parla pas à Sophie, il voulut lui ménager le plaisir de la surprise, & donner à Clairville l'avantage de commencer sa liaison avec Sophie en commençant sa félicité.

Clairville ne tarda pas à revenir à sa campagne, il venoit chercher le bonheur, il venoit trouver Sophie, l'amour le dévança, le plaisir l'accompagnoit; jamais l'homme n'éprouva des transports plus vifs, parce que jamais homme ne goûta un plaisir plus réfléchi. Les ouvrages de la raison sont longs à produire, mais ils flattent peut-être d'autant plus qu'ils sont plus parfaits & plus épurés; les illusions des sens sont plus vives, mais elles sont toujours plus rapides, elles participent à la grossièreté de leurs auteurs, & elles ne conservent leurs agrémens que pendant qu'on est aveugle. Clairville impatient de remercier Dorval, d'annoncer son amour à Sophie, vint descendre chez son ami, il étoit absent. Sophie seule erroit avec ses soucis dans le jardin, il la trouve assise sur un banc de gazon qui recouvroit les bords d'une piece d'eau jaillissante; elle n'étoit pas occupée à chercher son portrait dans le crystal brillant de cette eau limpide, elle n'y eût vu que les traits de

CONTE MORAL. 51

la douleur ; elle ne regardoit pas le point de vue magnifique qu'elle avoit devant les yeux ; elle étoit occupée de ses chagrins ; elle n'aperçut pas même Clairville qui étoit à ses côtés ; la tête penchée comme une belle rose dont la tige est gâtée par un ver , elle se servoit de sa main pour l'appuyer ; à demi-couchée , elle laissoit voir à son amant une partie de son beau visage ; il apperçut les longs soupirs qu'elle tiroit de son cœur par le gonflement successif de son sein ; il ne put voir sans émotion ses yeux humectés par les larmes , la fraîcheur de son teint , l'incarnat de ses levres ; il s'arrête à la contempler ; il oublie qu'il doit lui apprendre le secret de son cœur , il s'approche , sa respiration se presse , il tremble déjà , il touche presque Sophie , lorsque distraite par le bruit , elle leve les yeux ; c'est vous , Clairville , lui dit-elle , en se levant brusquement : Oui , voici Clairville , belle Sophie ; le voici , il ne vous quittera plus , Dorval le permet , & Sophie ne s'y opposera pas. --- Sophie l'avoit toujours souhaité , elle n'a connu le chagrin que par votre absence , votre retour la rend au plaisir. Clairville prend sa main , il la serre avec tendresse , Sophie voudroit la retirer , mais Clairville vouloit plus sérieusement la retenir : alors il lui peignit l'amour qu'il avoit pour elle , son origine , ses effets ,

ses obstacles & sa réussite. Sophie émue soupiroit fréquemment , elle écoutoit avec délices , le plaisir circuloit avec son sang dans ses veines ; elle lui faisoit à son tour l'aveu de sa passion avec cette naïveté charmante qui rend aimable tout ce qu'elle assaisonne. Lorsque Dorval parut , tous deux s'empressèrent à lui témoigner leur reconnoissance ; tous deux lui prouverent la vivacité de leur amour par la vivacité de leurs remerciemens ; il fut le plus heureux des peres , il devoit l'être , il faisoit le plus heureux des époux , & il étoit assez pénétrant pour voir le bonheur qui les attendoit , & celui dont il devoit lui-même jouir avec eux , il les bénit. Le mariage s'acheva quelques jours après , & les plaisirs de leur hyménée ne furent point troublés par le tracas ennuyeux de fêtes bruyantes , ni par le dégoutant appareil de fades cérémonies où le cœur ne lit que le cruel despotisme de la coutume & l'unique obstacle que l'on met à la jouissance parfaite du plus beau moment de sa vie.

Ce seroit une peinture bien gracieuse que celle qu'on pourroit faire de la vie qu'ils ont menée depuis leur union , de tracer les délices de leur cœur , les plaisirs qu'ils trouverent sans cesse dans leur compagnie réciproque , leurs occupations , les soins qu'ils prirent de rendre

la vie de Dorval plus intéressante pour lui-même ; mais je ne crois pas qu'on m'entendit. Le mariage n'est plus la liaison intime de deux âmes , qui , réunies en une , anime seule les deux personnes qui doivent vivre , penser & être heureuses ensemble ; on y trouve deux êtres parfaitement isolés qui s'aiment trop eux-mêmes pour s'aimer l'un l'autre ; qui se rencontrent sans savoir la raison pour laquelle ils sont presque toujours inséparables ; qui se rencontrent , mais à coup sûr , pour se gronder souvent , pour maudire une chaîne pesante qui leur retrace à chaque moment l'idée de leurs peines , & qui faisant fuir ainsi les plaisirs , les rend au moins les tristes victimes de l'indifférence. Clairville & Sophie au contraire , qui sentirent tout leur bonheur , cherchèrent à le conserver ; ils ne perdirent rien de leur tendresse , quoiqu'ils eussent laissé évaporer le feu de l'amour ; les mêmes prévenances , les mêmes égards , la même politesse faisoient les agrémens de leur vie : n'oubliant point leurs occupations , elles leur devenoient plus chères par l'intérêt qu'ils y mettoient mutuellement ; l'avantage de s'occuper de choses qui pouvoient leur plaire , ou leur être utiles , les flattoit : aussi leur amour n'étoit point avili par ces froides caresses qu'un époux , qui ne fait pas aimer , multiplie pour prouver la vi-

vacité des sentimens qu'il ne connut jamais ; leur attachement n'étoit pas non plus en danger de finir par l'habitude affommante de vivre sans cesse entr'eux ; car le sentiment s'épuise comme toutes les autres choses , & l'amour a besoin de distractions ; mais un regard passionné , un mot gracieux , le soin continuel de chercher à se plaire , en répandant le bonheur sur leurs jours , leur annonçoit la durée de leurs plaisirs ; on s'aime bien plus long-tems , quand on forme le projet de s'aimer toujours , que lorsqu'on s'occupe à se le témoigner ; le présent fatigue pour l'ordinaire , & l'avenir offre toujours des scenes riantes. Clairville & Sophie goûterent ainsi long-tems les charmes de l'hyménée ; leurs idées étoient devenues semblables par l'étude qu'ils avoient faite de leur caractère ; leurs défauts avoient disparu à leurs yeux par leur support réciproque , l'amour étoit un vernis qui couvroit ce qui pouvoit leur être désagréable , & qui rendoit encore plus gracieux ce qui avoit déjà l'avantage de leur plaire ; leur mariage n'étoit qu'union , & leur vie que félicité ; quand ils étoient seuls ils se suffisoient l'un à l'autre ; l'époux occupoit délicieusement l'épouse , & l'épouse ne voyoit que son époux ; mais ils sembloient s'oublier dans la société , où on les voyoit comme ces amans timides qui se cherchent sans cesse , mais qui craignent de

se rencontrer, & tremblent quand ils sont ensemble.

Comme ils vivoient à la campagne, ils ne pouvoient y vivre seuls ; dans un cœur sensible les plaisirs de l'amour ne bannirent jamais ceux de l'amitié ; ils continuerent donc à voir les personnes qui avoient mérité leur estime & leur attachement. Quels amis que ceux de Clairville, de Sophie & de Dorval ! ils devoient être vertueux comme ils l'étoient eux-mêmes ; mais parmi ceux qui avoient gagné leur cœur, Germeuil s'étoit acquis une préférence distinguée ; il devoit l'avoir. C'étoit un jeune homme de leur âge, honnête dans ses mœurs, poli dans ses manières, affable dans sa conduite, & aimable dans ses discours ; son caractère étoit doux & ferme, il avoit de l'amour-propre, mais il n'avoit pas de l'orgueil, il savoit au moins le maîtriser, & rendre justice au mérite des autres ; son cœur étoit sensible, il travailloit à le soumettre à ses volontés sans lui permettre d'être esclave de ses sentimens ; il se vantoit de braver l'amour & d'affronter tout ce qu'il peut avoir de séduisant ; aussi quoiqu'il célébrât avec enthousiasme le bonheur d'un mariage formé entre des cœurs unis par la tendresse, il préféra son état solitaire dont il étoit content, aux charmes d'une union qui pouvoit peut-être devenir malheu-

reuse. Un jour que Clairville & Sophie lui peignoient leur bonheur avec cette naïveté touchante , qui démontre tout ce qu'elle pare , & qui triomphe des préjugés les plus enracinés , Germeuil soupiroit , son ame desiroit en secret le bonheur qu'il noircissoit en public. Clairville profita de ce moment où il paroïssoit ému pour déterminer son cœur , & l'engager à finir par un mariage auquel l'amour & la raison présideroient , le bonheur dont il jouissoit à présent en partie. Quoi ! s'écria Germeuil , je renoncerais à mon insensibilité , tandis que le sentiment fit mon supplice , & je servirai l'amour qui a causé toutes mes peines ? En plaçant mon bonheur dans les autres , mon cœur est assez exercé par mes amis ; je les chéris , ils m'aiment , je serai toujours le plus heureux des hommes , quand je pourrai les voir heureux ; d'ailleurs sensible , comme je le suis , irai-je multiplier les objets qui pourroient m'ôter ma tranquillité ? Une femme aura sûrement un esprit différent du mien ; il est juste qu'elle suive ses goûts & qu'elle fasse ses volontés : mais si elles sont opposées aux miennes , ou si elle ne peut pas les fléchir , comme je n'emploierai jamais la voie de la contrainte qui est horrible , je serai nécessairement malheureux ; d'un autre côté , si elle abusoit de l'autorité qu'elle pourroit avoir sur moi , je se-

rois sans consolation ; si elle méritoit toute ma tendresse, je tremblerois sans cesse pour ses jours, & je me blâmerois perpétuellement de ne pas la rendre assez heureuse ; si des enfans ne profitoient pas de mes leçons, s'ils pouvoient avoir un cœur dur & barbare... Ah ! mon ami, ces idées me glacent l'ame, vous-même vous êtes ému, travaillez donc avec moi à me fortifier dans mes projets.

Germeuil, lui répondit Clairville, il y a long-tems que vous vivez avec nous, & votre sombre imagination peut encore ternir à vos yeux les plaisirs dont vous êtes le spectateur ; il faut aimer & être aimé pour ne pas être mort aux plaisirs ; croyez-vous que ce soit un avantage médiocre de penser qu'une femme aimable nous a donné son cœur, qu'elle pense à nous avec joie, qu'elle s'occupe de notre bonheur ? Croyez-vous que ses soins prévenans & ses attentions multipliées ne remuent pas délicieusement l'ame ? Croyez-vous que ses douces caresses ne mettent pas le comble au contentement ? Oh ! mon ami, quand mon cœur est chagrin, quand mon ame est abattue, voilà mon consolateur, j'oublie tout auprès de Sophie. . . . Mais, vois-la pleurer à présent de plaisir, parce que je peins le bonheur qu'elle me procure. . . . ton propre cœur n'y peut pas résister. . . tu pleures avec nous. . . notre féli-

citée réciproque est fondée sur la vertu de Sophie & sur la mienne, penles-tu que rien au monde puisse en disposer ? Quand je choisis Sophie, sa douceur me décida, sa vertu forma les premiers traits de l'amour dans mon cœur, sa raison toujours la même l'y retient pour jamais fixé, & son esprit fait le charme continuél de ma vie ; il y a trois ans que nous menons cette vie délicieuse ; il y a donc trois ans que je goûte cette joie pure qu'on cherche vainement ailleurs ; mais tu en fus souvent le témoin ; oui, j'ai vu souvent ton ame angoissée souffrir, parce qu'elle ne pouvoit pas la goûter. Homme insensible, tu es fait pour le bonheur que tu refuses, ne te plains pas de l'infortune que tu recherches, tu as méprisé ce qui t'honore, les sentimens de ton ame. Eh bien, souffre, tu seras sans soulagement ; sois chagrin, tu n'auras point d'ami : applaudis-toi des triomphes de ta raison qui veut faire périr le sentiment ; vas, tu n'es qu'un barbare qui insulte à la moitié du genre humain par tes calomnies, & qui ne fais pas compâtrir à tes propres maux ; creuse mon ame, tu la verras tranquille & contente, pénètre mon cœur, tous les plaisirs du sentiment s'y trouvent. Je ne veux pas connoître le tien, les soucis doivent l'obséder, les regrets doivent le déchirer, l'ennui doit le flétrir. . . Ca-

che-le. . . je crains d'y trouver le désespoir. Germeuil étoit ébranlé, mais des principes choisis par humeur, adoptés par l'infortune, & affichés par singularité, doivent être aussi consacrés par l'amour-propre. Il ne se rendoit pas, mais il admiroit Sophie, & trouvoit Clairville le plus heureux des hommes. Clairville & Sophie couloient ainsi dans une vie obscure des momens tranquilles & doux; le sentiment en faisoit la vie, la joie nourrissoit leur cœur; jamais ils ne voyoient le jour frapper leur paupière que pour bénir le Ciel qui vouloit leur accorder encore un jour pour le plaisir. Dorval contribuoit beaucoup à leur bonheur par la joie qu'ils lui voyoient goûter, il aimoit autant son gendre que sa fille; il avoit trouvé en lui un ami qui, par ses connoissances égayoit ses vieilles années, & qui, par sa docilité, profitoit de ses conseils, & méritoit sa confiance. Clairville à son tour cherchoit à s'en rendre digne, & il y réussissoit d'autant mieux qu'un double motif le faisoit agir; il vouloit plaire à son épouse & satisfaire à la bonté de son cœur; il se plioit ainsi sans peine aux goûts de Dorval; mais admirant sa fermeté, témoin de la force de sa raison, il apprit par expérience cette philosophie sublime qu'on ne trouve plus que dans les livres; il apprit à se vaincre lui-même,

à envisager l'infortune , à être homme. Clairville respecta son maître en l'imitant , & le récompensa des leçons qu'il lui avoit données , en le faisant le premier objet des vertus qu'il avoit acquises ou perfectionnées. C'étoit une chose bien rare que de voir toute cette famille liée , par ce que l'amitié a de plus vif & l'agrément de plus séduisant : où une volonté déterminoit toutes les autres , où un desir étoit un ordre & le prélude de l'exécution , où on entendoit sans cesse ces sons pénétrants & mélodieux d'une voix que dirige la douceur du caractère ; quels plaisirs que ceux d'une telle maison ! Ils devoient bien leur être précieux , mais ils devoient les flatter d'autant plus que c'étoient eux-mêmes qui le créaient chaque jour.

Il est vrai que Dorval n'étoit pas de ces vieillards qui ont conservé les défauts de leur jeunesse , ou qui ne les ont quitté que pour y en substituer d'autres ; il avoit sa raison qui pare tous les âges , & sa vertu qui rend intéressant tous les hommes ; ses discours étoient toujours vifs & sages , ses actions animées & réfléchies , son humeur gaie & égale ; il portoit dans sa santé la preuve de son innocence , & il trouvoit dans sa fille la récompense de la bonne éducation qu'il lui avoit donnée. La vie n'est qu'un songe ; ils l'éprouverent. Dor-

val tomba dangereusement malade , il allarma la tendresse de Clairville & de Sophie qui se désoloient autour de son lit. Un jour qu'il jugea par sa foiblesse que sa mort n'étoit pas éloignée , il les fit venir auprès de lui , & rassemblant le peu de force qui lui restoit , il voulut leur témoigner encore toute la sensibilité de son cœur.

Mes enfans , leur dit-il , qui m'avez été si chers , qui avez fait tout le bonheur de ma vie , pour qui seul j'ai vu avec plaisir l'heure de ma mort s'éloigner , voici le moment où il faut que je me sépare de vous. . . Je sens encore des larmes arroser mon visage , mais ce sont les vôtres qui les font couler. Voudriez-vous donc rendre ma mort douloureuse , & augmenter l'amertume de mes regrets , en y joignant toute celle des vôtres ? Vous êtes heureux , vous devez l'être encore ; puissiez-vous l'être toujours ! . . . Clairville que mon cœur a aimé comme mon fils , & chéri comme la source du bonheur de ma fille ; Clairville , souvenez-vous quelquefois de Dorval ; rappelez-vous sa tendresse ; pensez que s'il peut vous chérir encore au delà de la terre , il le fera toujours. Pour vous , Sophie , dont j'ai vu les premières années , dont j'ai entendu les premiers discours , dont j'ai dirigé les premières pensées , Sophie , le Ciel ne vous a pas permis d'être

mere , vous ne connoissez donc pas toute l'étendue de mon amour , tout l'intérêt que j'ai pris à ce qui vous regarde , comment j'ai existé uniquement & par vous & pour vous ; il me faut te quitter. . . ferre encore ta main dans la mienne. . . il me semble que les objets frappent moins vivement mes yeux. . . Clairville , Sophie , vous voyez que la mort n'est pas pénible pour les cœurs vertueux. Ah , Dorval , s'écrierent-ils ensemble , ils s'empresserent à ses côtés. Clairville accablé par sa douleur , & faisi par le chagrin , disoit avec cette vivacité du sentiment , non , vous ne mourrez point , ô notre pere ! Dieu vous doit au monde pour exemple. . . mon cœur est déchiré. Pendant qu'il parloit ainsi , il sanglottoit comme Sophie. Dorval lui répondit avec courage : prétendriez-vous arrêter par des pleurs déshonorantes le cours de la providence ? Comment , après avoir béni si souvent la main libérale du Tout-puissant , murmureriez-vous contre ses volontés , parce qu'elles n'exécutent pas les vôtres ? Homme foible ! vois le Ciel comme je le vois , ose critiquer l'ordre constant du monde , & te plaindre , parce qu'un bonheur parfait m'attend ; sois vertueux , apprend de moi à mourir ; c'est la dernière & la plus importante leçon que j'aie à te donner. Sophie dans un morne étonnement tint ses regards fixés sur

CONTE MORAL. 63

son pere, qui laissoit encore échapper sur elle quelques coups d'œil où la tendresse étoit peinte ; elle admiroit la majesté de sa contenance, la sérénité de son ame, elle lisoit dans son cœur tout son amour. Dorval leur parloit de tems en tems ; pour eux, ils se contentoient de verser des larmes, de ferrer ses mains, d'épuiser les démonstrations de leur amour. O mon fils !... ô ma fille !... la vertu seule qui fit le bonheur de mes jours, rend ma mort aujourd'hui gracieuse... si vous avez des enfans... Sophie, tu es heureuse, mais tu fais comment je t'aime, tu fais l'éducation que je t'ai donnée, elle a rendu ta vie douce ; ô mes enfans ! elle rendra heureux les vôtres... Vous vous aimerez toujours, je vous ai tendrement chéris, je vous chéris encore... Est-ce toi, Sophie, dont j'entends les soupirs ? Pourquoi remplirois-tu de tristesse les derniers momens de mon existence ? Pourquoi presserois-tu les derniers battemens de mon cœur ? Tu ne m'as jamais fait connoître que le plaisir... Je sens que je m'affoiblis... Je respire avec plus de peine... que les attaches de l'ame à sa dépouille sont fortes !... Clairville, approchez-vous de moi ? Sophie, est-ce vous dont la main bienfaisante essuie les larmes que vous m'arrachez ?... Donnez-moi encore un baiser !... que ta bouche recoive le dernier de la mienne

qui dans peu ne ressentira rien... Hélas ! c'est le dernier que j'aurai reçu de vous... mon dernier moment est encore pour le plaisir... O mon Dieu ! qui me retires à toi... bénis Clairville & Sophie... qu'ils soient toujours vertueux ; s'ils t'aiment, ils n'auront pas besoin d'autre bonheur... Je ne vous vois plus... je peux mourir... Sophie, Clairville, ayez des enfans qui vous ressemblent... que les regrets que vous aurez de les quitter en mourant... soient pour vous, comme pour moi, la seule peine qu'ils vous occasionnent... Adieu... mais pour la terre... vous habiterez un jour le Ciel... je le vois, j'y entre... mon Dieu !... C'est ainsi qu'il expira laissant ces deux enfans pénétrés de la douleur la plus vive & la plus raisonnable.

La perte de Dorval fut pour Clairville & Sophie le triste augure de tous leurs malheurs ; on auroit dit qu'il n'avoit été avec eux que pour leur former une ame capable de les soutenir, & leur inspirer la constance dont ils avoient besoin.

La guerre s'alluma entre ces deux peuples, éternels rivaux de gloire, de courage & de succès : ses maux terribles ébranlent le monde, ses secousses violentes se font sentir dans les retraites les plus éloignées ; on diroit que chaque individu doit porter le deuil pour les meurtres

CONTE MORAL. 65

meurtres qui se commettent , & se ressentir des ravages qui font pleurer les habitans de quelques provinces. La fortune de Clairville fut absolument dérangée. Le commerce ruiné , ruinoit les commerçans qui réduisoient à la misere ceux qui leur avoient donné leur confiance. Clairville & Sophie souffrirent ces changemens de la fortune avec fermeté , ils savoient régler leurs desirs , & les proportionner à leur état ; leur cœur en gémit cependant par les bornes étroites qu'ils furent obligés de prescrire à leur bienfaisance ; ils souffroient tous les maux qu'ils ne pouvoient plus guérir ; car ils ne connoissoient l'infortune que par la peine que leur avoient occasionné les malheurs qu'ils avoient vu arriver aux autres hommes. Enfin , la fortune les abandonna tout-à-fait ; ils perdirent toutes les ressources qu'ils pouvoient avoir ; & après avoir possédé des biens immenses , ils se virent réduits à l'unique possession de leur terre , & aux seuls plaisirs de leur amitié ; leur ame n'en fut pas plus ébranlée ; mais Clairville qui se sentoît des talens , crut pouvoir former des espérances , il conçut de vastes projets que la raison approuva , que son courage lui fit envisager avec plaisir , & que l'envie qu'il avoit de rendre la vie de Sophie parfaitement heureuse lui fit exécuter. Il vendit sa terre ; il résolut de risquer

une partie de ce qu'il en avoit reçu dans le commerce maritime , & de gérer lui-même la conduite de son entreprise ; il annonça à sa femme le dessein qu'il avoit formé & qu'il alloit remplir ; elle ne put l'entendre sans frémissement , l'idée d'être séparée de Clairville , étoit de toutes les idées celle qui pouvoit faire sur elle l'impression la plus fâcheuse ; elle employa pour le faire changer d'avis le langage éloquent de ses larmes , tout ce que l'amour peut avoir de plus insinuant , tout ce que le sentiment peut inspirer de plus persuasif ; mais Clairville avoit pris son parti , & il étoit résolu de l'exécuter.

Il ramena donc Sophie de la campagne où elle vivoit , & la présenta à sa famille qui la reçut avec cette tendresse que l'on doit à l'infortune , & cette estime qu'arrache la vertu ; il remit le soin de cette épouse chérie à son ami Germeuil , & il le chargea de veiller à son bonheur : Germeuil fut flatté de cette marque de confiance , & Clairville fut tranquille , parce qu'il fut persuadé de la vigilance & des attentions de son ami ; il connoissoit l'amitié de Germeuil pour lui , l'honnêteté de son cœur & le désintéressement de ses procédés ; il parut cependant l'ame déchirée , & laissa Sophie accablée de douleur.

Tout fournit des sujets de distraction aux

CONTE MORAL. 67

ames tendres ; & si elles sont les plus aisées à sentir le chagrin , elles sont aussi les plus faciles à consoler. Sophie eut un adoucissement à ses maux en s'appercevant , peu de tems après le départ de son mari , qu'elle étoit enceinte ; elle se promettoit d'avance d'avoir dans son enfant le portrait de son cher Clairville ; elle s'amusoit de cette idée , & diminuoit par-là beaucoup ce que pouvoit avoir d'affreux la rigueur de l'absence de son époux.

Sophie devoit plaire par-tout , obligée de vivre dans le monde avec les connoissances de son mari ; elle y passoit des momens agréables ; car comme elle faisoit la joie de ceux qu'elle voyoit , elle ne pouvoit aussi que jouir des agrémens de leur commerce ; les hommes sont faits de façon qu'on plait toujours à ceux avec qui on trouve du plaisir à vivre. Sophie réussit d'autant mieux dans le monde qu'elle y apporta toutes ses vertus ; sa sensibilité lui gagna tous les cœurs ; sa modestie ne lui donna point de rivales ; sa franchise la fit respecter ; son génie lui attira des admirateurs , & sa bonté des amis. Elle savoit obliger à être vertueux tous ceux qui la voyoient ; le petit-maître y oublioit sa légèreté ridicule & ses discours licentieus ; la médisance ne respira jamais dans sa maison , elle en imposa toujours par sa sévérité pour tous les vices ; elle ne

flatta pas même ceux que l'usage consacre partout ; semblable à la prêtresse de la vertu , on ne l'abordoit que pour être vertueux comme elle ; & lorsqu'on avoit l'accès de sa maison , c'étoit une preuve de sagesse , comme l'accès des maisons les plus recherchées & les plus brillantes est souvent une preuve de défaut & de vices , ou tout au moins d'une délicatesse bien oubliée.

Sophie avoit déjà reçu quelquefois des nouvelles de Clairville qui la flattoient , parce qu'elles lui faisoient espérer que son retour seroit prompt , & qu'elles lui apprenoient les heureux succès de son entreprise. Le plaisir qu'elle en ressentir étoit bien vif , mais il fut encore augmenté par la naissance de sa fille qui , lui procurant un nouveau genre d'occupation , la distraisoit dans ses ennuis : cet objet intéressant lui retraçoit un souvenir bien cher à son cœur ; elle voyoit dans les yeux de sa petite Lise ceux de son mari qu'elle regrettoit ; elle l'aimoit comme le gage de l'amour de Clairville , elle l'aimoit comme son enfant ; elle l'aimoit encore pour les nouvelles délices qu'il lui faisoit sentir en exerçant une nouvelle branche de sa sensibilité. Aussi une nourrice étrangère ne lui donna point la première preuve de tendresse & d'intérêt ; Sophie voulut être parfaitement sa mere , & achever l'ouvrage de la na-

CONTE MORAL. 69

ture en se conformant à ses intentions ; si son enfant lui dût la vie , il lui dût aussi une enfance mieux soignée & le bonheur de ses premiers momens ; ce sont des devoirs d'autant plus importans pour une mere, que cet âge exige plus par sa foiblesse & l'impossibilité où il est de peindre des besoins toujours pressans , que les yeux actifs d'une mere tendre peuvent seuls prévoir & faire finir. Cette mere vertueuse eut donc la récompense de sa vertu dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se formerent sur les levres foibles de sa petite

Lise, en voyant les premiers mouvemens de ces bras potelés, se plier en cercle pour essayer de l'embrasser, & en découvrant ses yeux animés par l'amour qui se tournoient tendrement vers elle pour fixer les siens & y lire son cœur. Ah ! que devoient être grandes ces délices pour un cœur aussi sensible que celui de Sophie ! Vous ne connoissez pas le bonheur d'être mere, vous qui n'avez pas compté tous les momens de joie qu'ont éprouvés vos enfans, lorsqu'ils ont reçu les marques de votre amour ; qui n'avez pas eu la satisfaction de les apaiser en les serrant dans vos bras, lorsque la douleur leur fait pousser des cris amers ; qui ne vous êtes pas assuré de leur bonheur, & qui avez pu craindre qu'ils fussent négligés, ou que leur mort fut la suite de leur bar-

barie étant causée par l'oubli de vos devoirs, Sophie plus raisonnable, connut tous ces plaisirs sans avoir aucun de ces chagrins ; elle y trouva encore une consolation bien grande pour les maux terribles qu'ils la menaçoient.

Il y avoit déjà quelque tems qu'elle ne recevoit plus de lettres de Clairville. Inquiète, elle imaginoit les causes les plus sinistres de ce silence ; sensible, elle s'en affligeoit beaucoup. Germeuil qui étoit le seul dépositaire de ses inquiétudes, avoit trouvé le moyen de la tranquilliser par les raisons vraisemblables qu'il lui donnoit pour colorer ce retard ; l'air ferme de cet ami la rassuroit ; elle sentoît bien qu'il n'auroit pas pu conserver sa gaieté, s'il avoit soupçonné que Clairville fût malheureux ; ils vivoient tous deux par l'espérance, & vivoient encore heureux en se flattant : lorsqu'enfin Sophie reçut un paquet qui lui étoit adressé ; elle l'ouvre avec précipitation, son cœur palpitoit de joie. Le premier objet qui se présente est une lettre où elle croit découvrir les traits de son mari, elle la saisit avec avidité, & y lut ces mots :

C'est du bord du tombeau, ma chere Sophie, que j'essaie de t'écrire ces lignes . . . Il est bien cruel de mourir éloigné de ce qu'on aime . . . une maladie aiguë & dangereuse a porté le venin de la mort dans toutes mes veines . . . Je ne

te verrai plus... Sophie que j'ai si fort aimée... que j'aime encore avec plus de vivacité que jamais... Sophie, je ne te verrai plus... c'est pour toi seule que je voulois vivre; c'étoit pour toi seule que je vivois pour le plaisir... Que ton idée remplissoit agréablement mon cœur... je le sens, c'est ton idée qui retient encore mon ame fugitive dans moi-même... En finissant cette lettre, je finirai de vivre... en me ranimant, tu prolonges aujourd'hui mes jours de quelques minutes... tu échauffes mon cœur de tout mon amour... mais mes yeux se troublent... ma main refuse... Germeuil aura soin... oh! ma Sophie, la plus aimée des femmes! Adieu!... je vais mourir.

Germeuil arrive dans le moment qu'elle finissoit cette lettre fatale; il voit l'angoisse de son ame peinte sur tous les traits de son visage; elle la lui remet sans lui parler; elle resta long-tems dans cette douleur sombre, qui ne se permet ni expressions, ni mouvemens; elle avoit seulement les yeux fixés sur Germeuil qui lisoit & qui annonçoit par ses larmes tout son chagrin: l'état de Germeuil ne put l'émouvoir, ni donner cours à ses plaintes; son cœur étoit au désespoir, son ame avoit perdu son activité, ses yeux ouverts ne voyoient plus; elle étoit altérée par la pesanteur du coup qui l'accabloit: lorsqu'on lui apporta sa

petite fille qui demandoit par ses cris les secours de sa mere. Sophie ne l'eut pas plutôt entendue , que sa douleur se dérobe comme un torrent dont on a suspendu le cours , & qui rompt tout d'un coup les digues qu'on lui avoit opposées. Des larmes ardentes s'échappent de ses yeux ; elle tend d'abord avec empressement ses mains vers sa fille , mais elle la repousse bientôt après : malheureuse , je n'ai plus d'époux : malheureuse . . . tu n'as plus de pere , tu ne l'as pas connu . . . tu ne le regretteras pas ! Mais moi . . . ah ! Clairville . . . l'orgueil de ma vie , le charme de mon existence ! Clairville , tu n'es plus , pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi n'as-tu pas été content de vivre avec Sophie ! . . . N'as-tu pas été touché de mes larmes ? . . . Mais je n'ai peut-être pas assez combattu ses projets . . . Germeuil , vous pleurez ; vous perdez un bon ami . . . mais moi , je n'ai plus rien à perdre . . . Lise , pourquoi es-tu née ? Moi-même , pourquoi ne suis-je pas morte ? . . . Cruels attachemens , que vos plaisirs sont foibles ! que les peines que vous occasionnez sont cuisantes ! . . . Clairville qui m'étoit si attaché , tu ne feras plus à moi ; ah ! Sophie pensera toujours à toi pour se plaindre de la rigueur de ton sort qu'elle n'a pu adoucir . . . Elle jette un regard sur sa fille qui continuoît à pleurer. Lise , enfant que j'ai

chéri, irrite mes tourmens en me retraçant son idée, aiguise tous les traits de la douleur en me peignant ses carresses pour m'arracher plutôt à une vie que j'abhorre. . . O jour ! que je ne vois plus qu'avec désolation ! Les yeux de Clairville ne sont plus frappés par la douceur de ta lumière ! . . . Lumière horrible, tu n'éclaires que les infortunés, tu ralentis ta marche pour augmenter leurs tourmens ! . . . Oh ! ma Lise, l'infortune va couvrir ton berceau, elle accompagnera ta vie jusqu'à la mort ! . . . Germeuil, vous en aurez soin ; car je ne survivrai pas à ses déchiremens. Elle s'arrêta ; elle étoit abymée par sa douleur, ses sanglots se succédoient rapidement, elle se promène à grands pas ; tantôt elle joint ses mains, elle les appuie sur son front & regarde le Ciel, comme si elle se plaignoit de lui, ou le prioit d'achever ses peines en la faisant mourir : tantôt elle laissoit aller ses bras pendans, & baissoit sa tête qu'on auroit dit qu'elle ne pouvoit plus soutenir ; elle est tirée de cet état d'oubli d'elle-même, par les cris de sa fille qui redoublent ; elle la prend dans ses bras. Oh ! ma fille, tu pleures. . . tu pleures sur tes malheurs. . . tu suceras la désolation avec mon lait. . . il portera la mort dans tes foibles membres. . . tu mourras. . . toi, ma fille. . . il ne me resteroit donc plus rien de Clairville

que son souvenir & ma douleur. . . . elle est tranquille. . . qu'elle est heureuse ! . . . tu ne fais pas le malheur qui t'arrive & les chagrins de ta mere. . . elle ne peut cependant pas prendre commodément sa nourriture. . . . tes malheurs commencent. . . ma poitrine, gonflée par des soupirs que je ne peux pas arrêter, la fatigue. . . Enfant de douleur ! la première que tu éprouves, épuise toutes les autres ! . . . Tu n'apprendras jamais ceci sans verser avec moi des larmes, & je ne t'en parlerai jamais sans que le désespoir ne rentre encore dans mon cœur.

Elle veut reprendre cette lettre terrible, elle essaie de la relire, mais c'est pour se livrer de nouveau à tout ce que sa situation avoit d'effroyable. Germeuil étoit trop ému pour pouvoir parler. Sophie étoit trop affligée pour entendre des consolations ; elle sentoit tout ce que peut éprouver un cœur froissé par les plus désespérantes idées ; elle ne voyoit pour elle de ressource que dans sa mort, dont l'idée la flattoit, parce qu'elle lui faisoit espérer une fin à ses maux.

Cette violente douleur ternit pendant quelques tems la vie de Sophie, & fit craindre qu'elle ne l'épuisât. Germeuil par ses raisons, la ramena à une espece de tranquillité, & crut gagner beaucoup en changeant les accès de son

désespoir en une mélancolie plus profonde, mais moins déchirante : il la contracta lui-même ; car étant fortement attaché à Clairville , estimant Sophie , chérissant son enfant , touché du triste sort qui lui étoit réservé , il oublia ses autres amis pour servir de consolateur à cette infortunée , & remplir ces devoirs dont son ami l'avoit chargé. Le plus grand avantage d'un cœur sensible , c'est de changer les sujets que dévoient coûter des peines en plaisirs , d'être satisfait lorsqu'on est utile , d'envilager ces sacrifices comme des dettes , & de se soulager soi-même en diminuant le malheur des autres.

Clairville , dans le petit espace de tems qu'il avoit passé dans ces contrées éloignées , où l'amour du gain l'avoit conduit , avoit réalisé une partie de ses espérances & réparé une partie des maux que la fortune lui avoit faits ; cela parut par le testament qu'il avoit joint à sa dernière lettre , & par les fonds qu'il avoit envoyés à Sophie ; mais cela ne put la flatter : l'or ne toucha jamais un cœur honnête , les richesses & l'éclat n'effacèrent jamais un amour fondé sur l'estime. Sophie fut insensible à ces avantages ; elle n'y remarqua que les efforts de son époux pour la rendre plus heureuse , & n'y trouva qu'un motif nouveau pour regretter davantage Clairville.

Elle passa ainsi quelques mois à s'affliger des malheurs de son époux ; mais elle n'avoit pas perdu l'espérance de le revoir , on se flatte toujours quand on aime. Un vaisseau échappé des mains des corsaires lui apporta la confirmation de cet affreux événement avec une partie des restes de la fortune de Clairville ; ceci renouvella la douleur de Sophie , & fit désespérer de pouvoir lui faire recevoir quelque adoucissement à son chagrin.

Germeuil continuoit cependant toujours ses visites officieuses ; il y étoit d'autant plus assidu que les amies de Sophie la négligeoient davantage : on s'aime trop pour aimer les autres, & on ne craint pas assez de manquer à ses amis pour trouver du plaisir à les consoler & à les plaindre. Germeuil au contraire avoit l'ame trop forte pour suivre la multitude , le cœur trop tendre pour voir souffrir sans éprouver de la douleur , & trop bienfaisant pour ne pas consoler ceux qui excitoient sa compassion ; il rendit donc tous les services possibles à son intéressante pupille , il la prévint dans tous ses desirs , il aimoit à justifier l'idée que Clairville s'étoit formée de sa vertu , & il le fit avec cette droiture de cœur , cette prudence & cette sagesse qui font le mérite des bienfaiteurs , qui charment ceux qui reçoivent les bienfaits, & qui donnent à la vertu

cette physionomie enchanteresse qui enthousiasme à son aspect.

Mais il ne fut point insensible aux charmes de sa belle infortunée ; son devoir l'attiroit fréquemment auprès de Sophie ; elle étoit presqu'abandonnée , il étoit bien naturel qu'il allât la visiter , il étoit bien plus naturel encore qu'il s'intéressât vivement à son sort ; il en étoit particulièrement chargé par Clairville. Il y alloit déjà par habitude , mais il n'y alloit plus sans former le projet d'y retourner ; il ne la quittoit qu'avec peine ; il ne l'entendoit point nommer sans ce doux frémissement qu'occasionne le nom seul d'une personne adorée ; elle étoit l'objet unique auquel il pensoit sans relâche , les larmes qu'il avoit vu couler , la douce mélancolie qui ornoit sa beauté , la tendresse qu'elle répandoit dans ses discours , la reconnoissance bien sentie qu'elle lui témoignoit , tout se réunit pour rendre Germeuil le plus amoureux des hommes ; mais maître absolu de ses discours , gouvernant son cœur avec despotisme , il respecta toujours l'infortune dans la personne de Sophie , & l'amour ne trahit jamais l'ami.

Sophie revenue à elle-même , se rendit un peu à la société , & partagea son tems entre les occupations qu'elle savoit se donner pour se distraire , l'éducation de sa fille qui étoit le

premier de ses devoirs , les visites de Germeuil qu'elle recevoit avec plaisir , & la compagnie de quelques personnes que son affliction n'avoit pas bannies de chez elle ; cependant elle voyoit assez de monde pour être l'objet des attentions de plusieurs cavaliers qui lui faisoient la cour. Six ans se passerent ainsi ; son cœur étoit moins déchiré , sa sensibilité moins exercée , son cœur aussi lui fit appercevoir qu'elle étoit faite pour aimer , que l'amour seul pouvoit réparer les peines qu'il lui avoit causées , en lui faisant goûter de nouveau ses plaisirs ; mais craignant d'être séduite par son penchant pour la tendresse , elle voulut faire un choix que la raison autorisât , & qui pût lui assurer le bonheur qu'elle se promettoit.

Elle communiqua son projet à Germeuil ; je suis isolée , lui dit-elle , & cette vie m'est insupportable ; si vous veniez à mourir , je serois sans protecteur , & ma fille n'auroit point d'appui ; mon cœur fait pour sentir ne peut vivre sans sentiment ; mais où trouver l'objet qui pourroit faire mon bonheur ? Germeuil , vos bontés pour moi furent sans nombre , j'ai encore celle-ci à vous demander ; apprenez-moi si vous me conseillez de le remplir ; dirigez-moi dans l'exécution ; vous avez été si longtemps le consolateur de mes chagrins , c'est à vous de décider de ma félicité. . . Sophie , voi-

tre dessein peut avoir des suites heureuses, & les raisons qui vous déterminent sont bonnes; mais votre cœur qui les a dictées est aussi le seul qui puisse prononcer. Madame... il est sensible... la sensibilité procure bien des plaisirs... Elle occasionne aussi bien des peines... Vous fûtes cependant heureuse, vous devez l'être toujours; vous disposez du bonheur; en le goûtant, vous le faites goûter aux autres; votre cœur en est pour vous le garant, comme l'époux que vous honorerez de votre choix; le mariage est un état de délices que le sage seul fait apprécier, parce qu'il fait en savourer les douceurs... Mais Germeuil, pourquoi donc vous en êtes-vous privé si long-tems?... Pourquoi! Madame... parce que je me suis fait une idée de la femme dont j'aurois pu faire le bonheur en faisant le mien, & que cette idée ne convient... qu'à une personne que je ne puis pas espérer d'avoir. Sophie, si vous vouliez vous intéresser à mon sort... si vous connoissiez quelqu'un... je crois que je me conformerais à votre choix... Eh bien! j'en connois une, mais elle ignore si elle vous plairait... Elle ignore si elle me plairait, & vous l'auriez choisie? Ah! qui est-ce Sophie?... Je ne puis pas vous la nommer à présent, mais si vous veniez me voir cette après-midi, je vous la ferois connoi-

tre. Germeuil ne concevoit rien à tout ce qu'il avoit entendu , il quitta Sophie le cœur oppressé.

Il est trop vrai , se disoit-il à lui-même , son cœur a fait un choix , elle a voulu le justifier à ses yeux par mon approbation ; elle n'a jamais pensé à Germeuil , elle n'a point remarqué mon amour. . . Mais je suis engagé , qui pourroit-elle me donner ? Je haïrai ses présens & j'abhorrai l'être qu'on estime assez pour la remplacer dans mon cœur. Fuyons les hommes. . . Je savois bien que le sentiment est toujours pénible , & que l'amertume est toujours près de ce qu'il inspire de plus flatteur. Il étoit dans cet état violent que la jalousie produit , & qu'un amour produit encore , quand un domestique de Sophie parut , & lui remit une lettre qu'il regarda d'abord avec courroux , mais qu'il ouvrit avec précipitation. Tout ce qui vient d'une main chere intéresse , & on espere avec autant de légèreté qu'on désespere souvent avec folie ; il trouva que le cœur de Sophie répondoit à ses vues ; voici ce qu'elle lui marquoit :

J'ai résolu de me marier pour des raisons que je vous ai déjà fait connoître ; je n'ai point été embarrassée dans le choix que j'ai fait ; le meilleur ami de mon mari devoit être le plus cher à mon cœur ; votre conduite généreuse a
excité

excité toute ma reconnaissance ; votre vertu à mérité toute mon admiration ; la solidité de vos principes a fondé mes espérances pour le bonheur de ma fille ; j'étois à vous par les liens de l'amitié , je souhaite d'être unie à vous par des nœuds plus étroits ; je respecte la mémoire de Clairville en donnant ce qui lui appartenait à ce qui étoit un autre lui-même , nous le plaindrons ensemble pour ses malheurs qui ont fait les nôtres , & nous nous réunirons pour faire le bonheur de sa fille ; élevée par Germeuil , elle sera digne de Clairville , & pourra seulement ainsi se consoler d'une perte irréparable. Puisse cette proposition vous faire autant de plaisir qu'à moi ! Puissez-vous y trouver votre félicité comme je me flatte d'y trouver la mienne ! Ma conduite sera blâmée, je le sais : mais un préjugé ridicule ne l'emporta jamais sur des principes raisonnés ; mon mariage avec vous sera pour les gens sages la meilleure preuve que j'aime toujours Clairville ; je m'arrache aux froids discours des petits-mâtres ; je m'évite le déshonneur d'un choix absurde , je choisis , comme mon mari eût choisi lui-même pour moi.

Germeuil ne se possédoit plus ; Sophie avoit prévenu ses vœux ; il ne peut attendre l'heure que lui avoit prescrit Sophie ; il vole chez elle pour lui peindre sa joie , & lui faire connaître tout son amour. Lise ignoroit encore

les desseins de sa mere , qui craignoit de les lui découvrir. Germeuil lui-même redoutoit ce moment , il voyoit encore Clairville dans les traits de sa fille , & craignoit de manquer par ce mariage à ce qu'il lui devoit ; cependant après s'être communiqué leur inquiétude , ils la firent venir près d'eux , & Sophie lui dit , ma chere Lise , tu fais combien je t'aime , les premiers instans de ta vie ont été les premiers instans de mon amour , tu as fait mes plaisirs pendant mes chagrins , & tu es à présent le seul objet pour qui je desire le plus de vivre . . . Tu connois Germeuil , il nous a aidé dans nos peines , il nous a consolé dans nos afflictions , il a calmé nos douleurs. . . tu l'aimes comme un pere , je le chéris comme un ami. . . s'il devenoit mon époux. . . il auroit pour toi les mêmes bontés , la fille de Sophie & de Clairville seroit aussi celle de Germeuil. Lise le regarda avec attendrissement , elle baisoit les mains de Sophie , elle sembloit s'éloigner de Germeuil qui vouloit la caresser , elle leur dit alors : Ma bonne maman , vous avez bien pleuré Clairville , Germeuil vous a consolé , vous me l'avez dit souvent , il fera sûrement mon bon papa , je l'aime déjà. . . mais vous ne me baizerez plus aussi tendrement , vous ne me ferrerez plus la main , vous ne me parlerez pas si souvent de Clairville ; je suis

CONTE MORAL. 83

bonne , & je vous assure que je vous aime bien plus que Germeuil ne vous chérit. Elle les émut , leur fit verser des larmes , & céda elle-même à leur tendresse ; cependant elle ne voyoit pas sans peine l'amour de sa mere se partager avec Germeuil.

Ce nouveau mariage de Sophie lui retraça l'image des jours heureux qu'elle avoit passé avec Clairville ; elle fit le bonheur de Germeuil qui fit aussi le sien ; elle eut de lui un petit garçon qui ferra davantage les liens qui les unissoient , & qui leur fournit l'occasion de prouver à Lise que la même amitié qu'ils avoient pour leur fils avoit été & étoit toujours celle dont ils l'aimoient. Heureuses liaisons ! elles sont possibles ; leur rareté fait la censure des malheureux qui fuient volontairement ces plaisirs.

Il y avoit trois ans qu'ils goûtoient ce bonheur , lorsqu'étant sortis de la ville avec le fils de Germeuil , ils rencontrèrent , en se retirant , une homme dans une chaise de poste , qui appella plusieurs fois Sophie , & qui s'élançant vers elle , la ferra dans ses bras , & l'arrosa de ses larmes. La rapidité de cette scene ne lui avoit pas permis de démêler d'abord les traits de cet inconnu : mais dès qu'elle se fut remise de son étonnement , elle trouva Clairville : elle fit un cri perçant , & s'arracha de ses

bras. Clairville transporté de joie en retrouvant sa femme, n'oublia point son ami, il embrassa Germeuil qui se refusoit à ses caresses ; les pleurs mouillent leurs visages, le silence peint le trouble de leurs âmes, & leurs regards l'embarras de leurs cœurs. Clairville donne la main à Sophie, qui tenoit la tête baissée & n'osoit lever les yeux sur son ancien époux. Germeuil à ses côtés s'affligeoit de ne pouvoir témoigner à son ami toute la joie que sa présence devoit lui causer ; il tenoit à ses bras son enfant, qu'il ne regardoit plus avec plaisir, & qui lui reprochoit une action horrible, quoique sa conduite fût innocente. Ils rentrèrent ainsi dans leur maison ; Clairville agité par les transports de son amour, Sophie par la douleur la plus pénétrante, & Germeuil par le désespoir ; Sophie resta seule avec Clairville, qui lui raconta, en peu de mots, comment il étoit tombé malade, le danger qu'il avoit couru de ne la plus revoir, comment il avoit passé pour mort pendant plusieurs jours, & de quelle façon elle devoit l'avoir appris ; il ajouta qu'il savoit qu'elle n'avoit pu recevoir les lettres qu'il avoit écrites, parce qu'elles avoient été prises avec les vaisseaux qui les portoient ; que lui-même sur le point de revenir, avoit été fait prisonnier & emmené dans des pays fort éloignés, que

le reste de sa fortune qu'il n'avoit pas embarqué avec lui avoit été conservé, qu'il n'avoit pas voulu lui apprendre son arrivée pour jouir de toute sa surprise, qu'il lui promettoit un sort très-gracieux ; enfin, qu'il lui rapportoit le même cœur qu'il lui avoit donné, & dont elle avoit toujours été l'unique maîtresse. Sophie, apprenez-moi à votre tour les événemens de votre vie ? rendez-moi la tranquillité que les inquiétudes que vous m'avez occasionnées ont fait fuir ? Sophie troublée ne répond que par ses larmes ; tantôt elle embrasse son mari avec tendresse ; tantôt elle le repousse avec douleur ; son état alarme Clairville. Tous mes maux, dit-il à Sophie, ne sont donc pas encore finis ; j'oublois toutes mes épreuves pour voler à tes pieds, pour te témoigner un attachement qui a toujours égayé mes chagrins, qui devoit, suivant mes idées, rendre la fin de mes jours bienheureuse, & Sophie pleure. . . . Sophie craint de se livrer à toute la tendresse de son cœur ; Sophie ne veut pas témoigner ses sentimens ; Sophie seroit-elle triste parce que son époux est auprès d'elle ! . . . Chère Sophie ! que mon amour te rassure, jamais je ne t'aimai avec plus de force, jamais mon ame ne fut plus remplie de toi ! embrasse ton Clairville. . . tu te caches avec tes mains. . . tu m'éloignes avec effroi. . . que

sont devenus ces doux momens où nous vivions l'un pour l'autre ! tes pleurs augmentent... ô Ciel !... n'es-tu , ne seriez-vous plus mon épouse ! Sophie se livre ici à tout son désespoir. Le fils de Germeuil entre en pleurant. Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous, maman ? vous pleurez tout comme moi ; papa pleure aussi , il n'a pas voulu me parler ; je n'ai pourtant rien fait pour lui déplaire. Sophie, vous êtes donc remariée , lui dit Clairville ; voici la plus cruelle de toutes mes infortunes ! vous ne pourrez plus aimer Clairville , pourquoi malgré ses soins n'a-t-il pas pu vous faire parvenir de ses nouvelles !... si vous pouviez savoir combien j'ai souffert d'être privé des vôtres... Sophie, vous pouvez seule m'apprendre qui m'a remplacé dans votre cœur ? Elle ne put soutenir cette idée ; elle se jette dans ses bras , ses sanglots arrêtent sa voix , elle prononçoit seulement le nom de Clairville ; elle veut lui donner un baiser , mais Clairville le refuse. Ces caresses , lui dit-il , sont dues à votre autre mari , qui a , comme moi , les mêmes droits pour les exiger & pour les recevoir. Cette réponse de Clairville irrita Sophie, elle lui dit alors avec cette vivacité & cette force qu'inspire la douleur : Clairville , si l'humanité n'est pas encore sortie de ton cœur , si tu connois les doux nom de mari &

d'épouse, si les gémissemens de la vertu désespérée, si la religion, si l'amour eurent une fois quelque empire sur ton cœur, écoute-moi : je suis toujours ta femme, qui te chérit & que tu as aimée, je la serai malgré mon crime ; je t'ai adoré, tu le fais, je t'aime encore, je te l'affure, je l'ai juré aux autels où tu te don-
nas à moi avec tant de plaisir, je te rappelle tes sermens... je te promets de remplir les miens... l'ignorance qui m'a rendu malheureux ne m'a point rendu coupable, je ne suis point infidèle, je veux mériter le titre de ton épouse... Clairville ne plaindrait-il pas une infortunée ? lui ôterait-il par sa cruauté la seule consolation qui lui reste dans l'espérance d'être pour jamais tout à lui ? se refuserait-il à lui-même cet adoucissement à ses maux ? Clairville étonné garde le silence, son cœur s'émeut ; il demande cependant encore à Sophie qui est son nouveau mari. Sophie sent renaître tout son amour pour Clairville, & ne peut se résoudre à répondre elle-même, lorsqu'il reçoit ce billet de Germeuil :

La certitude prouvée de votre mort nous a engagés à faire ce mariage que j'abhorre ; il est rompu par votre arrivée ; vous ne pourrez pas nous haïr, car vous êtes juste & nous sommes innocens. Adieu, je ne vous reverrai plus.
Clairville ne put lire cette lettre sans un nou-

vel attendrissement , il étoit aussi ému que Sophie , & aussi angoissé que son ami.

Lise entra dans ce moment , Sophie la présenta à Clairville ; voilà ma fille & la vôtre , lui dit-elle , pourrois-tu la voir sans intérêt ? & si tu l'aimes , sa mere ne te feroit-elle pas chere ? Elle jeta en même tems sur son époux un regard qui pénétra son cœur : il les embrassa tous deux ; quelle joie il dû éprouver ! Il ne connoissoit pas sa fille , & il trouva qu'elle ressembloit à Sophie ; elle rendit à sa mere l'attachement de Clairville , & eut l'avantage précieux de devoir son bonheur à des parens qu'elle avoit rendu heureux depuis qu'elle les avoit réunis.

Quoique Clairville dû être fortement affecté par ces scenes aussi touchantes qu'inattendues , & que son ame fût à-peine suffisante pour les supporter ; il n'oublia pas Germeuil ; mais c'est en vain qu'il le chercha dans sa maison ; il l'avoit déjà quittée , & le billet qu'il avoit envoyé annonçoit des desseins qui l'éloigneroient pour jamais de lui ; aussi Clairville fit les plus grands efforts pour découvrir sa retraite ; il n'apprit qu'avec beaucoup de ménagement à sa femme la fuite de cet époux qu'elle lui avoit substitué : il trouva cependant le moyen de la tranquilliser pour le passé , en faisant l'éloge de sa conduite ; & pour la

venir , en s'intéressant avec beaucoup d'ardeur au sort de Germeuil ; car il ne pouvoit être heureux tant que Sophie seroit affligée , & que son ami pourroit souffrir. Une grande ame est incapable de jalousie , & un cœur vertueux estime assez la vertu pour s'y confier.

Enfin , au bout de plusieurs jours , Clairville apprit le lieu que Germeuil avoit choisi pour se cacher ; il part pour le voir , pour lui demander la conservation de son amitié , l'assurer de toute la sienné , & le prier de ne pas diminuer leur bonheur en le privant de sa compagnie. Germeuil frappé comme par la foudre embrasse son ami , se jette à ses pieds , commence une apologie de sa conduite. Clairville le prenant par la main , lui dit , avec le ton imposant de la vertu , si vous aviez jamais pu être capable de lâcheté , vous n'eussiez jamais été mon ami , l'intention fait le crime , mais l'erreur excuse : je vous plains , & je vous dois des consolations. Je vous aime , Germeuil , comme je vous aimois avant mon départ ; aimez-moi de même , je ne veux point d'autres justifications ; l'amitié est toujours droite dans ses démarches , osez voir Sophie , elle vous chérit sans doute , elle mérite tout votre attachement ; osez la voir , je ne crains rien de vous , vous êtes vertueux.

Germeuil remercia Clairville de l'intérêt

qu'il prenoit à son sort , & ils allèrent ensemble trouver Sophie. Germeuil s'approcha d'elle en tremblant , prit sa main qu'il plaça dans celle de Clairville : tous trois étoient émus & se regardoient avec admiration ; mais tous trois gardèrent le silence. Germeuil les pria d'avoir soin de l'éducation de son fils , & malgré leurs prières , il entra dans un couvent.

Clairville & Sophie renoncèrent au monde & se retirèrent avec leurs deux enfans dans leur terre qu'ils avoient rachetée , & où ils avoient passé autrefois des jours si heureux. Ils y retrouvèrent le bonheur qui ne les abandonna plus , & reçurent de leurs enfans les attentions & les égards qu'ils avoient eu pour Dorval.





SANS Y PENSER,

Conte plus vrai qu'une histoire.

SANS y penser, c'est la devise des gens du monde : on parle , on agit , on se lie , on se brouille , on rit , on s'afflige , on est poli , impertinent , amusant , ennuyeux sans y penser. Vous remarquerez pourtant que ces *sans y penser*-là ont souvent des suites fâcheuses , & l'histoire de Dorante suffira pour vous convaincre que les choses les plus ordinaires faites sans y penser , peuvent empêcher un homme d'être heureux toute sa vie.

Dorante avoit passé son enfance à la campagne auprès d'une sœur de son pere , nommée Éliante , qui lui donna toute l'éducation dont un esprit léger & inconséquent est susceptible. Il sortit des mains de cette femme estimable pour entrer dans le monde , & il y débuta avec tout ce qu'il faut pour y être aimé. Il étoit , sans y penser , superficiel , capricieux , extravagant , gros joueur ; il avoit des manières agréables , un abord prévenant , un esprit aisé , & une fort jolie figure sans y penser ; ce qui est rare. Cette figure servoit de vernis à ses bonnes qualités , & de voile à ses défauts.

Dorante, tel que je le peins, intéressa, se fit aimer, & eut des aventures. Il se dégoûta bientôt de ce train de vie, & il en choisit un autre dont il se trouva plus mal : il se livra à trois ou quatre jeunes gens qui vécurent quelque tems à ses dépens, & qui l'entraînèrent dans des *tripots*, où il perdit tout son bien sans y penser.

Il connut alors que les liaisons qu'on forme sans y penser, se rompent de même : ces amis qui s'étoient si vivement attachés à lui, l'abandonnerent dès qu'il fut ruiné. Il resta seul & sans bien au milieu d'un monde, où l'on ne trouve que les agrémens qu'on y achete.

Il s'agissoit de se marier, d'obtenir un régiment, & de soutenir un nom. Dorante n'y pensa que lorsqu'il fut hors d'état d'y réussir ; il ne put supporter sa misère aux yeux des gens qui avoient été témoins de son éclat. Il retourna chez sa tante pour se consoler, au sein de la retraite, des malheurs qu'il avoit essuyés dans la société. Un air accablé, un abord triste, un équipage simple annoncerent à Eliante le désastre de son neveu. Elle lui épargna l'aveu de ses torts, lui parla avec tendresse, & lui demanda uniquement s'il n'avoit point fait de dettes. Dorante avoua qu'il devoit dix mille écus. Vos fautes, répondit Eliante, n'ont d'autre cause que la légèreté de votre esprit ; elles

sont pardonnables, puisque le cœur n'y a point de part. Je payerai les dix mille écus, & je rétablirai votre fortune : mais promettez-moi de ne rien faire désormais sans y penser : il le promit sans y penser.

Il y avoit dans le château une jeune femme, parente assez éloignée d'Eliante. Bélife, c'étoit son nom, avoit le teint frais, la taille légère, l'air animé, les yeux pleins de feu, l'esprit vif, le caractère gai ; il n'en falloit pas tant pour faire manquer Dorante à sa parole. Il devint amoureux de Bélife, sans y penser : (Y pense-t-on quand on aime ?) Eliante approuva cette inclination : Bélife y répondit, aucun des trois n'y pensa.

Les deux amans ne tarderent pas à s'épouser. Eliante leur donna de quoi vivre agréablement ensemble, mais sans luxe. Ils vinrent à Paris, & c'étoit où Dorante devoit reconnoître qu'il s'étoit marié sans y penser. Il n'avoit encore vu que les agrémens de sa femme, & n'y avoit point apperçu un germe de coquetterie, qui se développa trop sensiblement à Paris. Bélife se refroidissoit pour son mari à vue d'œil : elle montrait de jour en jour un goût plus violent pour la parure & les frivolités, & ce grief n'étoit pas le plus fort que Dorante eût contre elle. Il fut jaloux, parce qu'il avoit aimé ; il cessa d'aimer, parce

qu'il avoit raison d'être jaloux , & il voulut se séparer , parce qu'il n'aimoit plus.

Il ne lui fut permis de rompre avec Bélise qu'à condition qu'il payeroit ses dettes , & qu'il lui feroit une pension honnête. Il fit assembler chez lui les créanciers de sa femme. La marchande de modes lui donne un mémoire de quarante mille francs , la couturiere de trente , le marchand d'étoffes de quatre-vingt , le bijoutier de cent , &c. Il aima mieux garder sa femme que de payer. Dès-lors Bélise ne connut plus de bornes ; Dorante étoit avili à ses yeux par la démarche qu'il venoit de faire. Elle devint à son égard capricieuse & tyrannique par étude ; elle poussa les outrages jusqu'à l'expression du mépris le plus humiliant. Dorante lassé de ce traitement , se retira chez sa tante , qui partagea son malheur , & se reprocha amèrement de l'avoir causé.

Bélise mourut, quelque tems après , d'une fièvre maligne occasionnée par ses veilles excessives. Dorante apprit en même tems que les dettes de sa femme avoient été payées avant sa mort par un financier de ses amis. Par-là , il se trouva heureux sans y penser ; mais il ne pensa plus à profiter de son bonheur.

Il alloit souvent chez une femme d'environ cinquante ans , qui avoit de grands biens , &

une figure encore aimable sans avoir jamais été belle. Son esprit & son caractère plurent à Dorante ; ses agaceries l'entraînerent , & il l'épousa sans penser à son âge. Il se conduisit avec elle comme un honnête homme. Egards, assiduités, caresses, il mit en usage tout ce qui contrefait l'amour. Mais il en inspiroit trop pour sa tranquillité. Il sentit bientôt qu'il s'étoit engagé une seconde fois sans y penser. Cette contrainte ne dura pas longtemps. Il eut le bonheur de perdre encore sa femme. Elle lui laissa une belle succession qui lui fut contestée. Il plaida ; ses juges prononcèrent sans y penser , & il perdit avec les plus justes espérances de gagner.

Dorante revint une troisième fois chez cette sublime Eliante , qui l'avoit aimé dans son enfance , dans ses égaremens & dans ses malheurs. Il vouloit se consoler dans la société de cette femme solide des perfidies de ses amies , des coquetteries de sa première femme , des importunités de la seconde , & de la perte de son procès : mais Eliante étoit à l'extrémité quand il arriva ; un soupir de tendresse pour son neveu précéda immédiatement son dernier soupir. Elle mourut entre les bras de Dorante , le laissant son unique héritier.

Dorante pensoit rarement ; mais il sentoit toujours. Sa douleur fut proportionnée à la perte qu'il faisoit. Quand les premiers torrens

de larmes furent versés, il songea à prendre des arrangemens pour le reste de sa vie. Dégouté du monde avec raison, il voulut se fixer dans sa terre; mais il y étoit mal logé. On lui proposa un plan qui lui plut: il employa, sans y penser, le fonds de sa terre à y bâtir un château. Il laissa après la terre & le château à son architecte pour le payer, & se retira dans une ville de province avec une faible pension. Le peu de convenance qu'il y avoit entre lui & la compagnie qu'il pouvoit voir dans ces endroits, lui donna le goût de la solitude; le goût de la solitude amena celui de la réflexion. Il devint philosophe, & il pensa tout le reste de sa vie au tems qu'il avoit perdu, au bien qu'il avoit dissipé, aux occasions d'être heureux, qu'il avoit manquées sans y penser. Quand on achete ainsi la sagesse aux dépens des satisfactions passageres, on fait un bon marché sans y penser.





CYTHÉRIDE,

Conte.

LISANDRE & Silamis que la curiosité avoit attirés à la ville d'Amathonte pour assister à la fête de Vénus Adonienne, retournoient à leur hameau en s'entretenant de la cérémonie qu'ils venoient de voir. L'amitié qui les unissoit ne leur permettoit pas de se séparer un instant. Livrés à eux-mêmes dès l'âge le plus tendre, ces aimables bergers s'étoient fait une douce habitude de jouir ensemble des plaisirs de la vie champêtre, & ne connoissoient d'autres biens ni d'autres plaisirs que celui de chanter sur leur chalumeau la félicité dont ils jouissoient. Ils couloient, au sein de l'innocence, des jours obscurs; mais tranquilles & purs.

La soirée étoit belle, la lune s'étoit levée, un petit vent frais agitant les arbres, le murmure d'un ruisseau, tout dans ce bois sembloit se réunir pour inviter au repos. Nos deux bergers étoient si près de leur habitation, qu'ils eurent envie de s'arrêter sous cette agréable feuillée. Ils s'assirent: quoi! dit Lisandre à Silamis, est-il possible que toi, dont

Tome I.

G

l'ame est si sensible aux douceurs de l'amitié, est-il possible que tu aies vu toutes les bergeres de ce hameau sans perdre cette indifférence, qui seule ternit toutes tes bonnes qualités ? Qu'elles sont belles ! non, la Déesse de Cythere, à qui cette isle est consacrée, ne pourroit l'emporter sur les charmes des filles de cette contrée. J'en conviens, lui répondit froidement Silamis ; mais, mon cher Lisandre, l'amour ne dépend pas de notre volonté ; je puis admirer les attraits de nos bergeres, rendre justice à leur beauté, sans que mon cœur en soit affecté. Te l'avouerai-je, continuait-il en soupirant ? l'indifférence que tu me reproches n'est qu'apparente : mon ame, remplie de l'idée d'un songe, ne soupire qu'après un objet inconnu ; j'adore un être, qui peut-être n'exista jamais. Je sens, je connois ma foiblesse, & loin de chercher du remède à mes maux, je ne me plains qu'à les aggraver encore. Sans tes reproches, mon cher Lisandre, rien n'auroit pu m'arracher cet aveu. Mes reproches, lui répliqua Lisandre, n'étoient pas fondés, je l'avoue ; mais, Silamis, ils n'ont qu'à changer d'objet pour devenir légitimes. Pourquoi me cacher ce qui t'afflige ? Mon amitié pour toi mérite-t-elle cette réserve ? Ah ! Silamis, que tu m'aimes foiblement ! pardonne, cher Lisandre ; l'ordre d'un

CONTE MORAL. 99

Dieu m'arrêtoit ; mais ce puissant obstacle cesse ,
le jour où je devois voir cette beauté est passé ,
& je n'espere plus parvenir à ce bonheur. Il
y a huit jours que m'étant endormi dans ce
bois où nous sommes , l'amour m'apparut sous
la forme d'un enfant ailé ; il étoit sans ban-
deau ; son carquois pendoit négligemment sur
ses épaules , il tenoit une fleche dorée de la
main gauche. Il s'approcha de moi , m'appella
& me dit : « Berger , je suis le dieu qu'on ré-
» vere à Cythere ; satisfait de ton culte , je
» veux récompenser la piété avec laquelle tu
» sers & ma mere & moi. Je viens moi-même
» t'annoncer le bonheur dont tu jouiras par
» mes soins. Vas à Amathonte : le jour de la
» fête d'Adonis ne se passera pas que tu ne
» voie l'original de cette peinture ». Il dit ,
& fit briller à mes yeux étonnés un petit
portrait qui représentoit une bergere d'envi-
ron quinze ans. » Vas à Amathonte , me ré-
» peta l'Amour : sois constant , discret , & j'a-
» planirai les obstacles qui se présenteront ».
Amour dit & disparut.

Je m'éveillai , & fus très-surpris de voir à
côté de moi cette boîte que voici. Il la donna
à Lisandre qui l'alloit ouvrir , lorsque des cris
aigus frappant leurs oreilles , Silamis reprit le
portrait des mains de son ami , & ils couru-
rent tous deux du côté d'où la voix leur sem-
bloit partir.

Ils ne furent pas long-tems sans trouver ce qu'ils cherchoient : deux femmes , l'une évanouie , l'autre âgée , tâchant d'écarter un serpent monstrueux , dont ses cris & les foibles efforts qu'elle faisoit redoubloient la rage , les émurent d'une tendre pitié. Les deux amis ne balancerent point ; tous deux attaquèrent le monstre avec leur houlette , qui étoit les seules armes qu'ils portassent. Ce fier animal tourna sa rage contre eux ; il s'élança sur Lisandre , fit plusieurs plis autour de lui , & lui auroit fait perdre la vie , si Silamis , furieux du péril de son ami , n'eût , d'un coup , parti d'une main assurée , coupé ce furieux animal. Le serpent fit de grands efforts pour se rejoindre à lui-même , mais ce fut en vain ; il expira sur le corps du malheureux Lisandre.

Silamis ne songea d'abord qu'à son ami ; il le crut expiré , & dans sa douleur , il tournoit déjà le fer de sa houlette contre son sein , lorsqu'il se sentit fortement arrêté. » Est-ce » ainsi , *lui dit la personne qui le tenoit* , ô généreux berger , que vous voulez perdre une » vie que votre valeur nous a conservée ? » Quel chagrin vous porte à vouloir mourir ? » ayez du moins pitié de deux infortunées ; » ne les abandonnez pas , cherchez-leur un » asyle , & cessez d'outrager les dieux en vous » livrant à un désespoir condamnable ». Ce

CONTE MORAL. 101

peu de mots fit rentrer Silamis en lui-même ;
 il eut honte de sa foiblesse, & regardant Pin-
 connue : pardonnez, ô ma mere ! la douleur
 égaroit ma raison ; mon ami Lisandre n'est
 plus, je ne voulois pas lui survivre ; mais vous
 m'éclairez sur mes devoirs, vous dissipez mon
 aveuglement ; venez, je vais vous conduire au
 hameau ; ma cabane sera la vôtre, mes arbres,
 mon troupeau seront à vous : heureux, trop
 heureux, si vous daignez recevoir comme votre
 fils celui qui désormais se fera gloire de vous
 aimer & respecter comme sa mere ! Il dit, &
 s'approcha de la jeune personne qu'il trouva
 encore évanouie ; il courut à un ruisseau voi-
 sin, apporta de l'eau, & , secondant Mantho,
 c'est le nom de celle qui lui avoit parlé, il
 parvint enfin à lui faire ouvrir les yeux. La
 lune répandant alors sa clarté, il lui fut aisé
 de remarquer les traits de la belle inconnue.
 A peine l'eut-il envisagée qu'il fit un grand
 cri, pâlit, & tomba sans sentiment à côté
 d'elle. Mantho n'étoit pas peu embarrassée :
 des raisons essentielles l'avoient obligée de fuir
 sa patrie ; & l'oracle de Delphes, qu'elle avoit
 consulté, lui avoit ordonné d'aller s'établir
 en Cypre. Seule avec sa fille, sans secours,
 sans appui, dans une terre inconnue, elle ne
 savoit que devenir, & l'extrême douleur
 qu'elle ressentoit, l'empêchoit de secourir son
 défenseur.

Cythéride, sa fille, que des mouvemens inconnus intéressoient à la conservation du berger, prit ce soin, & réussit en peu d'instans. Quelle joie pour le tendre Silamis de se voir dans les bras de l'objet de sa flamme ! Ses transports ne peuvent se décrire ; il se jeta à ses genoux, & lui fit connoître, dès ce moment, une partie de l'ardeur qu'il ressentoit pour elle. La bergere ne répondit rien, ses joues se colorerent d'une vive rougeur, & ses yeux, d'accord avec son cœur, ne purent céler à cet heureux amant l'impression qu'avoit fait sa vue. Transportés d'un tel bonheur, ils se livroient tous deux au sentiment le plus tendre, lorsque la mere vint interrompre leur muet entretien. Elle conjura Silamis de les conduire à sa cabane, & de les retirer d'un lieu où elles ne restoiént pas sans effroi. Il se leva sans lui répondre, fit quelques pas, puis tout-à-coup se souvenant de son malheureux ami, des larmes ameres coulerent de ses yeux : Non, s'écria-t-il, je ne puis laisser mon ami dans ce bois, exposé à être dévoré par les bêtes carnassieres. O Ciel ! Ciel inhumain ! pourquoi faut-il que le plus grand des biens soit empoisonné par tant d'amertume ? En disant ces mots, il courut vers l'endroit où étoit le serpent, il se jeta sur le corps de Lisandre, l'arrosa de ses pleurs, en proferant les discours les plus tendres,

Les bergeres l'avoient suivi , & , moins troublées que lui, elles remarquerent aisément que Lifandre respiroit encore. Mantho le dit à Silamis , qui passa en ce moment de l'excès de la douleur à celui de la joie. Tous ensemble se donnerent tant de soins , qu'ils parvinrent à rendre le sentiment , & bientôt la parole au berger Lifandre. Le premier mot qu'il prononça fut , Silamis ! Silamis l'embrassa tendrement , & l'aidant à se relever , ils prirent tous les quatre la route du hameau.

A peine y furent-ils arrivés que l'amour, partagé entre la pitié que lui inspiroit le sort de son ami , reprit tous ses droits sur Silamis ; il conduisit sa belle maîtresse à sa cabane , & la laissa elle & sa mere en liberté de se reposer.

Il accompagna Lifandre dans la sienne , la partagea avec lui , & lui fit part de son bonheur. L'amitié qui les unissoit étoit trop vive pour que Lifandre fût insensible à la félicité de son ami. Ils passèrent presque toute la nuit à s'entretenir de Cythérise ; & le lendemain ils coururent à la cabane de Silamis , où ils rouverent les deux étrangères qui s'entretenoient ensemble. Cythérise & Silamis se saluerent en rougissant : leur trouble n'échappa point à Mantho ; elle en sourit , & voulant faire cesser leur mutuel embarras , elle s'adressa

à Silamis, & , après l'avoir remercié de tout
ce qu'il avoit fait pour sa fille & pour elle.
» Il est juste , dit-elle , ô vaillant berger , que
» je vous apprenne ce qui nous a conduit dans
» votre pays , & ce qui a donné lieu au ser-
» vice que vous nous avez rendu. Nous som-
» mes , continua - t - elle , des environs d'E-
» phese ; je perdis mon époux , le pere de Cy-
» thérïde , presque au moment de sa naissance.
» L'amour que je conservois pour sa mémoire
» (car il étoit vertueux) me rendit sa fille
» encore plus chere. Je ne m'occupai plus que
» du soin d'élever ce précieux rejeton dans la
» crainte des dieux & dans l'amour de la vertu.
» Tout notre bien consistoit en un petit trou-
» peau , dont je donnai la conduite à Cythé-
» ride lorsqu'elle eut atteint sa douzieme an-
» née. Nous passâmes deux ans dans cette tran-
» quille situation. Un jour que quelque indis-
» position me retint à la cabane , Cythérïde
» conduisit ses moutons dans la prairie , & ,
» fatiguée de la chaleur , elle s'endormit à
» l'ombre d'un gros arbre qui bordoit la plaine.
» Dieux ! quel réveil fut le sien ! Adrasfe , fils
» du Roi de Phrygie & neveu de Crésus , la
» tenoit dans ses bras ; ce monstre vouloit as-
» souvir sa brutale passion , & malgré les cris
» de ma fille , ses prieres , ses larmes , il eût
» achevé son crime , si quelques bergers , que

» les dieux envoyèrent au secours de l'inno-
 » cence , ne l'eussent forcé de renoncer à son
 » indigne entreprisè.

» Depuis ce jour malheureux, Cythérïde ne
 » sortit plus de la cabane, & le chagrin l'ayant
 » peu à peu minée , elle tomba dangereuse-
 » ment malade. Jugez, bergers, quelles furent
 » mes alarmes ! Tremblante pour les jours
 » d'une fille que j'adorois , j'eus recours aux
 » dieux ; je les suppliai avec instance de me
 » rendre le seul objet qui me faisoit aimer la
 » vie. Mes larmes, mes prières touchèrent les
 » immortels ; ils la rendirent enfin à ma ten-
 » dresse. Six mois se passèrent sans que rien
 » troublât notre tranquillité. Nous commen-
 » çions même à perdre le souvenir de cette
 » fâcheuse aventure ; Cythérïde seule ne pou-
 » voit se rassurer. Etant allées ensemble dans
 » la prairie , les bergers nous apprirent le dé-
 » part d'Adraste. Nous reçûmes cette nouvelle
 » avec transport , & Cythérïde étant aimée ,
 » les bergers se proposèrent de l'amuser par
 » une fête champêtre , qui servît à célébrer le
 » départ de ce cruel Prince.

» Cythérïde rassurée , ne fit plus difficulté
 » de reprendre la conduite du troupeau. Un
 » soir que j'étois seule dans notre cabane , un
 » homme armé de toutes pieces y entra , jetta
 » un regard curieux de tous côtés , & ne trou-

» vant pas ce qu'il cherchoit, sortit, remonta
» à cheval, piqua des deux, & disparut à mes
» yeux. L'étonnement où cette aventure m'a-
» voit mise me fit rester immobile; je cher-
» chai vainement qui pouvoit m'attirer une
» semblable visite; & ne pouvant me décider
» sur rien, j'attendis avec impatience le retour
» de ma fille. L'heure à laquelle elle avoit cou-
» tume de rentrer étant passée, l'inquiétude
» me prit: je me mis à courir de toutes mes
» forces jusqu'au lieu où je savois qu'elle étoit.
» Je la trouvai baignée dans ses larmes, cou-
» chée sur le gazon, absorbée dans une pro-
» fonde rêverie. Je m'assis auprès d'elle sans
» avoir la faculté d'articuler un mot: peu de
» tems après, elle m'aperçut, se jeta dans
» mes bras, en me disant: ah! ma mere, que
» je suis malheureuse! Je la pressai de s'expli-
» quer; elle m'apprit qu'Adraste, loin d'être
» parti, comme on le croyoit, s'étoit caché
» dans ce canton, & que le jour même il l'a-
» voit abordée, en lui disant qu'il falloit ab-
» solument se résoudre à contenter ses feux.
» Alors tremblante d'effroi, elle mit tout en
» usage pour se défendre; mais voyant qu'il
» étoit trop bien accompagné pour qu'elle pût
» s'échapper, elle dissimula, lui demanda
» quelques jours pour se déterminer. Ce bar-
» bare, attendri par ses pleurs, lui accorda

» le tems qu'elle demandoit , en lui profes-
 » tant que rien ne la pourroit soustraire à sa
 » juste fureur , si elle osoit avoir recours à la
 » fuite. Cythérïde n'acheva pas ce récit sans
 » répandre un torrent de pleurs. J'y mêlai les
 » miens , & craignant d'être écoutées , je lui
 » fis reprendre le chemin de la cabane. Ses
 » larmes redoublèrent lorsque nous y fûmes ,
 » & ma douleur égalant la sienne , je fus quel-
 » tems sans pouvoir la consoler. Mais enfin
 » faisant un effort pour n'y pas succomber ,
 » je communiquai à ma fille un expédient ca-
 » pable de nous rendre notre tranquillité. Elle
 » l'approuva , & je me mis à même de l'exé-
 » cuter. A quelque distance du hameau que
 » nous habitions étoit un vieux solitaire ,
 » connu pour un homme irrépréhensible dans
 » ses mœurs ; je fus le trouver , je lui expli-
 » quai mes alarmes , la crainte où j'étois
 » que ce cruel Adrafte ne vînt déshonorer ma
 » fille jusques dans mes bras : je lui deman-
 » dai un asyle pour quelque tems ; il me l'ac-
 » corda volontiers , & je revins à la cabane
 » assez tranquille. Nous partîmes dès le len-
 » demain , chassant devant nous notre trou-
 » peau , & , par un sentier détourné , que le
 » solitaire m'avoit enseigné , nous nous ren-
 » dîmes à sa grotte. Nous y restâmes huit jours
 » pendant lesquels Timocles (ainsi se nommoit

» l'homme juste qui nous donna retraite)
» Timoclès, dis-je, fut à Delphes consulter
» l'oracle au nom de Cythéride. Voici la ré-
» ponse qu'il en reçut :

*Vas en Cypre : là , assez près d'Amathonte ,
est un bois touffu qui sera le théâtre du vice &
de toutes les vertus ; persévère dans le bien , &
espère.*

« Cet oracle nous rassura un peu ; le soli-
» taire nous fit trouver un vaisseau prêt à met-
» tre à la voile ; nous nous embarquâmes , &
» abordâmes à cette isle sans avoir essuyé au-
» cun danger.

» Ne sachant de quel côté tourner dans un
» pays inconnu , nous résolûmes de venir dans
» ce bois attendre la fin de nos infortunes.
» Fatiguées de la longue traite que nous
» avions fait ce jour , nous nous assîmes , &
» nous commençons à goûter les douceurs
» d'un paisible sommeil , lorsque Cythéride
» me réveilla par ses cris. Saisie de frayeur ,
» je jetai les yeux de tous côtés , & la lune
» éclairant alors , me laissa voir un serpent
» monstrueux qui étoit à quatre pas de Cy-
» théride. La crainte me donna des forces :
» je fus au devant de ce monstre dans l'es-
» poir d'assouvir sa rage , & de sauver la vie
» à Cythéride par mon trépas. Un instinct ma-
» chinal me fit saisir une branche d'arbre qui

» se trouva sous ma main, je m'en servis à l'é-
 » carter ; je le fis d'abord assez heureusement ;
 » mais voyant que j'allois succomber , j'eus
 » recours à mes cris ». Vous savez le reste ,
 généreux bergers : c'est à vous que nous de-
 vons la vie ; disposez-en. C'est , hélas ! la seule
 reconnoissance qui soit en notre pouvoir.

Mantho finit ainsi son récit , & Silamis ,
 qui pendant qu'elle avoit parlé , n'avoit cessé
 de regarder Cythéride , prit enfin la parole , &
 lui dit : cessez , vénérable Mantho , de nous
 louer d'une action que les plus barbares euf-
 sent faite à notre place , & permettez que je
 loue moi-même les dieux d'avoir empêché ma
 mort , en garantissant vos jours & ceux de vo-
 tre adorable fille. Je vous l'ai déjà dit : le peu
 que les dieux m'ont donné est à vous ; puissent-
 ils vous attendrir en faveur d'un téméraire , &
 veuille l'amour accomplir ce que lui-même m'a
 annoncé ! Alors se jettant à ses pieds , il lui
 avoua l'amour dont il brûloit pour la belle
 Cythéride , lui raconta l'apparition du dieu de
 Cythere , & lui fit voir le portrait de cette ad-
 mirable bergere.

Mantho l'écouloit avec un intérêt qu'elle
 ne vouloit ni ne pouvoit cacher ; & lors-
 qu'il eut cessé de parler , elle le fit relever &
 lui dit : les dieux , ô mon fils , ne font rien en
 vain ; je me soumetts à leurs décrets , je leur

rends graces des biens dont ils me comblent. Oui, je vous accepte avec joie pour mon fils, & j'ordonne à Cythérïde de vous chérir comme celui que les dieux lui ont destiné. A ces mots, prenant la main de Cythérïde & celle du berger, elle les unit, les bénit & les exhorta à continuer d'honorer les dieux, & à mériter par leur vertu qu'ils leur continuassent leurs faveurs. Quels furent les transports de l'amoureux Silamis ! son bonheur lui sembloit si grand qu'il avoit peine à se l'imaginer réel. Il prenoit la main de son amante, la couvroit de baisers, de larmes ; il courroit à Mantho, la serroit dans ses bras, en l'appellant sa mere, se jettoit ensuite dans ceux de Lisandre, qui partageant les transports de son ami, lui rendoit ses caresses avec usure.

Cythérïde, les yeux baissés, l'ame émue, avoit tout écouté sans paroître y prendre trop d'intérêt : mais lorsque sa mere lui eut ordonné d'aimer Silamis, une joie modeste parut dans ses yeux ; son cœur, d'accord avec celui de son amant, répétoit tout bas les remerciemens, & partageoit les caresses qu'il faisoit à cette mere si digne d'être aimée.

Ces quatre personnes, unies par l'amour & par l'amitié, passerent la plus délicieuse de toutes les journées. Le troupeau erra autour de la cabane ; les deux amans, enchantés l'un

CONTE MORAL. III

de l'autre , se livrerent à l'ardeur qu'ils ressentoient , & la décence présidant à toutes leurs actions , ils attendirent sans impatience l'heureux jour où l'hymen devoit les unir à jamais.

Plusieurs jours se passerent dans une si douce occupation ; une apres-midi que ces heureux amans , assis sur le gazon , répétoient à l'ombre de tendres chansons , leurs yeux se rencontrèrent , quelques larmes leur échapperent , & des soupirs aussi fréquens qu'involontaires sortirent de leur poitrine oppressée. Grands dieux ! s'écrierent-ils à la fois , que nous préface cette tristesse mutuelle ? Silamis ! ... Cythérïde ! ... répéterent-ils , quelle seroit notre douleur si quelque événement nous séparoit ! Ah ! si le sort , dit le berger , me réservoir un coup si cruel , si ma chere Cythérïde m'étoit enlevée ! ... mon désespoir m'empêcheroit de survivre à sa perte. Mais , belle bergere , ajoura ce tendre amant , l'amour qui m'a déjà protégé n'abandonnera pas deux cœurs formés pour l'adorer. Les dieux sont justes , & ... Mais quoi ! tes pleurs redoublent ! tu détournes la tête ! t'aurois-je offensée ? En parlant ainsi il s'approchoit de la bergere , recueilloit ses larmes , tâchoit , par les caresses les plus tendres , de calmer une douleur qu'il parra-geoit lui-même.

Cythérïde le regarda tendrement, lui tendit la main, voulut parler ; mais agitée de sectets mouvemens, *je t'aime, je me meurs, adieu ! . . .* furent les seuls mots qu'elle prononça ; elle s'évanouit. Silamis étonné, immobile, la tenoit dans ses bras, ne sachant s'il existoit. Enfin, il se leva, la posa doucement sur l'herbe, & tout hors de lui, courut au ruisseau le plus proche chercher de quoi rendre la connoissance à son amante. Sa douleur le fit égarer ; il s'éloigna du ruisseau, & courut long-tems sans s'appercevoir de sa méprise. Enfin jugeant aux différentes routes qui s'offroient à sa vue, qu'il étoit très-éloigné de l'endroit qu'il cherchoit, il revint sur ses pas, & voulant couper par un sentier, il entendit des cris perçans ; il s'arrêta, & reconnoissant la voix de son amante, il vola du côté qu'il croyoit l'entendre. Dieux ! quelle fut sa surprise, son désespoir, lorsqu'il la vit entourée d'hommes armés, dont un s'efforçoit de la mettre en croupe derrière le cheval qu'il montoit. Elle le reconnut, & craignant pour sa vie, elle aima mieux suivre ses ravisseurs, que d'exposer son amant à être massacré à ses yeux.

A peine fut-elle montée à cheval, que toute la troupe disparut aux yeux de l'infortuné Silamis. Arrêtez, barbares, leur cria-t-il, rendez-

CONTE MORAL. 113

dez-moi mon amante ; mon épouse , ou ôtez-moi la vie. Il courut de toutes ses forces sur les traces des ravisseurs , mais il ne put les atteindre ; & , voyant ses peines inutiles , il se résolut à finir sa déplorable vie. Déjà il tournoit le fer de sa houlette contre son estomac , lorsque Mantho , se jettant dans ses bras , l'empêcha d'effectuer son sinistre dessein.

Mantho , inquiète , les cherchoit tous deux , lorsque rencontrant Lisandre qu'on emmenoit lié avec des cordes , elle avoit appris de lui le malheur arrivé à sa fille. Loin de se livrer à l'excès de sa douleur , elle la combattit , & se servit de tous les moyens possibles pour consoler Silamis. Elle le fit résoudre à conserver sa vie pour tâcher de délivrer Cythéride , & lui cacha avec soin la détention de Lisandre.

Ce généreux ami , qui ne pouvoit être longtemps éloigné de Silamis , le cherchoit dans le bois , & le hasard l'ayant conduit à l'endroit où étoit la bergère Cythéride , il la trouva couchée sur le gazon , sans aucune apparence de vie. Moins troublé , ou plus heureux que Silamis , il s'étoit hâté d'aller au ruisseau , & revenoit pour secourir l'amante de son ami , lorsqu'il la vit entourée de plusieurs hommes. Si-tôt qu'elle l'aperçut , elle le conjura de la défendre : Lisandre n'hésita pas un moment. Sauter sur un de ces hommes , lui enfoncer la

houlette dans le corps , lui arracher l'épée , toutes ces choses ne furent qu'un même instant pour le généreux Lisandre.

Ce coup hardi lui fut d'autant plus facile , que dans l'étonnement où ces gens étoient de se voir attaquer par un homme seul , par un berger , ils ne firent pas le moindre mouvement , & virent percer leur compagnon sans se mettre en devoir de le secourir. Cette inaction donna le tems à Lisandre de s'élancer au milieu d'eux , & de joindre leur chef qui tenoit Cythéride entre ses bras. Barbare , lui cria-t-il , abandonne Cythéride ou la vie. En même tems il lui assena un si grand coup sur la tête , qu'il l'eût infailliblement tué si un des siens ne l'avoit garanti aux dépens de sa propre vie. En effet , ce malheureux tomba mort aux pieds de son maître. Adraste , car c'étoit lui , ayant appris l'évasion de Cythéride , avoit si bien fait qu'il avoit su & son embarquement & son arrivée en Cypre ; & l'ayant suivie d'assez près , il avoit été à la cour , prétextant son arrivée imprévue sur l'envie de saluer un allié du Roi son pere , & sur le desir d'éviter toute cérémonie , voulant , disoit-il , n'être traité qu'en simple particulier.

Le Roi le reçut parfaitement bien , lui assigna un superbe palais pour lui & tout son train , qu'il disoit avoir laissé à quelques jour-

CONTE MORAL. 115

nées. Ce Prince avoit su le voyage de Timoclès à Delphes, & par présens & menaces, il s'étoit fait répéter l'oracle rendu à Cythérïde. Il se déroba de la cour, & se faisant suivre par des gens dévoués à ses volontés, il s'étoit rendu dans les bois, & avoit trouvé Cythérïde qui revenoit de l'évanouissement dont on a parlé plus haut. Trouvant l'occasion si favorable, il ne l'avoit pas laissée échapper; mais croyant aux efforts de Lifandre, qu'il étoit l'amant de cette belle fille, & n'attribuant les refus de la bergere qu'à son amour pour Lifandre, sa rage monta à un tel excès, qu'il ordonna à ses gens de se jeter tous sur ce prétendu rival, de le lier, son dessein étant de le faire expirer dans les tourmens les plus cruels.

Cet ordre fut exécuté, & malgré la valeur de Lifandre & les cris de Cythérïde, on le lia fortement, & on l'attacha sur un cheval. Alors la troupe se séparant, celle qui conduisoit Lifandre fut rencontrée par la malheureuse Mantho, & l'autre rencontra l'infortuné Silamis.

Mantho étoit parvenue à calmer le désespoir de ce tendre amant. Ils résolurent d'aller ensemble à Paphos, & de demander justice au Roi, dont ils connoissoient l'équité. La soirée étant trop avancée, ils remirent leur départ au lendemain. Mantho ne put se conte-

nir ; elle apprit à Silamis le nom du ravisseur de sa fille & la prison de Lisandre. Ses transports redoublerent ; il passa toute la nuit dans une rage inexprimable. Ils partirent au lever de l'aurore. A-peine avoient-ils fait quelques pas , qu'ils rencontrerent une vingtaine d'hommes qui leur demanderent s'ils ne connoissoient pas une femme nommée Mantho. C'est moi-même , répondit cette courageuse mere : que me veut-on ? Aussi-tôt , sans lui répondre , on l'arrache des bras de Silamis , qui voyant qu'il ne pouvoit la sauver , la suivit , & obtint des gardes , en la disant sa mere , la permission de partager le sort qu'on lui destinoit.

On les conduisit tous deux à Paphos , & là on les jeta dans les cachots , sans daigner répondre à leurs questions. Ils passerent environ une semaine dans cet affreux séjour ; leurs entretiens n'avoient que Cythéride & Lisandre pour objet. Ils craignoient pour la vie de deux têtes si cheres , & eussent volontiers donné la leur pour savoir ce qui se passoit.

Au milieu de la nuit , ils entendirent ouvrir les portes de la prison ; les gardes qui les avoient arrêtés parurent , & resserrant leurs chaînes , ils les conduisirent dans un appartement superbe , où ils les laisserent entre les mains d'une partie des leurs.

Leur surprise les rendit immobiles pendant

quelques instans ; mais enfin reprenant leurs esprits , ils se demanderent l'un à l'autre ce que pouvoit signifier ce changement. Silamis , dont toutes les pensées se tournoient sur Cythéride , s'écria tout-à-coup , ah ma mere ! je suis perdu. Nous sommes sans doute dans le palais d'Adrasfe , de mon cruel rival ; Cythéride tremblante pour vos jours , se sera livrée à cet indigne Prince , &c. . . Leurs gardes rentrèrent , on les conduisit dans une chambre très-ornée. Mais dieux ! que devinrent & Mantho & Silamis ! La charmante Cythéride , aux pieds du cruel Adrasfe , qui le sabre levé , n'attendoit que sa réponse , pour frapper cette adorable fille ; le fidele Lisandre enchainé , un garde tenant une javeline , appuyée sur sa poitrine , prête à le percer au moindre signe , furent les funestes objets qui frapperent les yeux d'un amant , d'un ami , d'une mere infortunée.

Le furieux Adrasfe les fit avancer , & plaçant Cythéride au milieu des deux amis : lequel est ton amant , lui dit-il ? La bergere effrayée , tremblante pour des jours si chers , hésitoit à répondre , lorsque Lisandre la prévenant , c'est moi , s'écria-t-il , faut-il te le redire ? Ne te souvient-il plus que je voulois t'immoler à ma juste fureur ? Qu'attends-tu , barbare , frappe , & délivre-moi de l'horreur de voir un monstre tel que toi.

Arrête , Adrafte , lui cria Silamis ! ne confonds point l'innocent avec le coupable. Je suis Silamis, l'amant de Cythérïde ! si c'est être coupable que de l'adorer , de te hair , cesse de te tourmenter ; ton rival ne craint point tes coups. Épargne Cythérïde , Mantho , Lifandre , & punis moi d'oser adorer ce que la nature a formé de plus beau. Ingrat , dit la bergere en sanglotant , est-ce là le prix que tu réservois à l'amitié la plus tendre ? quoi ! tu veux mourir , & me laisser en proie à ce monstre ! meurs , s'il le faut , mais mourons ensemble ; qu'un même coup nous frappe , qu'un même tombeau nous unisse. Oui , tyran , continuait-elle en regardant Adrafte , achève , pour quoi tardes-tu à nous ôter la vie ? ... Mais que dis-je , nous ? Que t'ont fait ces bergers ? Avant que je les connusse , tu m'avois outragée ; la haine , le mépris étoient les seuls sentimens dont mon cœur fut susceptible à ton égard. Je brave ton courroux ; je t'abandonne ma vie sans regret ; tes persécutions me la font hair. Mais si le moindre remords trouve place en ton ame féroce , contente-toi d'une victime ; épargne deux infortunés que la seule pitié attache à mon malheureux sort. Que Silamis , que Lifandre soient libres , & qu'après m'avoir vu rendre le dernier soupir , ils emportent ma mere loin de ces lieux horribles ;

C O N T E M O R A L. 119

qu'ils la consolent ; qu'ils lui disent que j'ai préféré la mort à l'infamie. Que... Ah ! ma fille , s'écria Mantho en s'efforçant de s'approcher d'elle , vous ne mourrez pas seule ; la vie sans vous m'est odieuse. Montre , s'écria-t-elle , emportée par l'excès de sa douleur , contente ta rage , massacre la mere , le fils , la fille , l'ami ; mais n'attends pas que je nomme celui dont le cœur de Cythéride & le mien ont fait choix. Elle dit , & brisant les liens qui la retenoient , elle s'élança dans les bras de sa fille.

Adrasfe frémissait de honte & de fureur ; ses yeux égarés erroient sur ces malheureuses victimes dévouées à sa rage , & se tournant vers Cythéride : parle , audacieuse fille , lui dit-il , nomme le traître qui ose se déclarer mon rival ; à ce prix je donne la vie à ta mere , à cet ami qui t'est si cher ; mais , au contraire , si tu persistes dans tes refus , ils périssent tous , & ton bras , armé pour ma vengeance , arrachera lui-même ce cœur que tu me préfères. Cythéride épouvantée ne pouvoit se résoudre ; sa mere , loin de craindre pour elle , l'encourageoit à braver les supplices , la mort même.

Adrasfe , las des refus qu'il éprouvoit , donna le fatal signal : les gardes se jettent sur ces quatre infortunés. . . Mais , ô prodige ! le Ciel

s'obscurcit, le tonnerre gronde, la terre frémit, la foudre part en éclats, toute la nature se bouleverse, & l'horreur de cet instant porte la terreur dans l'ame du farouche Adrasle & de ses satellites.

Tout-à coup le tonnerre cesse, la terre se raffermir, le Ciel s'éclaircit, & l'amour, porté par les zéphirs, descend sur une nuée lumineuse.

Soyez libres, tendres amans, soyez heureux ; c'est l'amour qui l'ordonne. Il dit, & le palais d'Adrasle, la ville de Paphos, tout disparut ; les liens des deux amis tombèrent d'eux-mêmes, & Mantho, Cythéride, Silamis & Lisandre se trouverent dans le bois où ils s'étoient vus la première fois. Tous se prosternerent & rendirent grace au dieu de la tendresse. Ape ne avoient-ils fini leur ardente priere, qu'ils entendirent une douce mélodie Les oiseaux se turent pour l'écouter ; la nature en silence partageoit le ravissement de tous les êtres sensibles. Nos quatre bergers se regardoient avec étonnement ; plus l'harmonie approchoit, plus leurs cœurs goûtoient cette volupté pure, le partage des ames justes. L'harmonie cessa, l'Amour parut, ayant à sa suite l'hymen tenant deux couronnes de roses. Les plaisirs suivoient enchainés par ce Dieu. Adrasle paroissoit à quelques pas : la jalousie,

CONTE MORAL. 121

la rage le tenoient étroitement serré , & le forçoient d'être témoin du bonheur des amans. L'amour fit un signe ; Adrafte , forcé par une puissance irrésistible , s'avanca , & le dieu de Cythere s'adressant aux bergers , leur dit : assez long-tems , Adrafte , vous a fait trembler ; décidez de son sort : il est en vos mains.

Qu'il vive , s'écrierent ils tous d'une voix ! qu'il se repente ; c'est la seule vengeance qui nous soit permise en cet heureux jour ! Vertueux bergers , reprit l'Amour , votre sagesse vous rend dignes du sort que je vous destine. Oui , j'abandonne Cythere , l'Idalie & tous les lieux où l'on m'honore ; je descends en vos cœurs ; c'est sur la terre , le seul exemple qui soit digne de moi. L'Amour & l'Hymen les unirent , les couronnerent , & la Sagesse , se joignant à ces deux divinités , rendirent ces tendres amans l'exemple & l'admiration des siècles reculés. La vénérable Mantho , le fidele Lisandre partagerent leur félicité , & tous quatre jouirent d'un bonheur inconnu aux mortels.

Adrafte , le farouche Adrafte , fit de vains efforts pour se dérober à la vue de ces époux fortunés : les furies l'entraînerent enfin ; il retourna en Lydie , où peu après il trouva une mort trop douce pour un scélérat tel que lui.





LES DEUX PRIX, CONTE,

Tiré d'un Manuscrit Grec.

LA Thessalie est le véritable Elisée de la Grece , le séjour du repos & des plaisirs. La nature n'y paroît que sous l'extérieur le plus séduisant ; elle y sème avec profusion les riches trésors qu'elle n'étale ailleurs qu'avec réserve. Jupiter se plaît sur la cime du mont Olympe ; Minerve parmi les rochers de l'Attique ; Diane au sein des forêts de l'Elide ; Mars dans les plaines de la Thrace ; Vénus dans les bosquets de Cythere, & l'Amour dans les délicieux vallons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne rétentissent que du son paisible des flûtes & des musettes. Jamais le Pénée qui arrose la Thessalie , ne vit sur ses bords que des amans fortunés.

Thersandre & Doris étoient l'un & l'autre. Chaque jour l'aurore les voyoit aux pieds d'un autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adressoient à ce dieu leur unique maître.

» Souverain de notre ame, arbitre du bon-
» heur de nos jours, daigne en remplir tous les
» instans. Ceux qui ne te seroient pas con-

» sacrés seroient perdus pour nous. Ceux dont
 » tu disposes sont les seuls dont nous jouis-
 » sions. Fais que Doris , disoit Therfandre ,
 » n'écoute jamais aucun des rivaux que sa
 » beauté m'attire. Fais que Therfandre , disoit
 » Doris , me trouve toujours plus belle que
 » toutes mes rivales ; & tous deux ajoutoient
 » ensemble : fais que nous méritions de ser-
 » vir de modeles aux amans qui doivent naî-
 » tre après nous «.

Therfandre & Doris avoient de quoi se ras-
 surer contre l'inconstance. La Thessalie en-
 tiere n'offroit rien d'aussi parfait que ce jeune
 couple. On eût dit que la nature, en les for-
 mant, avoit prévu les desseins de l'Amour. On
 eût dit que l'amour, en les unissant, n'avoit
 fait qu'obéir à la nature.

Doris n'en étoit qu'à son troisieme lustre:
 Aux graces touchantes & ingénues de cet âge,
 elle unissoit les charmes séduisans d'une beauté
 accomplie. L'éclat du lys & de la rose le cede
 à l'éclat de son teint. L'astre de Vénus brille
 moins au milieu de la nuit que les yeux de
 Doris au milieu du jour. Ses regards passent
 jusqu'à l'ame : son doux sourire semble l'appel-
 ler ; toute sa personne est animée par les gra-
 ces. Les plus belles Thessaliennes évitent sa
 rencontre ; elles ont soin sur-tout d'en préser-
 ver leurs amans.

Il est difficile de la voir & de rester fidèle à toute autre. Mais Doris ne vouloit de fidélité que dans Therfandre. C'étoit à lui seul qu'elle vouloit plaire : c'étoit lui seul qui pouvoit la fixer. Doris jettoit-elle les yeux sur le crystal des fontaines ? c'étoit pour y voir si ses charmes avoient toujours de quoi captiver Therfandre. Doris cueilloit-elle des fleurs sur les rives du Pénée ? c'étoit pour en orner Therfandre, ou pour s'en parer à ses yeux.

Le jeune Theffalien répondoit à tant d'amour par un amour égal, un amour qui ne pouvoit ni diminuer ni s'accroître. Sa vue occasionnoit mille infidélités : son cœur n'étoit le complice d'aucune. Absent de Doris, il ne desiroit qu'elle, avec elle il ne desiroit plus rien. L'un & l'autre fuyoient les lieux trop fréquentés ; mais les fuyoient ensemble. Ceux où ils pouvoient être seuls étoient toujours ceux qui les charmoient davantage. En vain, disoit Therfandre à Doris, en vain la blonde Ismene & la brune Zirphé s'égarent - elles souvent de leur route, & se trouvent, comme par hasard, sur la nôtre ; leurs charmes ne peuvent arrêter mes regards : je ne les apperçois que pour mieux sentir combien elles vous cedent ; je les fuirais si elles avoient quelque chose à vous disputer.

Un seul point troubloit la félicité de ces

deux amans. Ils ne pouvoient être unis par les nœuds de l'hymen qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les lois du pays. Elle se renouelloit tous les ans, & ce tems étoit prochain. Elle consistoit à couronner de myrthes & de fleurs la plus belle des Thessaliennes, & le Thessalien le mieux fait : elle consistoit sur-tout à unir pour jamais le couple couronné ; union qu'n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs, & qu'elle ne suivoit pas toujours. Bien des fois l'amour gémit de cet usage. Bien des fois cet usage rompit les desseins de l'amour.

Thersandre & Doris étoient ceux qui en devoient le moins redouter les suites ; cependant ils les redoutoient. La crainte l'emportoit en eux sur l'amour-propre. Thersandre n'osoit se flatter d'avoir le prix, & ne doutoit pas que Doris ne l'obtînt. Doris croyoit déjà voir couronner Thersandre & quelqu'une de ses rivales. Tous deux ainsi craignoient d'être bientôt séparés. En vain chaque naïade offroit à la jeune Thessalienne un miroir propre à la rassurer : elle ne s'y contemploit qu'avec défiance, elle se trouvoit moins belle de jour en jour. Par la même raison, les charmes les plus médiocres dans toute autre lui sembloient devoir l'emporter sur les siens. C'étoit la première fois sans doute qu'une jeune beauté oubloit ses propres avantages, la pre-

miere fois sur-tout , qu'elle apprécioit trop ceux de ses rivales. On a déjà vu que Thersandre jugeoit aussi modestement de lui-même. Il eût voulu pouvoir éloigner cette fatale cérémonie. Ce seroit , disoit-il , retarder le triomphe de Doris ; mais dois-je souhaiter que Doris triomphe si je ne partage moi-même sa victoire ? Si cette victoire qui l'attend , doit pour jamais nous séparer ? Peu s'en falloit qu'il ne regrettât que Doris eût tant de charmes. Il desiroit qu'elle pût trouver des rivales , ou plutôt qu'elle ne s'exposât point à la nécessité de les vaincre.

Doris , qui avoit les mêmes craintes , formoit en secret les mêmes vœux. Les ames de ces deux amans étoient d'accord avant que leurs bouches se fussent expliquées. Ce fut Doris qui rompit le silence la premiere. Voici ce qu'elle disoit à son amant qui l'écoutoit , l'admiroit & l'adoroit.

Le jour approche , mon cher Thersandre , ce jour où la jeunesse thessalienne doit accourir en foule aux temples de Vénus & d'Apollon. Bientôt vont se distribuer ces prix que la vanité recherche & que l'amour doit dédaigner. Votre victoire n'est pas douteuse ; mais la mienne peut l'être , une de mes compagnes peut m'être préférée , & vous-même alors seriez contraint de me la préférer. Ce dernier

malheur est le seul que je redoute : ayons le courage de le prévenir. Peu m'importe que la Grece entiere me croie dépourvue de charmes : je ne veux être belle qu'aux yeux de Thersandre. Je vais réjouir la jalouse Dircé en publiant qu'une maladie subite a défiguré mes traits au point de me réduire à les cacher. Je ne crains pas de trouver des incrédules.

Ah ! s'écria Thersandre , pour soupçonner un tel sacrifice il faudroit soi-même en être capable ; il faudroit avoir l'ame de Doris , il faudroit avoir son amour. Jugez de mes transports , ajouta-t-il en tombant à ses genoux ! je le desirois ce sacrifice ; mais je n'osois l'exiger : trop sûr de vos succès : je doutois de plus en plus des miens. Le moindre de mes rivaux me sembloit redoutable. Tout amour-propre cesse quand il s'agit de s'exposer à vous perdre. C'en est fait ; nul hasard ne pourra plus nous séparer. Je vais feindre comme vous ; je vais supposer qu'un accident funeste m'interdit les moyens d'aspirer au prix. Eh ! quel autre prix pourroit me flatter après celui que Doris m'assure ?

Cette explication rendit le calme aux deux amans. Ils ne songerent plus qu'à effectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour suivant que Doris étoit menacée de perdre la vue. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle

Theſſalienne. Telle qui auparavant n'oſoit pas même ſonger au prix , oſa dès lors y prétendre & ſe le promettre. Peu importoit au plus grand nombre que leurs amans fuſſent préférés ; elles n'ambitionnoient cette préférence que pour elles-mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouſer l'amant d'une autre. Quelques-unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient ſe réſoudre à n'en pas courir les riſques : d'autres ne ſe perſuadoient pas qu'il pût y en avoir ni pour elles ni pour leurs amans. La ſeule Doris , le ſeul Therſandre s'aimoient aſſez pour ignorer tous leurs avantages ; ils ne vouloient point faire dépendre du haſard un bonheur qui ne dépendoit que d'eux-mêmes. Therſandre à ſon tour prit des meſures pour s'exempter du concours. Il attaque un ſanglier furieux , le tue ; mais il feint d'être lui-même fort bleſſé. Au bout de quelques jours on publie, par ſon ordre , que cette bleſſure le prive pour jamais de l'uſage d'un bras , & par la même raiſon du droit d'aspirer au prix. Cette nouvelle ſuppoſition trouve aſſi peu d'incrédules que la première.

Alors on vit s'accroître & le nombre & l'eſpoir des concurrens. Nul d'entre eux ne ſoupçonnoit le ſtratagème , tous avoient intérêt de ne point s'y oppoſer. Un ſeul néanmoins s'affligeoit de l'événement. Ce n'étoit point comme
ami

CONTE MORAL. 129

ami de Therfandre, c'étoit comme son rival. Il aimoit Doris qui ne l'avoit jamais favorisé d'un regard : mais tant de rigueur ne diminuoit ni ses espérances ni la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il se croyoit assuré du prix : il ne doutoit pas que Doris n'obût le même avantage sur ses rivales. Doris par cette raison ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainsi raisonnoit Eurilas, c'étoit le nom du Theffalien présomptueux. Il attendoit avec la plus vive impatience le jour qui devoit éclairer son triomphe. Il apprit alors que Doris étoit forcée de renoncer au sien, qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre. A cette nouvelle sa douleur surpassa de beaucoup son amour. Il aimoit Doris parce qu'elle étoit la plus belle des Theffaliennes ; c'étoit sa beauté seule qu'il aimoit. Quelques agrémens de plus dans une autre l'eussent arraché à la première. La source de son déplaisir étoit que Doris ne pût être ni effacée ni remplacée. Il trouva un autre sujet d'affliction dans la blessure de Therfandre, qu'il croyoit réelle. C'étoit une fleur de moins à sa couronne, une victoire assurée que la fortune lui enlevait. L'amour-propre étoit l'unique source des desirs & des regrets d'Eurilas.

Bientôt même il soupçonna que Doris & Therfandre pouvoient être d'accord, & feindre des maux qu'ils ne ressentoient pas. Ils

craignent , disoit-il , d'être séparés , & c'est moi seul qui cause cette crainte. Alors il songe à vérifier ce doute , à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un vieillard issu de la race d'Esculape , & qui avoit hérité de sa science. Les tristes & nombreux accidens qui affligent l'humanité sembloient fuir devant lui. La confiance renaissoit à son approche , & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'Eurilas voulut d'abord consulter , & voici comment il raisonna : si Therfandre & Doris , disoit-il , sont entre les mains de ce vieillard , leur guérison est presque assurée : si , au contraire , ils n'ont pas eu recours à lui , c'est qu'ils redoutent sa pénétration. Il arrive chez Eurimaque , ainsi se nommoit l'héritier du dieu d'Epidaure , il lui parle de Doris & de Therfandre. Ce n'étoit pas la première fois que ces deux noms avoient frappé les oreilles d'Eurimaque ; mais ni Therfandre , ni Doris n'avoient jamais eu recours à son art. La nature avoit joint en eux les heureux trésors de la santé aux dons brillans des graces personnelles. Eurimaque s'attendrit au récit d'Eurilas. Je fais , lui dit-il , ce qu'on publie à la louange de ce jeune couple : son double accident m'afflige. Puisse mon art lui être de quelque utilité ! C'étoit offrir à Eurilas une sa-

veur qu'il s'apprêtoit à demander. Il détermine facilement le vieillard à le suivre. Tous deux s'avancent vers la demeure de Doris.

Les deux amans s'applaudissoient de leur feinte. Ils jouissoient de l'erreur qu'elle avoit causée; ils se promettoient d'en jouir encore mieux par la suite. Après un régime & des secours simulés, ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne soupçonnoient pas qu'aucun Thessalien, qu'aucune Thessalienne osassent les contredire & cherchassent à divulguer leur secret. Chaque jour ils se rendoient ensemble au sein d'un vallon paisible & isolé. Doris avoit les yeux couverts d'un bandeau; Thersandre lui servoit de guide, & lui-même avoit le bras soutenu par une écharpe; mais l'écharpe & le bandeau ne restoient pas toujours attachés: souvent Thersandre faisoit usage de ses deux mains pour presser les mains de Doris, pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclore sur sa rive. Souvent Doris attachoit sur Thersandre des yeux dont l'éclat brilloit au loin, & étoit bien propre à démentir le malheur dont elle se plaignoit.

Que ne vous dois-je pas? lui disoit un jour Thersandre, quel sacrifice ne me fait pas votre amour? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle, à l'avantage de le paroître:

vous cédez l'empire de la beauté à celles qui ne devroient qu'embellir votre triomphe ! . . . Mon cher Therfandre , interrompit Doris , le seul empire qui me flatte est celui que vous me donnez sur votre ame : qu'il me reste , je n'en des- sire , je n'en regrette aucun autre. Ah ! s'écria l'a- moureux Thessalien , présumez-vous qu'il soit en mon pouvoir de vous l'ôter ? qu'il soit même au vôtre de le perdre ? Doris regnera sur tous ceux qui l'appercevront : elle ne sauroit faire un regard sans renoncer à une victoire. Que l'amour en soit loué , reprenoit Doris , j'aime ses dons pour vous les offrir ; je regretterois de vous offrir moins. Vous-même , mon cher Therfandre , vous-même ne faites - vous pas pour moi ce que je fais pour vous ? Vos sa- crifices égalent ou surpassent les miens : puisse votre satisfaction égaler la mienne !

A ce dernier discours Therfandre ne répon- dit que par des transports ; langage toujours expressif chez les vrais amans. Non , ajouta- t-il , mon bonheur tel qu'il est , ne peut s'ac- croître : nul autre soin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous-mêmes ; laissons à d'autres le vain desir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien qu'Eurillas les surprit sans en être lui-même ap- perçu. Ils n'étoient point sur leurs gardes : les soupçons d'Eurilas furent confirmés. Il étoit

trop vain pour témoigner un violent dépit. Il ne le fut pas encore assez pour paroître tranquille. Eurimaque arriva quelques instans après lui. Voyez , dit-il au vieillard , voyez ces deux amans ; ils n'ont besoin ni de mes secours , ni des vôtres. L'amour dans cette contrée est fécond en prodiges : c'est lui , sans doute , qui vient d'opérer une si belle cure.

Tandis qu'il parloit ainsi , Thersandre & Doris continuoient à n'être occupés que d'eux-mêmes : ils ne voyoient ni Eurilas ni Eurimaque. Ce fut Thersandre qui les apperçut le premier. Il fut modérer sa surprise ; il fut même prévenir Doris à temps du parti qu'elle devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir. Tous deux ignoroient la profession d'Eurimaque , & combien il étoit difficile d'échapper à ses lumières. Eurilas étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoins avançoient toujours. Ils arrivent. Le bras d'Eurilas a déjà repris l'écharpe. Doris les regarde , mais sans qu'aucun signe annonce qu'elle les apperçoit. Telle Pigmalion vit d'abord sa statue avant que l'amour l'eut animée en sa faveur , telle parut Doris aux yeux d'Eurilas & d'Eurimaque. Mais la méprise ne pouvoit être longue. Le regard de Doris pour être immobile n'en étoit pas moins perçant. Le soleil qu'aucun nuage ne voile à nos yeux ne peut nous

dérober ses rayons : il nous échauffe malgré lui-même.

Non, s'écria Eurilas, de si beaux yeux ne peuvent être inutiles à Doris, ils ont trop de pouvoir sur les nôtres ! Ils font trop sentir à notre ame leur vive & douce influence ! Vous en parlez comme un amant, lui dit Eurimaque, & cette maniere de voir a son mérite : la mienne, d'ailleurs, s'accorde avec la vôtre. Non, belle Doris, poursuivit-il, vous n'êtes point privée de l'usage de vos yeux. C'est ce qu'éprouveroient & attesteront, en vous voyant, tous les Thessaliens : c'est ce qu'affirme de plus ici un descendant, un successeur d'Esculape.

Ces derniers mots firent trembler & Doris & Therfandre. Ils reconnurent Eurimaque. Ils virent qu'une plus longue dissimulation seroit inutile. Eh, comment pouvoir lui en imposer ? Les maux réels ne lui résistoient pas : des maux supposés lui pourroient-ils faire illusion ? Un autre motif excitoit encore le zele du vieillard. Il étoit du nombre des juges auxquels Therfandre cherchoit à se soustraire. Il croyoit Apollon même outragé par ce dessein. Jeune homme, dit-il à Therfandre, apprends à faire un autre usage des faveurs que la nature & les dieux t'ont bien voulu départir : apprends que les masquer c'est les mé-

connoître : c'est te montrer ingrat envers ceux à qui tu les dois. Ta modestie est un crime. Allez , poursuivre-il en s'adressant au jeune couple , allez disputer ou plutôt recevoir le prix qui vous attend. Pourquoi vous refuser à un triomphe certain ? Voit-on l'aigle fuir le soleil , & les colombes le char de Vénus ?

Ce discours si flatteur pour Thersandre devoit peu flatter Eurilas : mais sa vanité le rassuroit. Il jugea qu'Eurimaque se connoissoit mieux en infirmités qu'en agrémens. Lui-même exhorta son rival à mettre à profit les conseils du vieillard.

Il fallut que les deux amans s'y déterminassent : mais ils ne le promirent qu'en soupirant. Leur amour gémissoit de se compromettre ainsi , leurs craintes se renouvelloient. En même tems s'évanouissoient les espérances de la jeunesse thessalienne. Tels à l'aspect du phénix , les autres oiseaux reconnoissent leur infériorité. Ils l'entourent dans un profond silence , & ceux qu'énorgueilloit l'éclat de leur plumage perdent toute leur fierté en contemplant le sien.

Le seul Eurilas n'avoit rien perdu de sa présomption. Il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva , & Doris & Thersandre frémirent. Doris dans ce moment trouvoit que la nature avoit bien

136 LES DEUX PRIX,

peu fait pour elle. Ce fut la première fois qu'elle soupçonna que l'art pouvoit être employé : ce fut même à regret qu'elle n'en fit point usage. L'onde jusqu'alors lui avoit tenu lieu de miroir : pour cette fois elle y en joignit un artificiel. Ses yeux consultoient l'un & l'autre avec inquiétude : ni l'un ni l'autre ne les satisfirent. Jamais Doris ne s'étoit moins plu à elle-même ; jamais elle n'espéra moins plaire aux yeux d'autrui.

Thersandre étoit dans la même situation , avoit les mêmes craintes pour lui-même. Il vit Doris , il fut ébloui. La crainte de paroître moins belle sembloit ajouter à sa beauté. Ah ! lui dit-il , votre triomphe n'est que trop certain ? quelle rivale pourroit le balancer ? La couronne est à vous ; mais , hélas ! dès ce moment peut-être cessez-vous d'être à moi.

Non , répliqua Doris , la victoire que Thersandre me promet est le seul moyen de me conserver à lui. La sienne est assurée. Puisse mon triomphe n'être pas plus douteux ! . . .

Doris ! interrompit vivement Thersandre , vous outragez la nature qui épuisa ses plus riches dons en votre faveur. Quel tribunal pourroit n'en être pas frappé ? Ce sont , il est vrai , des femmes qui vous jugent ; mais vous leur êtes trop supérieure en attraits pour exciter leur jalousie. Voit-on l'astre de la nuit rien disputer à celui du jour ?

CONTE MORAL. 137

Ecoutez moi , Therfandre , reprit Doris : j'ignore si mes avantages font tels que vous les appréciez : j'ignore le succès qui m'attend ; mais si la décision du tribunal m'est contraire ; si même , par quelque injustice , elle pouvoit ne t'être point favorable , crois que je ne survivrois point au malheur d'être à quelqu'autre qu'à toi.

Ah ! s'écria l'amoureux Theffalien , je jure par Apollon & tous les dieux de l'Olympe , que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que Doris , la mort au même instant brisera ma chaîne ; je préférerai le trépas à cette infortune.

Doris versoit des larmes en écoutant Therfandre , & Therfandre étoit hors de lui-même. On vint les séparer : on leur annonça que l'heure de se rendre au temple étoit venue. Quel moment ! quelle épreuve ! il fallut pourtant obéir. Déjà une foule immense occupoit les avenues de l'un & de l'autre temple , surtout du temple de Vénus. Déjà les plus belles Theffaliennes y accouroient avec cet empressement que donne le desir d'une victoire flatteuse & brillante.

La blonde Ismene s'avança la première. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'aurore , les traits plus d'agrément que de régularité. On l'eût prise pour une Grace , mais on ne l'eût jamais prise pour Vénus,

La brune Zirphé parut ensuite. Sa taille & sa démarche sont celles d'une nymphe ; son œil lance les feux brûlans du midi. Il n'échauffe pas , il consume. Zirphé a l'art de faire naître les desirs , mais rarement elle inspire l'amour. On cherche à le vaincre plutôt qu'à lui plaire.

Dircé eût voulu dévancer les deux premières. Son foible est de vouloir dominer partout. On ne dira point qu'elle manque de beauté , on ne dira pas que Dircé soit belle. Son air impérieux nuit à ses agrémens ; il effarouche le timide essaim des graces. Jamais Dircé ne marcha en leur compagnie. On la prendroit pour l'altière Junon qui vient non pas disputer , mais exiger la pomme.

Une foule d'autres Thessaliennes s'emploient de paroître. Leurs charmes réunis , mais presque tous différens , offroient la douce & riante variété des fleurs d'un parterre.

Doris n'arriva que la dernière. Tous les yeux , tous les cœurs volèrent à sa rencontre. Tous furent éblouis , tous furent émus. On douta si ce n'étoit point Vénus elle-même qui alloit présider en personne dans son temple.

On vit les plus belles des aspirantes rougir , pâlir à l'aspect de Doris , jeter un coup d'œil inquiet , tantôt sur elle , tantôt sur le

tribunal qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même tribunal étonné qu'une même personne réunit tant d'attraits , donner de subites marques d'admiration qui valaient bien un jugement approfondi.

Cependant la cérémonie commença. Elle consistoit dans l'examen scrupuleux des charmes de chaque aspirante. Là , nulle d'entre elles ne pouvoit recourir aux prestiges de l'art. Pour paroître belle , il falloit l'être , il falloit même l'être dans toute sa personne. Une tête plus qu'humaine entée sur un corps défectueux , une taille divine dépourvue de la blancheur & de l'embonpoint suffisant , telles autres perfections accompagnées de certains défauts , ne donnoient aucun droit au prix. Il n'étoit dû qu'à celles envers qui la nature s'étoit montrée en tous points libérale. Plus d'une fois , cependant , il avoit fallu adoucir la rigueur de cette condition ; quelquefois on avoit pu s'y conformer. On le pouvoit dans cette circonstance , bien plus que dans aucune autre.

C'étoit dans le sanctuaire même du temple que s'achevoit l'examen. Chaque beauté y parut sans voile , chaque défaut put être apperçu ; rien ne pouvoit en imposer aux yeux des juges. Rien ne leur en imposa. Toutes ces jeunes Thessaliennes avoient eu part aux dons de la nature , mais ils différoient dans presque

chacune d'elles. Aux unes, elle prodigua les charmes que l'usage laisse en proie aux regards : aux autres elle départit ceux qu'il oblige de cacher. Leurs perfections réunies eussent produit une beauté sans défaut ; nulle d'entre elles ne pouvoit prétendre à ce titre. Nulle, c'est trop dire. Doris fit voir en elle seule tout ce que ses rivales ne possédoient qu'en commun.

Il y avoit dans le sanctuaire une statue de la déesse. Le célèbre Phidias en fut l'auteur. Il employa pour l'achever toutes les ressources de son art, toutes celles que lui offrit la nature. Les plus rares beautés de toute la Grece lui servirent de modele : mais en ce moment l'on crut qu'il n'avoit eu d'autre modele que Doris.

Recevez cette couronne, lui dit la grande prêtresse au bruit des acclamations des autres juges, regnez sur toutes vos campagnes. Elles ne doivent point en murmurer. On peut vous céder l'empire de la beauté sans renoncer à l'honneur d'être belle.

Qui le croira ? les rivales mêmes de Doris applaudirent à son triomphe ! Il est un point de supériorité qui en impose à l'envie même. La jalouse Dircé l'éprouva : elle accourut, elle vint la première offrir son hommage à Doris. Mais Doris ne jouissoit pas encore de sa vic-

toire. Une crainte nouvelle agitoit son ame. Elle n'osoit douter que Therfandre n'obtînt le prix ; elle n'osoit se promettre qu'il l'obtînt. La brigue pouvoit l'en priver , ses juges pouvoient se méprendre ; & dès-lors quel malheur pour elle-même d'avoir été préférée ! On jugeoit son destin digne d'envie , & elle craignoit d'envier bientôt celui de ses rivales.

Cependant on la couvre d'une robe flottante & légère , telle que la portoit Vénus lorsqu'elle s'offrit pour la première fois aux regards d'Adonis. Mais Vénus y parut sans voile , & Doris ne devoit paroître que voilée aux yeux de celui qu'une victoire pareille à la sienne alloit rendre son époux. Lui-même ne devoit l'aborder que couvert de l'armure qu'il venoit d'obtenir. Ce double usage subsistoit depuis l'origine des prix. On vouloit par-là nourrir jusqu'après l'hymen une incertitude facheuse , mais utile. Souvent elle suspendit la joie : souvent elle prévint la résistance.

L'autel où devoit être uni le couple victorieux étoit placé au milieu d'une avenue qui conduisoit d'un temple à l'autre. Une symphonie mélodieuse fut le signal pour s'y rendre. Doris frissonna de nouveau. On la conduisoit en triomphe ; mais ses pas chanceloient : on l'eût prise pour une victime dévouée à la co-

lere de Diane plutôt que pour une favorite de Vénus. De son côté le vainqueur approchoit , conduit par les prêtres d'Apollon. Une foule immense de spectateurs contemploit cette cérémonie. On chanta les hymnes de la déesse & du dieu qui présidoient à ces mysteres. Vénus y étoit peinte. Apollon y étoit peint. Tel est Therfandre , disoit Doris en admirant le dernier tableau : tel est Therfandre ; pourroit-il n'être pas couronné ? Mais en vain ses regards perçoient le voile qui la couvroit : en vain cherchoit-elle à démêler les traits de l'époux qu'elle alloit se donner ; la visière de son casque entièrement baissée trompoit toutes ses recherches. Elle crut voir cependant les yeux du jeune Thessalien occupés du même soin qui l'occupoit elle-même : c'étoit avec aussi peu de succès d'une part que de l'autre.

Alors la grande prêtresse de Vénus , & le chef des prêtres d'Apollon , firent approcher le jeune couple jusqu'au bord de l'autel. On ne leur demanda point s'ils vouloient être unis : l'usage leur en faisoit une loi irrévocable. Le grand-prêtre joignit leurs mains : la prêtresse les enchaînoit avec des fleurs : le peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux-mêmes , cependant , n'osoient encore se la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut se décrire. La main de Doris trembloit dans celle

du jeune Theſſalien : il lui parut n'être pas moins agité. Hélas ! diſoit intérieurement Doris , quelle ſituation peut ſe comparer à la mienne ? Peut-être m'uniffai-je à Therſandre ? Peut-être devièns-je la conquête ou d'Eurilas ou de quelque autre : ce moment décide pour jamais ou de mon bonheur ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réſerve , & je n'oſe ni témoigner trop d'empreſſement , ni marquer trop de répugnance.

Doris balançoit encore , & déjà elle n'étoit plus libre. Déjà elle avoit un époux ſans le connoître , ſans en être connue. Mais ce myſtere alloit enfin ſ'éclaircir. Doris attendoit ce moment avec agitation , avec effroi. Il alloit décider de ſon bonheur , & même de ſa vie : car elle étoit réſolue de ne point ſurvivre au malheur d'être ſéparée de Therſandre , au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui reſtoit à ſubir un autre uſage , il falloit que ſon époux détachât le voile qui la déroboit à ſes yeux : il falloit qu'elle-même enſuite le dépouillât de ſon caſque. Le ſilence dans cette occaſion devoit continuer de part & d'autre. Le Theſſalien leve le voile , jette un cri involontaire , & tombe aux pieds de Doris : mais Doris étoit hors d'elle-même : Doris ne diſtingua point ces accens inarticulés ? Etoit-ce la voix de Therſandre ? Etoit-ce

la voix de quelqu'un de ses rivaux ? L'attitude par elle-même annonçoit de l'amour ; mais combien d'autres que Therfandre ont paru l'aimer ! elle hésitoit , elle trembloit , en dénouant les liens de son casque ; son œil regarde & craint de voir ; ses mains n'osent presque achever leur ouvrage. C'en est fait cependant : le casque est enlevé : le sort de Doris est éclairci : elle suffit à-peine aux mouvemens qui l'agitent : elle tombe , elle se jette dans les bras de son époux. C'étoit Therfandre.

A cette vue, tous les spectateurs poussent des cris d'acclamation. Chacun applaudit au choix des juges , au sort des deux amans. Les rivaux même de Therfandre n'en murmurent pas , tant ce jeune couple semble fait pour n'être point séparé. Le seul Eurilas en jugeoit autrement ; mais l'amour-propre étouffoit ses plaintes , sa manière d'aimer écartoit ses regrets : il attendoit tout de lui-même , & se trompa toujours dans son attente. Therfandre & Doris, au contraire, espéroient tout l'un de l'autre , & leur espoir ne fut jamais trompé.



NOURADIN ,



N O U R A D I N

E T

A L M A M O U L I N .

C O N T E M O R A L ,

TRADUIT DU PERSAN.

Sous le regne de Gengis-kan , vainqueur de l'Orient , vivoit à Samarcande un commerçant fameux dans l'Inde , par l'étendue de son commerce & par l'intégrité de ses mœurs. Ses magasins étoient remplis de tout ce que les nations les plus éloignées produisoient de plus rare , de toutes les curiosités naturelles , de toutes les merveilles de l'art ; enfin , il y rassembloit tout ce qui pouvoit être utile ou précieux. Ses chariots occupoient les rues de la ville ; ses navires couvroient la mer ; le fleuve Oxus étoit fatigué de ses marchandises , & le vent , de quelque point du Compas qu'il soufflât , amenoit l'opulence à Nouradin , car tel étoit son nom.

En vain , la fortune lui prodiguoit ses faveurs , elle ne put le défendre d'une maladie

Tome I.

K

de langueur dont il se sentit attaqué. Il la combattit d'abord par l'application d'un travail assidu, ensuite par les ressources du luxe & des plaisirs. Mais ne s'apercevant pas moins chaque jour de la diminution de ses forces, & son état commençant à l'effrayer, il eut recours aux Médecins. Aussi-tôt ils entassèrent chez lui les alexipharmiques, les restauratifs, les vertus essentielles. On fit dissoudre les perles de l'Orient, on distilla les épices de l'Arabie, toutes les productions de la nature furent employées pour fortifier ses nerfs, & pour renouveler le baume de son sang. Nouradin amusé quelque tems par des promesses, soutenu par des cordiaux, calmé par des anodins, s'aperçut enfin avec indignation que tant de palliatifs n'arrétoient point les progrès de son mal, & que la santé ne s'achetoit pas. Il ne sortoit plus de son lit : ses Médecins s'étoient retirés, ses amis l'abandonnoient ; cependant comme il mouroit à regret, il conservoit encore l'espoir de vivre.

Après avoir passé une nuit agitée, il fit appeler son fils unique Almamoulin, & ordonna qu'on le laissât seul avec lui : mon fils, lui dit-il, voyez en moi un exemple frappant de la foiblesse & de la fragilité humaine. Il y a peu de jours que votre pere étoit heureux & puissant, fleuri comme la rose printannière, &

fort comme le cedre des montagnes. Les nations de l'Asie se désaltéroient avec ses rosées ; l'art & le commerce se plaisoient sous son ombre. Hélas , l'envie en soupirant a jetté ses regards sur moi , & s'est écriée : » cet arbre » étend trop loin ses racines , & sa tige altière brave trop les vents. La prudence s'appuie sur son tronc , & la prospérité s'égaie sur son sommet. « Considérez-moi maintenant , mon cher Almamoulin , considérez-moi abattu & desséché. Ecoutez bien ce que je vais vous dire ; j'ai commercé , prospéré , ma maison étoit brillante , mon domestique nombreux , & cependant je n'ai déployé qu'une petite partie de mes richesses. J'ai amoncelé dans des tours , j'ai enseveli dans des cavernes tout ce dont la crainte d'exciter la haine & l'avidité m'a empêché de jouir. Cet écrit que je vous remets vous instruira des lieux où ces trésors sont cachés. Mon projet étoit de me retirer , avant la fin de l'année , dans un pays plus libre & plus sûr , avec mes biens ; d'y passer sept ans dans les délices de la table & de la société , ensuite le reste de mes jours dans la solitude & le repentir. Mais le bras de la mort est levé sur moi ; mon sang se glace dans mes veines , je vais vous laisser le produit de mes travaux ; c'est votre affaire d'en savoir jouir. A ces mots , qui retracerent encore à Noura-

din les motifs de regretter la vie, sa tristesse redoubla tellement, qu'étant tombé dans une crise violente il expira.

Almamoulin qui chériffoit son pere, accablé de ce douloureux spectacle, reste deux heures inaccessible à tout autre sentiment, qu'à celui de la perte qu'il venoit de faire. Enfin, il rentra dans son appartement & jerra les yeux sur le papier qu'il tenoit, auquel d'abord il n'avoit fait aucune attention. L'aspect de l'état de ses richesses, tarit tout-à-coup ses larmes, de maniere qu'il put ordonner la pompe funeste de Nouradin d'un air assez tranquille. Il employa les deux nuits suivantes à visiter la tour & les cavernes, où il trouva des trésors qui surpasserent encore l'idée qu'il en avoit conçue. Almamoulin élevé sévèrement, avoit souvent envié les riches habits, les équipages brillans & tout le faste des jeunes gens de son âge. Il se crut heureux de pouvoir enfin se procurer ce qu'il souhaitoit en vain depuis long-tems. Il ne mit point de frein à ses fantaisies, & se flatta de se garantir des peines & des inquiétudes, en se livrant aux plaisirs.

Nonchalemment assis dans un magnifique char, suivi d'un cortège pompeux, il ne passoit jamais dans les rues sans répandre de l'argent au peuple, dont les acclamations bour-

souffloient encore son orgueil. La noblesse s'en irrita; il devint suspect aux Ministres, les militaires le menacerent. Alors Almamoulin, averti de l'orage qui se grossissoit de toutes parts contre lui, se revêtit d'habit de deuil, s'humilia devant ses ennemis, & ne réussit à les apaiser qu'à force d'or, de pierreries & de bassesses.

Instruit par cette épreuve, il voulut s'élever de quelque alliance illustre avec les Princes Tartares, & leur offrit le prix de leurs royaumes pour obtenir la main d'une Princesse de leur sang. Ses offres & ses présens furent également rejettés; cependant Golconda, souveraine d'Astracan, daigna permettre qu'il parût en sa présence: elle le reçut placée sur son trône, parée de son manteau royal, couverte de diamans, mais plus éblouissante encore par sa beauté. L'amour & la pudeur sembloient se confondre dans ses regards, & la dignité ornoit son front. Almamoulin ne put soutenir tant d'éclat: il approche en tremblant, bégaye, se prosterne, & la Princesse indignée de son air déconcerté, le congédie avec mépris; eh! comment ce malheureux, dit-elle, peut-il espérer de me soumettre, puisque mon seul aspect le terrasse? Fuis, homme aussi faible que vain, fais ostentation de tes richesses.

ses, tu es né pour l'opulence & non pour la grandeur.

Almamoulin honteux se retira, & ne songea plus qu'à se réduire aux amusemens domestiques de la vie privée. Il fit construire des palais, traça des jardins, transplanta des forêts, applanit des montagnes, ouvrit des perspectives, conduisit des eaux jusqu'aux sommets des tours, changea le lit des fleuves, & métamorphosa la surface de la terre.

Ces travaux le divertirent quelque tems ; à la longue il s'en dégoûta. Tout ce qu'il avoit fait lui devint ennuyeux : enfin, cherchant à varier ses projets, il acheta des terres dans des provinces éloignées, y bâtit des maisons de plaisance, qu'il orna pour chaque saison. Le changement de lieu parut d'abord le distraire agréablement ; mais toutes ces nouveautés de situation furent bientôt épuisées ; son cœur resta vuide, & ses desirs sans objet le dévorèrent intérieurement.

Il prit donc le parti de retourner à Samarcande, & y ouvrit sa porte à tous ceux dont la grande affaire est de courir après le plaisir. Sa table étoit chargée des mets les plus exquis & les plus rares ; les vins de tous les pays & de toutes les feuilles, pétilloient dans ses superbes coupes ; ses lampes répandoient les parfums les plus délicieux ; le son des ins-

CONTE MORAL. 151

trumens & la mélodie des voix écartoient la mélancolie ; chaque heure étoit marquée par une volupté nouvelle , le jour commençoit & finissoit par des festins & des danses. Almamoulin alors s'écria , j'ai trouvé le véritable usage des richesses ! Je suis entouré d'amis qui voient les miennes sans me les envier ! Je jouis à la fois de la faveur du peuple & de la sécurité d'une vie retirée. Quels chagrins peut craindre celui à qui tout le monde veut plaire , & quels dangers peut-il courir , lorsqu'il a tous les hommes pour amis ?

Telles étoient les riantes idées de l'imprudent Almamoulin , dans le moment où il regardoit du haut d'une tribune la joyeuse assemblée à laquelle il donnoit des fêtes , lorsqu'un Officier de la justice entra dans sa maison , & le somma de comparoître devant l'Empereur. Tandis qu'il s'en étonne , chaque convive s'évade adroitement , & Almamoulin fut emmené sans qu'aucun d'eux le suivît pour rendre témoignage de son intégrité. Un d'entr'eux au contraire , & des plus familièrement reçu chez lui , l'avoit accusé de haute trahison , dans l'espérance d'avoir part à la confiscation de ses biens. Abandonné de tous , sans appui , sans défenseurs , son innocence , sa candeur & son ingénuité lui suffirent. Il fut justifié avec éclat , & son accusateur périt en prison.

Almamoulin se convainquit alors qu'on ne devoit compter , ni sur l'honneur , ni sur la fidélité de ceux qui ne respirent que pour satisfaire leurs sens. Il se lassa de tant d'expériences & de tant de recherches inutiles sur les moyens de vivre heureux. Il eut enfin recours aux conseils d'un sage , qui après avoir passé sa jeunesse à voyager , & son âge mûr à observer , à réfléchir , s'étoit retiré du grand monde , dans une petite habitation sur les bords de l'Oxus. Là , il ne parloit qu'à ceux qui avoient besoin de ses avis : mon fils , dit-il , en embrassant Almamoulin , votre raison séduite par des fausses espérances , a long-tems souhaité des richesses. Vous vous en étiez formé une opinion bien supérieure à la destination que la nature leur avoir marquée. Vous attendiez de leur possession ce que l'expérience vous a démontré n'en pas dépendre. Elles ne donnent pas la sagesse , puisqu'elles vous suggérèrent à votre entrée dans le monde , d'acheter au plus haut prix le vain son des acclamations populaires. Elles ne disposent pas de la magnanimité , puisque vous tremblâtes à Astracan , en présence d'une Princesse dont l'être considéré philosophiquement n'est pas au dessus du vôtre. Elles ne ressuscitent pas les sensations éteintes du plaisir , puisque vos palais abandonnés , vos jardins négligés en

CONTE MORAL. 153

sont la preuve. Elles acquierent rarement des vrais amis , puisque lorsque vous fûtes obligé de comparoître devant l'Empereur , ceux que vous caressiez à ce titre vous trahirent & vous abandonnerent. Cependant ne concluez pas que les richesses soient inutiles ; le sage fait en rendre l'usage délicieux , c'est lorsque la bienfaisance éclairée le dirige.





LE PROJET MANQUÉ,

Conte bien vraisemblable.

CLORINDE ouvrit à peine les yeux , qu'ils tomberent sur des embarras , sur le tracas d'un négoce , sur un certain tumulte inséparable des détails d'un commerce désagréable.

Son pere , homme de génie , changea son état : il étendit ses vues , accrut ses espérances & ses richesses. Ses soins furent heureux , il réussit. Quoique sa fortune fut rapide , elle vint par gradation. Clorinde l'aperçut , elle avoit de l'esprit ; elle sentit ce changement. Elle vit l'opulence & les richesses succéder à l'aïssance , & son pere , avant tout cela , avoit connu le méfaisse & presque la pauvreté. Elle pensa que les présens que la fortune faisoit à son pere , étoient plus pour elle que pour lui. Il étoit vieux , il avoit été élevé au travail , le succès de ce travail faisoit sa récompense & son plaisir. Il seroit mort , s'il y avoit renoncé.

L'éducation de Clorinde avoit suivi la fortune de son pere : d'abord vêtue simplement , élevée dans le domestique , & par une mere qui lui avoit appris tout ce qu'elle savoit , &

ce tout se bornoit à peu de chose , elle passa bientôt dans un couvent , un peu plus tard pourtant que les filles d'un certain état. Elle y eut des maîtres, elle en profita. Elle fut produite dans le monde avec tout ce que les richesses donnent de distinctions , & l'opulence de confiance & de hardiesse. Elle fut recherchée.

Un million de bien fixe tous les yeux , Clorinde s'en promettoit davantage. Parmi ceux qui s'empresserent de lui faire la cour , elle distingua un jeune homme dont les ancêtres depuis plus de deux siècles avoient des relations dans les quatre parties du monde , & donnoient des ordres en même tems à Surate , au grand Caire & à Pékin , ordres mieux exécutés souvent que ceux des Souverains , parce que le bien & l'utilité publique en sont toujours l'objet & le principe. Enfin , c'est du fils d'un négociant dont je parle.

Ce nom seul plairoit à des oreilles angloises ; il est presque ignoble aux nôtres , du moins dans un certain monde dont ce trait ne fait pas l'éloge : aussi ne le prononce-t-on qu'avec un air de dédain & presque avec mépris.

Malgré ce faux préjugé dont savent rarement se défendre, même ceux qui dans cette condition ont fait fortune , Lisimond ne pensoit point à quitter l'état de ses ancêtres : il

156 LE PROJET MANQUE,

vouloit jouir & même accroître sa fortune par un travail si digne d'un citoyen.

L'exemple que lui donnoient nombre de ses égaux, ne le touchoit point. Il ne vouloit ni acheter une charge de Président, qui l'auroit fait respecter au moins en sa présence par ceux qui auroient des arrêts à craindre ou des procès à gagner, encore moins se jeter dans le service, où son argent eût pu le faire passer à un grade qui l'eût mis tout d'un coup au dessus du Gentilhomme ordinaire. Celui-ci héritier du peu de bien & de l'exemple de ses ancêtres, ne commence de servir que dans un grade inférieur; mais y porte une valeur & un courage digne des premiers emplois. Ce Gentilhomme, quoique dans une espece d'indigence, n'eût pas changé son nom contre les trésors & le grade où pouvoit prétendre le riche négociant. Heureux l'état où l'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir, où le nom & le mérite des ancêtres sont un gage assuré de la vertu des descendans! Plus heureux celui où toutes les conditions ont leur noblesse, & où le talent d'y exceller est au dessus de l'envie, sauve du mépris, & y procure même de l'estime & de la gloire. Sous le Prince bien aimé qui nous gouverne, nous touchons à ce bonheur.

Lisimond plaisoit à Clorinde, Il avoit eu la

plus heureuse éducation. Ses traits étoient nobles, ses manieres simples, sa parure modeste & ses sentimens dignes d'un Romain du premier âge.

Ceux qui le connoissoient l'aimoient, & ne pouvoient ne pas l'estimer : ceux dont il n'étoit pas connu, & avec lesquels le hasard le produisoit, s'il n'avoit eu soin de les détromper, l'auroient pris pour un Seigneur de la premiere qualité, tant il étoit simple & modeste. Il n'est point de petit-maître qui n'eût rougi de lui appartenir, & qui n'eût affecté même de mal prononcer son nom : c'est du bel air.

Ce fut Lisimond qui fit connoître à Clorinde les premieres douceurs de l'amour. Il s'en expliqua simplement. Il lui dit qu'il l'aimoit, que son caractère & ses charmes méritoient son estime & son cœur ; qu'il lui offroit l'un & l'autre, & qu'il ne se croiroit heureux qu'autant que ces sentimens contribueroient à son bonheur. Je voudrois presque, ajouta-t-il, que vos biens fussent moins considérables. Vous ne soupçonnez pas sans doute que c'est le motif qui me détermine : en eussiez-vous dix fois moins, je vous offrirois de partager les miens avec vous.

Clorinde étoit née avec ces sentimens de droiture que la nature inspire aux cœurs bien

158 LE PROJET MANQUÉ,

faits. Ce discours la toucha, elle l'écouta avec plaisir. Ce ton de sincérité n'eut pas de peine à la persuader & à lui plaire. Lisimond eut bientôt obtenu le consentement du pere. La main de Clorinde lui fut promise : il se crut heureux : ils l'auroient été tous deux par ce mariage, si la mort n'eût ravi dans cette circonstance le pere de cette amante.

Les premiers instans furent donnés à la douleur. Lisimond essuya ses larmes & partagea son affliction : il étoit trop sage pour parler d'hymen dans ces instans de deuil, où la tristesse de Clorinde l'assuroit de la sensibilité de son cœur & de la bonté de son caractère : il respectoit sa douleur.

Elle lui parla la première : elle mit un terme assez long à leur mariage : Lisimond n'en murmura point, il aimoit tendrement, & on ne fait qu'obéir aux ordres de ce qu'on aime.

Les détails d'un partage avec un frere occuperent quelques instans Clorinde. Elle vit ses biens monter plus haut qu'elle ne l'avoit pensé, & ses droits s'étoient accrus de moitié.

Son cœur nageoit dans la joie de pouvoir partager une fortune aussi considérable, avec un amant aimé qui l'adoroit ; elle se croyoit insensible à tout autre sentiment ; elle étoit femme, la vanité n'a que trop d'empire sur le sexe, elle en fut la victime.

Le bruit de ses grands biens lui avoit attiré nombre de soupirans : elle n'en voulut écouter aucun. Le Marquis de *** qui tenoit un rang à la cour, lui fit parler. Ce titre la rendit attentive ; il vint, elle l'écouta, mais il ne lui plut point. Une seconde conversation ne la toucha pas davantage. Il parla du commerce avec un ton décidé, méprisa cet état, & sans penser que ce discours devoit faire naturellement un effet tout différent de celui qu'il produisit, il lâcha cent plaisanteries qui commencèrent à persuader Clorinde, & rendirent à ses yeux, presque méprisable un état à qui elle devoit ses biens & son opulence. Les détails des prérogatives attachées à la qualité de Marquise lui firent faire de nouvelles réflexions : parlons plus nettement, l'idée de ces vains honneurs lui fit bientôt tourner la tête.

Déjà elle n'estimoit heureux que ceux qui habitoient la cour : son esprit s'enivroit de ces idées de grandeur ; mais son cœur tenoit encore pour Lisimond. Elle le vit, sa vue lui causa un certain embarras. Lisimond le démêla aisément, & le discours de Clorinde lui montra que ses conjectures n'étoient pas fausses. Il ne se plaignit point, il écouta. Elle parla du Marquis & de ses richesses, elle l'entre tint des honneurs qu'elle lui sacrifioit, elle parut les regretter, & termina son discours

160 LE PROJET MANQUÉ,

par dire à Lisimond , qu'il devoit penser à se procurer une charge a la cour , qui le tirât de l'état désagréable où ils étoient.

Lisimond ne répliqua que par un soupir. Il vit le délire de Clorinde , il n'y opposa que peu de paroles , mais pleines de sagesse & d'une modération qui auroit dû lui ouvrir les yeux.

Quelle charge voulez-vous que j'achete , dit-il, ô Clorinde ! & de quoi me parlez-vous ? Je fais que vos biens ajoutés aux miens , nous feroient marcher presque de pair avec les grands Seigneurs ; je fais que ceux qui nous verroient de loin dans un équipage brillant & dans un palais pompeux , nous croiroient égaux à ces Seigneurs dont nous imiterions les airs, le luxe , & dont nous passerions peut-être la dépense. Qui sait si nous ne viendrions point à bout de nous le persuader à nous-mêmes ?

Mais je fais aussi que pour prix de notre vanité , on nous prodigueroit le mépris , & qu'à la quatrième génération cette tache ne seroit pas lavée ; non que c'en soit une en effet : le grand Seigneur & le Prince même nous estimera , Clorinde , dans ce commerce où nos peres ont vécu , où ils ont été utiles à la patrie , & quelquefois même assez heureux pour servir l'Etat & leur Roi. Ne pensons,

CONTE MORAL. 161

sons point à une cour où nous serions si longtemps étrangers, & où on auroit raison de nous regarder comme tels.

Vous rougissez, Clorinde; que dois-je penser? Rougissez-vous du conseil que vous me donniez tout à l'heure! Rougissez-vous de mon état & du vôtre? Vous ne parlez point.

Je sens, dit-elle, avec dépit que j'ai tort, & que vous avez raison. Nous en parlerons une autre fois: laissez-moi à mes réflexions & à mes idées.

Lisimond se retira affligé. Il aimoit éperdument Clorinde, il ne répliqua point à ces derniers mots; il crut que le discours qu'il avoit tenu avoit fait son impression, que la raison aidée par l'amour, détermineroit ses démarches, & que la droiture qu'il lui connoissoit acheveroit de la détromper.

Les réflexions de Clorinde étoient bien différentes. Elle balançoit d'abord; mais bientôt décidée par la vanité, elle traita de bassesse le goût & la sagesse de Lisimond, elle se reprocha presque de l'avoir aimé. Une visite du Marquis acheva de la perdre. Ne sortirez-vous point, dit-il, d'un pays où j'entends louer vos charmes & vos bonnes qualités par des bouches qui les profanent, & où mille gens qui ne devroient paroître en votre présence qu'en baissant les yeux, parlent de vous avec

162 LE PROJET MANQUÉ,

un air de connoissance qui vous avilit & vous déshonore. Hier encore au gouvernement, un certain. Limond. Lisimond (il est bon de remarquer que Lisimond venoit de prêter mille louis au Marquis à la priere du Gouverneur), je me le suis fait nommer par curiosité, ce garçon vous louoit avec une fausseté, un air gauche. . . Je souffrois, je vous l'avoue; je jouois, & sans le coup intéressant qui fixoit mon attention, je lui aurois imposé silence. Le connoissez-vous? . . . Clorinde hésita, elle étoit embarrassée. Le Marquis charmé de son trouble, & sans lui laisser le tems de répondre, reprit avec vivacité, Madame, la cour est le théâtre qui vous convient, hâtons-nous, vous ne dépendez de personne, vous devez compte des momens que vous dérobez à cette cour qui vous attend; je sors, décidez-vous, & dans une heure j'envoie ou je viens savoir votre réponse. Ce ton cavalier n'auroit pas dû la lui rendre favorable.

Clorinde étoit troublée. Elle sentoit ce qu'elle devoit faire, la raison ne l'avoit point abandonnée; mais sa vanité parloit plus haut: une fille qu'elle avoit auprès d'elle, acheva de la déterminer. Le Marquis avoit su la gagner par des préens, l'argent de Lisimond avoit servi à la séduire: ce mot de cour subjuguoit cette fille ainsi que sa maîtresse. Point de mo-

est plus puissant sur une femme que la vanité, si ce n'est peut-être la curiosité, & ces deux choses se trouvoient réunies.

Les discours ne furent point épargnés. Clorinde étoit déjà déterminée, la femme-de-chambre n'eut qu'à l'affermir : elle lui persuada surtout de ne plus voir Lisimond ; son cœur en murmuroit, elle combattit le penchant qu'elle y avoit, on lui en fit voir les conséquences ; c'étoit un sacrifice nécessaire. Le Marquis ignoroit ses liaisons avec cet homme sans doute. S'il venoit à en être instruit, il romproit avec elle : d'ailleurs, elle devenoit trop grande Dame pour penser encore à un homme que la timidité inséparable d'une condition médiocre, fixoit à cet état méprisable. Voilà comme on peignoit la sage résolution de Lisimond.

L'heure étoit passée, le Marquis ne repa-roissoit point, & Clorinde regrettoit (tant elle étoit aveuglée) de ne s'être pas déclarée sur le champ en sa faveur. Son impatience fut satisfait. Il arriva ; sa parole fut donnée, le Marquis ne trouva que trop de facilité à brusquer l'affaire : ils s'épousèrent & partirent le surlendemain.

Clorinde avoit le cœur serré d'une certaine tristesse dont elle sembloit ignorer la cause : le Marquis étoit fort content de payer un million de dettes, & de pouvoir retirer pour un

dans une isle du lac Dambia. » Je m'y reti-
» reraï , dit-il , au moins pour dix jours ,
» loin du tumulte & des soucis. Un plus long
» repos n'est pas fait pour les maîtres du
» monde ; mais dois-je me refuser dix jours de
» bonheur dans une vie entière ? Je les con-
» sacre à une exemption totale de crainte &
» de trouble , de douleur & de mécontente-
» ment. Qu'aucun objet triste n'approche de
» ma demeure ; qu'aucune pensée ne trouble
» l'harmonie de mon ame ; qu'aucune amer-
» tume ne soit dans mes festins. Je veux que
» toute la capacité de mon cœur soit pleine
» de joie ; & je saurai ce qu'est une vie dont
» tous les desirs sont satisfaits ».

Les ordres du Souverain furent exécutés en peu de jours ; Seged se hâta d'aller dans ce délicieux palais. L'isle où on l'avoit bâti méritoit cet honneur par son extrême beauté. Cultivée par les mains de la volupté , elle charmoit la vue & l'odorat , elle ravissoit tous les sens ; à chaque arbrisseau étoit liée une nouvelle sorte d'agrément ; chaque fleur exhaloit un plaisir. Au couchant de ce vaste parterre étoient de magnifiques allées pour la promenade du matin : à l'orient , des bosquets sombres , formés avec art , où regnoient le silence & la fraîcheur , où le murmure d'un ruisseau , joint à une aimable confusion , invitoient au

sommeil dans le milieu du jour. Là, se trouvoit, en un mot, tous les objets qui correspondent aux diverses sensations de plaisir dont l'ame est susceptible.

Pour en augmenter les douceurs, Seged fit commandement à tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans sa cour, de se rendre à l'isle de Dambia. Il fit choix de ceux qui étoient les plus propres à goûter & à communiquer la volupté. Jamais édit de Prince ne fut mieux exécuté. Les yachts impériaux furent bientôt remplis de la plus brillante jeunesse, en hommes & en femmes; tous ceux qui avoient la réputation d'esprit & d'agrément partirent pour ce séjour de la félicité. Le lac paroissoit se réjouir de porter cette troupe charmante, sa surface en étoit embellie; la musique s'y faisoit entendre par des airs gais & animés: la joie brilloit sur tous les visages, l'espérance dans tous les cœurs.

On arrive enfin. Seged dès ce moment résolut d'écarter tout sujet de réflexion ou de chagrin, pour livrer son cœur à toutes les impressions du plaisir pendant les dix jours fortunés. Après quoi: » je rentrerai, dit-il, dans » mon état ordinaire, & ma vie sera, comme » auparavant, un mélange de biens & de » maux «.

Aussi-tôt il se retire dans sa chambre, pour

examiner à son aise par quelle sorte de fête il commenceroit. Ayant à sa disposition tous les artistes des divers genres de plaisirs qu'on pouvoit prendre , il n'étoit question que de choisir ; mais la quantité l'embarassa ; il n'en pouvoit préférer aucun sans se priver des autres , & il ne pouvoit les avoir tous à la fois. A peine avoit-il fait un choix qu'il changeoit d'avis pour en faire un autre : cet autre donnant l'exclusion au premier lui déplaisoit également ; il rêva long-tems sans pouvoir se fixer : son esprit se fatigua dans cette opération , & ses idées se confondirent. De retour dans l'appartement où il étoit attendu , il parut avec des yeux chargés & un air sombre , qui répandit d'abord l'infection du mal-aïse dans toute l'assemblée. Le Monarque s'en aperçut & en fut offensé ; il trouva que son trouble étoit augmenté par ceux-mêmes qui auroient dû le dissiper. C'est ce qui l'obligea de rentrer dans son cabinet pour se procurer quelque soulagement par lui-même. Là , il eut pensées sur pensées ; mille sortes d'images se présentèrent à son esprit ; les heures s'écouloient insensiblement dans cet état de profonde réflexion , jusqu'à ce qu'enfin ayant repris sa sérénité , il leva la tête & vit sur le lac les derniers rayons du soleil qui se couchoit. » Hé-
» las , dit Seged en poussant un soupir , rel

» est donc le plus long jour de son existence ,
 » on le voit finir , avant que d'avoir appris
 » à l'employer «.

Le regret qu'il eut d'avoir perdu une si grande partie du premier jour , fit le chagrin de la soirée. Il fit bien quelques efforts , par égard pour ses courtisans , afin de prendre un air de gaieté , & de leur inspirer une joie qu'il ne sentoît pas lui-même ; mais ce fut peu de chose : il prit donc le parti de remettre le plaisir au lendemain , & en attendant il se coucha , pour partager , s'il étoit possible , les douceurs du sommeil avec cette foule de gens , qui les tiennent de leur travail & de leur pauvreté.

Le lendemain il se leva de bonne heure , & résolut d'être heureux dès ce jour-là. Dans cette vue , il fit afficher sur la porte de son palais un édit , portant que pendant neuf jours personne n'eût à paroître devant le Roi avec un air de chagrin ; menaçant quiconque enfreindroit cette loi , ou prononceroit seulement un mot de mécontentement , d'être banni à perpétuité du palais de Dambia.

On fut bientôt informé de cet édit dans tous les appartemens de la cour , & dans tous les bosquets du parc. Dès ce moment la gaieté fut supprimée par des mouvemens de crainte ; ceux qui se trouverent à danser sur le gazon , ou à chanter dans les berceaux , ne penserent

plus qu'à composer & étudier si bien leur contenance, que Seged pût en être content; l'idée du bannissement les tenoit tous en respect pour se donner un air de bonne humeur.

Seged arrive : tout le monde lui présente un visage ajusté pour être riant; il démêla fort bien dans ces sourires de commande, un fonds d'inquiétude, de timidité, de contrainte. Abordant ses favoris d'un air familier, il les vit réservés à lui répondre, avant que d'avoir médité ce qu'ils devoient dire, pour ne laisser échapper aucun terme de déplaisir. Il proposa des divertissemens; on y consentit d'abord; personne n'osa former des objections, qui auroient rendu suspecte son humeur. Il mit sur le tapis divers sujets agréables de conversation; ce qui ne lui valut que des traits d'esprit forcés de la part des uns, avec un rire travaillé de la part des autres. Enfin, après bien des tentatives inutiles pour leur en inspirer de la confiance & pour animer leur gaieté, il se vit obligé de convenir que la joie ne se commande pas : il fallut renoncer encore pour ce jour-là à tout espoir de bonheur.

Pour faire cesser les craintes de ses courtisans, il alla s'enfermer dans sa chambre, où il s'occupa des mesures à prendre pour ne pas manquer la félicité du jour suivant. Après quoi, s'étant jeté sur son lit, il se livra au

CONTE MORAL. 171

sommeil. Un songe malheureux vint l'agiter. Il s'imagina d'être inondé dans son palais, & il se réveilla en sursaut avec toutes les terreurs d'un homme qui se débat contre l'eau. Remis un peu de cette alarme, il se rendormit ; mais son imagination trop émue, lui fit voir une armée étrangère qui envahissoit son royaume. Alors s'efforçant de se lever, comme il arrive souvent dans un rêve, sans pouvoir y réussir, il se crut livré par des traîtres à l'ennemi : cette pensée le fit élaner de son lit par un mouvement de colere & d'horreur.

Le jour commençoit à paroître, & comme il n'y avoit plus d'espérance de dormir dans l'agitation où il étoit, il s'habilla. Cette inondation, cette invasion, rouloient toujours dans son esprit ; rien n'étoit capable de l'en distraire ; il ne pouvoit souffrir l'idée d'un divertissement. Peu à peu cependant son trouble fit place à la réflexion ; il se reprocha sa foiblesse, il se moqua du songe : mais avant que d'en venir là, une bonne partie du jour s'étoit écoulée. Cela lui fit sentir plus que jamais qu'il y a peu de fonds à faire sur les plans & projets de l'esprit humain ; il ne put s'empêcher à cette occasion de déplorer la misere & la vanité d'un être dont le repos dépend si fort des vapeurs de son imagination. Convaincu enfin que ses terreurs & ses peines n'avoient

aucun fondement, il eut honte de perdre le tems présent à gémir sur le passé : il se dit bien à lui-même, que de pareilles pensées ne servoient qu'à prolonger une vision mélancolique. Mais au milieu de ces belles réflexions, le troisieme jour finit; & Seged prit encore la résolution d'être heureux le lendemain.

Ce Prince passa la meilleure nuit du monde; il se trouva, le matin, frais, plein de santé; tout lui promettoit un jour charmant. Il entra dans ses jardins, suivis d'un nombreux cortège des Seigneurs & des Dames de sa cour, & ne voyant rien autour de soi qui ne respirât une joie aimable : » allons, dit-il, voici » vraiment un jour de volupté ». Les rayons du Soleil brilloient sur les eaux du lac, les oiseaux gazouilloient dans les bosquets, les arbres étoient doucement agités par les zéphirs. Il passa d'allée en allée au hasard sans aucun souci : là il entendit de jeunes filles qui chantoient sous un ombrage : ici on le vit se mêler à des gens qui dansoient sur le gazon : tantôt il livroit son imagination à toutes les faillies de la gaieté : tantôt son ame s'occupoit de bonnes réflexions, & il prononçoit des maximes sententieuses, jouissant avec complaisance de l'admiration qu'elles faisoient naître. Ainsi le tems s'écoula sans aucun nuage de pensées sombres, & sans accident facheux.

CONTE MORAL. 173

Cette innocente volupté avoit déjà duré trois heures, lorsqu'il fut alarmé tout à coup par un cri violent des femmes qui l'accompagnoient. Il se tourna, & les vit toutes en désordre, se sauvant d'une course précipitée. Un jeune crocodile sorti du lac, s'étoit élan- cé dans le parc, & cherchoit à dévorer. Se- ged le vit, & fut indigné qu'un vil animal vînt troubler sa félicité : il le fit bientôt ren- trer dans sa demeure naturelle ; mais il ne put obtenir de sa cour de rester en ce bel endroit, ni ôter aux Dames les mouvemens de frayeur qui les agitoient. On ne pensoit qu'au danger affreux auquel on venoit d'échapper ; occupé de cet objet, les esprits perdirent leurs faillies, les langues perdirent leur babil.

Quel fut alors l'état de Seged ? Il ne put que réfléchir sur ce nombre infini d'accidens qui semblent se tenir en embuscade sur notre route, & conspirer contre le bonheur des hommes. Il eut cependant la consolation de penser que ce contre-tems n'étoit point arrivé par sa faute, & qu'il seroit aisé de se précautionner contre un pareil malheur.

Voulant donc assurer d'une façon solide les plaisirs du jour suivant, il résolut de révoquer son édit pénal contre la tristesse ; ayant com- pris par expérience que la mélancolie ne s'exile pas par autorité du souverain, que la puis-

fance royale ne va pas jusqu'à commander aux perceptions de l'ame , & que le plaisir enfin ne se trouve que dans une sorte de liberté. Il invita tout le monde à s'abandonner sans contrainte & sans bornes au divertissement & à la joie , proposant des prix pour ceux qui se distingueroient le lendemain par quelque invention agréable. Les tables de ses antichambres furent couvertes d'or & de perles ; de riches habits & de magnifiques guirlandes ; pour être décernés , à titre de récompense , à ceux qui raffineroient le mieux sur l'élégance & le plaisir.

Cet étalage de richesses fixa d'abord tous les regards ; on ne se lassait point d'exalter la libéralité de l'Empereur. Il se flattoit lui-même de goûter un plaisir exquis dans cette émulation générale dont tous les cœurs étoient animés. Mais l'obstacle vint de cette émulation même ; elle fut si forte qu'elle se changea en passion , & ôta par conséquent à l'esprit cette sorte de calme si nécessaire à la gaieté. Ce que nous souhaitons ardemment d'obtenir , nous cause une crainte égale de le perdre ; le plaisir ne peut subsister avec ce mouvement de l'ame : une douce sérénité , semblable au zéphyr qui donne une agréable agitation à l'air , est la source d'où sortent les traits de bonne humeur ; & cette source étoit fermée. L'inquié-

tude & le fouci en prirent la place. On ne faisoit ni ne disoit rien qu'avec un effort visible, & par envie d'être admiré. On visoit aux prix, on se forçoit à tirer de son imagination les pensées les plus brillantes, espece de contention d'esprit qui déplait toujours, même en gagnant l'admiration. Seged eut la douleur de remarquer que le desir de gagner les prix avoit plus de pouvoir sur ses courtisans que lui-même. A mesure que le jour avançoit, les disputes devenoient aussi plus échauffées. Ceux qui se sentoient inférieurs, commencèrent à manifester leur chagrin par de malins regards & par des murmures. Seged s'aperçut que s'il distribuoit les prix suivant le mérite, il ne feroit que mécontenter tant des gens qui s'en verroient privés; & ne voulant pas qu'un jour destiné au bonheur fût marqué par une pareille affliction, il déclara que tous ses courtisans avoient également réussi, & les renvoya tous avec des présens de même valeur.

Vaine précaution ! Elle ne fit qu'irriter à leur tour ceux qui s'étoient cru assurés des premiers prix. Ce fut pour eux une mortification de se voir mis de niveau avec la foule des prétendans; & quoique le Prince eût porté sa libéralité à leur égard au delà de ce qu'ils avoient droit d'attendre, ils ne laisse-

rent pas de témoigner un ressentiment assez vif de n'avoir obtenu aucune distinction, & de ne pouvoir pas triompher de la défaite de leurs concurrens. » Hélas, dit Seged avec un » profond soupir, telle est donc la condition » de ceux qui cherchent leur félicité hors » d'eux-mêmes, ou qui veulent faire le bonheur » d'autrui. Il se retira alors pour se livrer à ses réflexions ordinaires, tandis que le reste de ses courtisans murmuroient encore contre la distribution qu'il avoit faite; & ce fut ainsi que finit le cinquième jour.

Dès le matin du jour suivant il reprit son projet d'être heureux. Mais le mauvais succès des mesures qu'il avoit prises jusqu'alors, le persuada qu'il n'y avoit rien à attendre d'aucune sorte de plan ni de système: il crut qu'il valoit mieux donner ce jour tout entier au hasard, & laisser chacun se divertir comme il l'entendrait.

Cette liberté répandit la joie dans toute la cour, & l'Empereur s'imagina d'avoir enfin trouvé le secret de se procurer un intervalle de félicité. Comme il se promenoit à l'aventure au milieu de cette troupe aimable que rien ne gênoit, il entendit par hasard un mot de l'un de ses courtisans retiré dans un coin, qui disoit à part soi: nous sommes bien dupes de craindre Seged, & de le respecter comme nous faisons

façons. Quel mérite a-t-il plus que nous ? Il a fait peut-être deux ou trois actions de valeur. Mais le luxe où il s'abandonne aujourd'hui fait bien voir qu'il a une ame aussi foible que la nôtre. Ce trait le frappa d'autant plus qu'il venoit de la part d'un homme qu'il avoit toujours vu se distinguer par la flatterie la plus basse. L'indignation qu'il en conçut lui fit prendre d'abord le parti de la vengeance. Mais considérant qu'un mot lâché sans intention, ne devoit être regardé que comme une pensée passagere, & n'étoit peut-être que l'effet d'un mouvement involontaire de chagrin, il se contenta de chercher un prétexte honnête pour congédier cet homme-là. Il s'en tint à cet avis, après quelques combats intérieurs ; & ayant réussi à étouffer tout desir de vengeance, il passa la soirée non-seulement avec tranquillité, mais encore avec cette vive joie que lui donnoit le triomphe remporté sur lui-même, quoique personne n'en fût informé.

Le souvenir de cet acte de clémence le fit réveiller le septieme jour avec une bonne humeur qui se marquoit sur tous les traits de son visage. Il n'arriva rien de fâcheux, & sa joie s'en alloit en croissant, jusqu'à ce que remarquant l'arbre sous lequel il étoit, il se ressou-

vint que la nuit de sa défaite au royaume de Goyam , il s'étoit tenu caché sous un arbre de la même espece. La réflexion qui lui vint alors sur la perte qu'il avoit faite dans cette malheureuse bataille , sur la honte de son expédition , & sur les miseres que ses sujets avoient souffertes de la part de l'ennemi , le remplit de tristesse. Il se remit pourtant , & il commençoit à goûter les plaisirs de ce beau séjour , lorsque sa tranquillité fut troublée encore par les jalousies que sa concurrence aux prix avoit occasionnées. Il tâcha en vain de les appaiser par la persuasion , il fallut user de son autorité pour imposer un silence absolu.

Au matin du huitieme jour , Seged fut réveillé de bonne heure par un bruit extraordinaire dans les appartemens. Peu après on vint lui dire que la Princeesse Balkis étoit tombée dangereusement malade. Il se leva d'abord , & ayant mandé les Médecins , il apprit qu'il n'y avoit guere d'espérance qu'elle pût relever de sa maladie. Ce fut la fin de tous ses plaisirs. Il ne pensa dès ce moment , qu'à l'état de sa chere fille , dont il ferma lui-même les yeux trois jours après.

Tels furent les jours que Seged , Empereur d'Ethiopie , Monarque de XL nations , &c. avoit destiné à se délasser des

CONTE MORAL. 179

fatigues de la guerre, & des soucis du gouvernement. Il a légué cette histoire aux générations à venir, afin qu'aucun homme ne s' imagine d'avoir en sa puissance le bonheur d'un seul jour.





BOZALDAB.

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

BOZALDAB, Calyphe d'Egypte, avoit passé des jours tranquilles & heureux, pendant un grand nombre d'années, sous les pavillons du plaisir; il avoit oint chaque matin sa tête de l'huile de joie, lorsque son fils unique Aboram, en faveur duquel il avoit amassé de grands trésors, & étendu ses conquêtes, fut blessé à la chasse par une fleche qui partit d'une main inconnue, & expira sur le champ.

Bozaldab se livra au désespoir; il refusa de rentrer dans son palais, & se retira dans la grotte la plus obscure de la montagne voisine; il se rouloit sur la poussière, déchiroit ses habits, arrachoit les poils de sa barbe vénérable, ne vouloit pas prendre la coupe de consolation des mains de la patience. Il ne permettoit pas à ses domestiques de l'approcher; il n'écoutoit que les cris lugubres des oiseaux nocturnes qui voloient autour de sa grotte ténébreuse. » Peut-on appeller Dieu un être » bienfaisant, disoit-il sans cesse, lui qui se

C O N T E M O R A L. 181

» plait à blesser l'ame par des coups inatten-
 » dus ; lui qui écrase ses créatures par des
 » malheurs sans remède ? Vous , Imans impos-
 » teurs , ne nous parlez plus de la justice &
 » de la bonté d'une Providence qui dirige
 » tous les événemens , & qui aime le genre-
 » humain. Celui que vous prétendez qui regne
 » dans les cieus , est si éloigné de protéger
 » les misérables enfans des hommes , qu'il se
 » plait plutôt à brouiller les plus douces fleurs
 » dans le jardin de l'espérance , & comme un
 » géant impitoyable , à renverser les plus for-
 » tes tours du bonheur avec la massue de fer
 » de la colere. Si cet être avoit cette bonté
 » dont ses prêtres chantent les louanges , il
 » seroit porté sans doute à bannir ces maux
 » qui font de ce monde une prison d'an-
 » goisses & une vallée de vanité & d'infor-
 » tunes.... je n'y veux plus demeurer ». Il
 leva alors avec fureur sa main que le déses-
 poir avoit armée d'un poignard , & voulut s'en
 percer le cœur , lorsque tout-à-coup des éclairs
 brillèrent dans la caverne ; un être d'une
 beauté & d'une grandeur plus qu'humaine ,
 vêtu d'une robe d'un bleu céleste , couronné
 d'amaranthes , & remuant une branche de pal-
 mier qu'il tenoit dans sa main droite , arrêta
 le bras du Calyphe tremblant & étonné , &
 lui dit avec un sourire majestueux ; » Suis

» moi au haut de cette montagne «.

Lorsqu'ils y furent arrivés : » je suis Ca-
» loc , l'Ange de la paix , lui dit son conduc-
» teur respectable , tourne tes yeux du côté de
» la vallée «. Bozaldab vit une isle déserte ,
stérile , brûlante ; au milieu il apperçut une
figure maigre , pâle & mourante ; c'étoit un
marchand qui périssoit de faim , & qui faisoit
de tristes lamentations de ce qu'il ne trou-
voit ni graine ni source d'eau dans ce désert ;
il imploroit la protection du ciel contre les ri-
gres qui étoient prêts à le dévorer. Il tenoit
dans ses mains un petit coffre plein de bijoux ,
qu'il jeta sur le sable comme lui étant inu-
tile , & se traîna avec beaucoup de peine vers
une éminence où il alloit tous les soirs , pour
donner un signal au premier vaisseau que le
hasard conduiroit dans cette isle. » Maîtres des
» cieux , dit Bozaldab , ne permets pas que cet
» infortuné soit dévoré par les bêtes sauva-
» ges « ! Tais-toi , dit l'Ange , & observe. Il
regarda , & vit un vaisseau qui abordait à l'isle
déserte. On ne peut exprimer le ravissement
du marchand affamé , lorsque le Capitaine lui
offrit de le conduire dans sa patrie , s'il pou-
voit lui donner quelque récompense. Le mar-
chand lui offrit la moitié de ses bijoux ; le
Capitaine l'ayant acceptée , tint conseil avec
ses gens , qui furent d'avis de s'emparer du

reste des bijoux , & d'abandonner à son malheureux sort cet infortuné , qui chercha en vain à les attendrir par ses supplications & par ses larmes.

» Ciel , permettras-tu une injustice si atroce !
 » s'écria Bozaldab. » Regarde , dit l'Ange ,
 » vois ce vaisseau , dans lequel tu aurois sou-
 » haité que ce malheureux fût entré , réduit en
 » pieces par un rocher contre lequel il a heurté ;
 » n'entends-tu pas les cris lamentables des ma-
 » telots ? Laisse gouverner le monde par le
 » grand & sage dispensateur qui l'a créé !
 » Bientôt il tirera de ce désert affreux cet
 » homme dont le sort le fait pousser des plain-
 » tes & des murmures , mais par des moyens
 » que lui seul connoît. Son cœur étant do-
 » miné par l'avarice , il étoit non-seulement
 » le plus méprisé , mais aussi le plus malheu-
 » reux des hommes ; il s'imaginait qu'il y
 » avoit dans les richesses un charme puissant ,
 » tel que celui de la baguette d'Abdiel , au
 » moyen duquel il satisferoit tous ses desirs , &
 » il ne pourroit jamais rien craindre. Aujour-
 » d'hui , non-seulement il a commencé à mé-
 » priser , mais encore à avoir en horreur les
 » richesses , en jettant ses bijoux sur le sable , il
 » en a senti l'inutilité , & la conduite des ma-
 » telots lui a montré combien elles peuvent
 » être pernicieuses ; il sait à présent qu'elles

» sont bonnes ou mauvaises , utiles ou nuisi-
» bles , suivant le caractère de celui qui les
» possède. Heureux l'homme qui a appris la sa-
» gesse à l'école de l'adversité ! Tourne-toi
» maintenant ; voici un spectacle qui t'inté-
» ressera encore plus que celui dont tu viens
» d'être le témoin «.

Au même instant , le Calyphe vit un ma-
gnifique palais , orné de statues de jaspe de
ses ancêtres , des portes d'ivoire , qui tournant
sur des gonds d'or de Golconde , présentèrent
aux regards un trône de diamans , environné
de Rajas de cinquante nations & d'Ambassa-
deurs vêtus d'habits de toutes sortes de cou-
leurs : sur ce trône siégeoit Aboram , ce fils de
Bozaldab dont il pleuroit la mort ; à ses côtés
étoit une Princesse plus belle qu'une Houri.

» O bienfaisant Alla , c'est mon fils , s'écria
» le Calyphe ; ah ! laissez-moi le prendre dans
» mes bras , & l'approcher de mon cœur « !
L'Ange lui répondit : » tu ne peux pas em-
» brasser un être qui n'a point de substance ;
» ce n'est ici qu'une vision ; je te montre seu-
» lement quelle auroit été la destinée de ton
» fils , s'il eût vécu plus long-tems. Et pour-
» quoi s'écria Bozaldab : ne lui a-t-il pas été
» permis de vivre ? Pourquoi n'ai-je pas la
» satisfaction de le voir jouir de tant de bon-
» heur & de puissance « ! Attends ! répliqua l'ha-

bitant du cinquieme ciel. Bozaldab continua de regarder attentivement ; il vit que le visage de son fils , sur lequel il avoit accoutumé de voir un sourire agréable , & les vives couleurs de la santé , étoit tantôt troublé par la rage , & tantôt qu'il annonçoit l'ivresse où il s'étoit plongé ; il y voyoit peints le dédain , la frayeur & les flétrissures de la débauche ; ses mains étoient teintes de sang ; il entroit en fureur : le palais où éclatoit auparavant toute la pompe orientale , fut tout-à-coup changé en un noir cachot ; son fils étoit étendu sur le pavé , lié , garotté , & ses yeux arrachés ; bientôt après il vit la Sultane favorite , dont la beauté l'avoit frappé , présenter à Aboram une coupe empoisonnée qu'elle le força de boire , & se marier avec son successeur au trône.

» Heureux , dit Caloc , celui que la providence a arraché au crime par l'ange de la mort , à qui elle a enlevé une puissance qui auroit fait fondre sur lui la plus affreuse misère «.

» C'est assez , s'écria Bozaldab , j'adore les desseins impénétrables de la toute-puissance ! De quels terribles maux mon fils n'a-t-il pas été délivré par cette mort sur laquelle j'ai tant versé de larmes ! c'est une mort d'innocence & de paix , qui a laissé sur la terre sa mémoire en bénédiction , &

» a placé son ame dans les cieux.

» Jette ce poignard , lui dit le messager cé-
 » leste , dont tu voulois te frapper , change
 » tes plaintes en un respectueux silence , &
 » tes doutes en adoration profonde ; un mor-
 » tel peut-il regarder , sans confusion & sans
 » que la tête lui tourne , dans l'abyme im-
 » mense de l'éternité ? Un esprit qui ne voit
 » qu'à une distance infiniment petite , peut-
 » il découvrir toute la suite des événemens ?
 » Ces canaux que tu as fait creuser pour re-
 » cevoir les inondations annuelles du Nil ,
 » peuvent-ils contenir les eaux de l'océan ?
 » Souviens-toi que le bonheur parfait ne peut
 » pas être donné à une créature : ce bonheur
 » parfait est un attribut du grand être , qui
 » ne peut pas plus se communiquer que la
 » puissance infinie & l'éternité «.

Après avoir ainsi parlé , l'Ange étendit ses
 ailes & s'envola vers l'empyrée. Bozaldab re-
 tourna dans son palais ; il trouva dans les pa-
 roles de Caloc le principe du vrai bonheur.





LE DUEL.

CONTE MORAL.

MELCOUR fut privé de ceux à qui il devoit le jour, dans un âge où il ne pouvoit sentir toute l'étendue de cette perte. Un de ses oncles le retira chez lui, le fit élever avec son fils, & prit le plus grand soin de leur éducation. Florainville & Melcour, unis par les liens du sang, le furent bientôt par ceux de l'amitié, que l'habitude de vivre ensemble augmenta de plus en plus. Leur naissance les appelloit au service; dès qu'ils eurent l'âge requis pour y entrer, on leur obtint de l'emploi dans le même régiment. Florainville avoit toujours fui l'étude. La dissipation qu'entraîne l'état militaire, en tems de guerre principalement, & nous y étions alors, ne contribua qu'à l'en éloigner davantage. Pour Melcour, il joignoit à beaucoup d'esprit l'envie de le cultiver. Ses occupations avoient été sagement dirigées; un caractère honnête, doux, sensible, compatissant, & des réflexions profondes, lui firent abhorrer sur toutes choses la criminelle pratique du duel, trop en vogue dans le tems qu'il commença à servir.

La différence des goûts diminua peu à peu l'intimité qui étoit entre ces deux jeunes gens. L'amour du plaisir aveugla Florainville : il se déranginga ; ses dettes s'accumulèrent. Melcour le plaignit, l'aida de sa bourse, & chercha à le retirer du précipice où il alloit se plonger. Il lui représenta combien sa conduite l'avilissoit aux yeux des gens sensés ; ceux même, lui disoit-il, qui applaudissent à présent à vos foiblesses, feront les premiers à vous accabler des railleries les plus piquantes, dès qu'ils vous verront sans ressource. Ils se disent vos meilleurs amis ; vous les croyez. . . . Ils vous ont éloigné de moi ; ils m'ont peint à vos yeux sous les traits les plus défavorables ; & s'ils ne sont point parvenus à éteindre l'amitié que vous m'avez jurée, au moins l'ont-ils affoiblie. . . . Les monstres ! ils savent combien ma tendresse pour vous est sincère : ils sont instruits des soins que j'ai pris jusqu'ici de vous éclairer sur leurs perfides desseins ; & ils veulent m'en punir. O mon ami ! s'ils parvenoit à m'enlever votre cœur, leur succès ne seroit que trop complet. Mais je ne vous parle pas ici pour moi seul ; mon cher Florainville ! au nom des sentimens qui unirent notre enfance, ne plongez pas le poignard dans le sein du meilleur des peres. S'il étoit témoin des excès auxquels vous vous abandonnez, il en mourroit de douleur,

Tous ces discours ébranlerent Florainville : il promit de changer ; mais ses perfides compagnons de débauche lui présentèrent le crime sous des dehors si séduisans , qu'il fut trop foible pour résister. Melcour sachant qu'après avoir perdu au jeu des sommes considérables , il avoit été dissiper son chagrin dans un lieu infame , osa l'y aller trouver , & lui rappella avec force ses devoirs & les promesses qu'il avoit faites de les remplir.

Florainville ne se connoissoit plus : il se porta contre son cousin à des excès inexcusables : il tira son épée. Melcour refusant de se battre , ce furieux lui tint les propos les plus insultans ; dans sa rage , il l'eût frappé , si quelque reste de raison ne l'eût arrêté. Son cousin , toujours aussi tranquille , ne se laissa point ébranler ; malgré tout ce qui rendoit Florainville indigne de partager sa tendresse , il ne vit en lui qu'un parent dont il étoit l'ami.

Celui-ci ébranlé par cette égalité d'ame , revient à lui-même. Il a honte de ses emportemens : il en demande mille excuses. Sa grace étoit dans le cœur de Melcour : il ne la sollicita pas long-tems ; mille tendres embrassemens furent le gage de leur réconciliation.

Un Officier d'un autre régiment avoit assisté à leur dispute : il avoit été témoin du peu de retenue de Florainville ; & le flegme res-

pectable de son cousin lui avoir paru l'effet de son peu de courage. Il ne manqua pas le lendemain d'en faire des plaisanteries tres-fortes ; elles furent entendues de quelques-uns des camarades de Melcour. Dans la carrière de l'honneur , le moindre soupçon paroît injurieux. On fit les recherches les plus exactes , & l'on découvrit ceux qui avoient donné lieu aux propos de toute la garnison. On leur fait dire que le corps a été insulté en leurs personnes , & que c'est à eux à le venger. Ils n'ont pas même le choix des moyens : si ce qu'on raconte de leur dispute est vrai , ils doivent se battre , ou égorger celui qui a eu l'audace d'en imposer sur leur compte avec autant de malignité. Qu'on se peigne la situation de Melcour. Ses principes lui défendent le duel ; & , s'il cede aux cruelles volontés de son corps , il se trouve réduit à l'affreuse nécessité de plonger son épée dans le sein de son semblable , de son parent , de son ami. Il a beau représenter les motifs qui l'ont guidé , on ne lui répond qu'en désignant l'endroit où il doit se rendre , & les armes qu'il doit apporter. Rien n'égale son désespoir. Il se retire chez lui ; Florainville , qui vient le chercher , le trouve les coudes appuyés sur une table ; ses mains couvrent son visage ; ses larmes coulent en abondance : il n'interrompt ses san-

CONTE MORAL. 191

glots que pour répéter le nom de Florainville. A ce spectacle , celui-ci ne se possédant plus , se précipite aux genoux de son ami : sa vue retrace à Melcour toute l'horreur de son état ; il le repousse. . . . Quoi ! dans un moment je dois te poignarder , & tu t'offres à mes yeux... Il tombe dans les bras de son cousin ; ses pleurs coulent avec plus de force. O Florainville ! dit-il , d'une voix étouffée , si ma main t'arrache la vie , je ne te survivrai pas. Que dirai-je à ton pere ! . . . Ton pere , hélas ! il n'a donc pris tant de soin de mes premières années , que pour me voir teint du sang de son fils. . . O malheureux vieillard ! quel que soit le succès de cet horrible combat , il sera pour ton cœur paternel une source de larmes.

Dans ce moment quelques Officiers forcent la porte : ils viennent pour avertir Melcour qu'il ne peut se faire attendre plus long-tems ; que c'est donner lieu de soupçonner sa valeur. Quel affreux moment ! ces deux amis se tiennent étroitement embrassés. Ils ne répondent que par des sanglots.

Cependant Florainville , chez qui le cruel honneur parle encore plus haut que l'amitié , rompt le premier ce douloureux silence. Il se leve , tend les bras à Melcour qu'il n'ose regarder. --- Alors celui-ci : quoi ! tu veux , barbare , que j'aïlle. . . Non , cruels , non ;

que vos vains préjugés me déshonorent ; j'y consens. Je ne serai point homicide. . . Vous voulez ma mort, eh bien ! venez vous-mêmes m'arracher une vie que je déteste. Il se lève, se promène à grands pas ; m'armer contre lui, s'écrie-t-il ? Florainville, je te verrai expirer de ma main. . . & ton pere. . . il me redemandera son fils. . . --- Où est mon fils ! où est mon fils ! & je serai couvert de son sang. . . --- Quel crime avoit-il commis pour que ton bras. . . --- Aucun , aucun ; ô mon second pere ! . . . la vengeance ne m'a point égaré. . . C'est en nous embrassant que nous avons tourné nos épées l'un contre l'autre. . . Un barbare préjugé m'a aveuglé : il est tombé sous mes coups , victime d'un faux honneur. . . Non. . . non , ô Florainville ! A ces mots , il se jette sur son cousin , le serre étroitement contre son sein. --- Je ne serai point ton assassin, non. . . Et vous , retournez vers ceux qui vous ont envoyés ; dites-leur que Melcour préfère un prétendu déshonneur à un crime. . . au plus affreux des crimes. Son sort est décidé par cette réponse. Ses camarades viennent lui annoncer , avec tous les témoignages d'un sincere regret, qu'il ne peut plus être membre du Corps, puisqu'il a refusé de se battre. Qu'on se peigne Florainville écoutant cet arrêt. C'est lui qui a plongé Melcour
dans

CONTE MORAL. 193

dans cet abyme de maux. Le déshonneur de son cousin est l'ouvrage de ses dérèglements. Tout ne fait qu'augmenter son désespoir. On en craignoit les suites ; on l'arrache , malgré lui , à cette scène de douleur.

Melcour , resté seul , ne balançoit pas longtemps sur le parti qu'il devoit prendre ; il ne retourna pas dans sa province pour essuyer des mépris qu'il n'a pas mérités. En attendant que sa malheureuse aventure y soit oubliée ou présentée sous son véritable point de vue , il va chercher à perfectionner , par ses voyages , les connoissances qu'il possède. Dans la nuit même , il fait tout préparer pour son départ , écrit une lettre à son cousin , dans laquelle il indique les moyens de lui faire passer ses revenus , dont son âge lui permet de disposer. Il instruit Florainville de ses projets de voyage. » Quant à vous , ajoute-t-il , apprenez notre sort à mon oncle ; qu'il sache qu'on » a voulu me forcer à vous égorger , qu'il en » frémissé ! & si ces barbares , dont un faux » honneur est le seul guide , me croient indigne de servir mon Roi , qu'au moins votre père applaudisse aux efforts courageux » que j'ai faits pour nous épargner un crime... » Quelle leçon... vous en profiterez , ô mon » cher Florainville ! déjà votre aveuglement » a cessé... Aimez-moi , aimez-moi toujours !

» & si vous m'avez rendu votre cœur , gardez-
vous de me croire malheureux «.

Dès la pointe du jour , il part , accompagné d'un seul domestique. Il avoit fait trois ou quatre lieues , lorsqu'il aperçut , à quelque distance du chemin , un parti ennemi sur le point de mettre en déroute un corps moins considérable des nôtres. Il ne peut voir des François prêts à être vaincus , sans brûler de les secourir ; la grandeur du danger dispaçoit à ses yeux ; & n'écoulant que la gloire , ce même Melcour , de la valeur duquel ses camarades ont osé douter , vole sur le champ de bataille , fait des prodiges , enleve un drapeau aux ennemis , & les François sont vainqueurs.

L'Officier général qui commandoit ce détachement , enchanté de la bravoure du jeune inconnu , le prie avec instance de lui dire son nom. Je me ferai connoître dans un instant , Monsieur , lui répondit-il ; mais permettez que je vous demande quelle est votre destination actuelle. --- Je vais prendre le commandement de la garnison voisine [c'étoit celle d'où Melcour venoit de sortir). Eh bien , j'aurai l'honneur de vous y accompagner , & c'est-là que je veux recevoir les éloges que votre bonté daigne me prodiguer.

Ils arrivent , Monsieur , lui dit Melcour ; la seule grace que je vous demande , c'est de con-

voquer chez vous les Officiers du régiment de *** [celui qu'il a quitté). Ils se rassemblent, Melcour paroît. Reconnoissez, Messieurs, leur dit-il, la victime infortunée d'un faux honneur qui vous rend injustes & cruels, & auquel cependant vous sacrifiez presque tous. Parce que j'ai refusé de tremper mes mains dans le sang d'un parent dont je suis l'ami, & qui effaça la faute la plus légère par les larmes du plus sincère repentir ; parce que j'ai écouté la voix de l'humanité & de la religion, parce que j'ai respecté les loix de l'état, vous m'avez jugé indigne de porter les armes pour ma patrie. Les préjugés vous ont aveuglés : vous n'avez pas craint de m'accuser de lâcheté ; je me suis vengé de cette accusation injurieuse, & ce drapeau que j'ai enlevé aux ennemis de mon Roi, rend un témoignage assez glorieux de ma valeur. Tous ses camarades l'entourent, l'embrassent, & réparent, par les éloges qu'ils lui prodiguent, & par les excuses qu'ils lui font, le soupçon odieux qu'ils avoient osé former contre lui.

Le Général étonné, attendri de la grandeur d'ame que vient de déployer Melcour, le presse de reprendre son rang, en attendant qu'il puisse rendre compte au Ministre d'une aussi belle action. Melcour cede à ses instances, unies à celles des Officiers de son corps ; ac-

ceptez , lui dit l'Officier général , l'emploi dont on vouloit vous priver hier , comme un aveu tacite de l'injustice du préjugé qui vous condamnoit ; & puisse votre exemple , Monsieur , le déraciner entièrement. Puis se tournant vers les Officiers qui l'entouroient : ce vertueux jeune homme vous apprend à ne pas accuser de lâcheté celui qui , fidele aux loix du véritable honneur & de la patrie , refuse d'être un vil meurtrier ; revenez , Messieurs , de la funeste erreur qui vous fait voir l'homme vraiment courageux dans celui qui ne craint pas d'égorgér son semblable pour laver une injure. Reconnoissez-le plutôt dans celui dont l'ame est assez grande pour renoncer au plaisir de la vengeance ; remettez désormais à un jour de bataille à vuidier vos querelles particulières. Que vos triomphes sur les ennemis de l'Etat soient le supplice de celui qui vous aura offensé ; ou si l'insulte que vous avez reçue l'exige , que les loix impriment à votre adversaire une tache ineffaçable ; livrez-le à l'opprobre public ; mais que tous vos éloges soient réservés à Melcour , & à ceux qui auront la magnanimité de suivre l'exemple qu'il nous a donné en ce jour.

Pendant toute cette scene , qu'on se peigne les transports de Florainville ; qu'on se le représente tenant son cousin étroitement serré

contre sa poitrine , l'arrosant des larmes délicieuses de la joie. C'est dans cet heureux moment qu'il abjure ses fatales erreurs ; & fidele cette fois aux promesses qu'il a faites , il n'est pas besoin de dire qu'il mérita , ainsi que son vertueux ami , d'être élevé aux premiers grades du militaire.





O B I D A H.
 CONTE ORIENTAL,
 TRADUIT DE L'ANGLAIS.

OBIDAH, fils d'Abensina, entreprit un voyage, & se tourna du côté de l'Indostan. Il jouissoit d'une santé ferme & vigoureuse ; il étoit animé par le desir & l'espérance : il ne s'arrêtoit que de tems en tems pour écouter le ramage des oiseaux, pour respirer un air doux & frais, & se désaltérer au bord d'un ruisseau ; quelquefois il contemploit les chênes, ces monarques des montagnes ; d'autres fois il respiroit l'agréable odeur de la primevere, fille ainée du printems ; tous ses sens étoient agréablement flattés, tout souci étoit banni de son cœur.

Il continua sa route jusqu'au moment où le soleil fut au midi, & la chaleur qui augmentoit à chaque instant, affoiblissant ses forces, il regarda autour de lui, afin de découvrir un chemin qu'il pût suivre sans être incommodé par l'ardeur du jour. Il aperçut à sa droite un bocage, dont l'ombre ondoyante sembloit l'inviter à tourner ses pas de

re côté-la ; il y entra , la fraîcheur & la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put pas résister. Cependant il n'oublia pas qu'il avoit entrepris un voyage ; mais appercevant un petit sentier bordé de fleurs , qui paroissoit dans la même direction que le grand chemin , il prit la résolution de le suivre , & d'allier ainsi les plaisirs avec la peine , & de se procurer les récompenses de la diligence sans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque tems , & avec une ardeur qui ne se rallentissoit point , excepté lorsqu'il étoit arrêté par le chant des oiseaux que la chaleur attiroit dans l'ombre , ou lorsqu'il s'amusoit à cueillir des fleurs qui étoient d'un côté du sentier , & des fruits que les branches des arbres lui offroient de l'autre. Enfin , le petit sentier commençant à s'écarter de la grande route , & à se perdre parmi les arbres & les buissons , qui étoient rafraîchis par des fontaines & des cascades , Obidah s'arrêta un instant ; il examina s'il ne risquoit pas de s'écarter trop de la grande route ; mais se rappelant que la chaleur étoit encore très-ardente , il résolut de continuer par le petit sentier , pensant qu'il ne feroit pas un long détour , & que bientôt il retrouveroit le grand chemin.

Il redoubla le pas , afin de regagner ce que

les détours lui avoient fait perdre ; l'espece d'inquiétude où il étoit le portoit à s'arrêter à chaque nouvel objet qui s'offroit à sa vue , & à goûter tous les différens plaisirs qui se présentoient à lui , & qui servoient à le distraire. Il faisoit parler les échos ; il montoit sur les arbres , d'où il pouvoit découvrir de belles perspectives ; il s'arrêtoit devant les cascades ; il se plaisoit à former un cours aux ruisseaux qui couloient entre les arbres ; il battit ainsi un long espace de terrain en faisant mille tours & détours. Les heures s'écouloient dans ces amusemens sans qu'il s'en apperçût. Il s'arrêta enfin ; le jour étoit sur son déclin ; il s'éleva tout-à-coup une tempête. Le danger où il se trouvoit lui fit sentir que l'homme s'éloigne souvent du bonheur lorsqu'il ne consulte que son plaisir actuel , il se repentit d'être entré dans le bocage , & d'avoir quitté la grande route. L'air s'obscurcit de plus en plus , & un coup de tonnerre le tira de sa méditation.

Il résolut de faire tout son possible pour sortir du lieu où il étoit , & pour retrouver le grand chemin. S'étant prosterné devant l'Auteur de la nature , & ayant imploré son secours , il avança d'abord avec confiance , tenant son épée à la main pour écarter les bêtes du désert effrayées par l'orage ; il enten-

doit à droit & à gauche les hurlemens plaintifs de la rage & de la terreur ; il étoit au milieu de l'horreur des ténèbres & de la solitude ; les vents impétueux mugissoient dans les forêts , & les torrens rouloient avec un bruit affreux. Il marchoit d'un pas tremblant dans l'obscurité ; il se sentit enfin accablé de fatigue , & il étoit sur le point de céder à son malheureux destin , lorsqu'il aperçut une lumière ; il s'avance du côté où elle paroissoit , & il découvre la retraite d'un Hermite. Un bon vieillard le reçut avec empressement & lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé : » comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ? lui dit l'Hermite ; il y a près de 30 » ans que je suis dans cette retraite , & personne n'y étoit encore venu ». Obidah lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé.

» Mon fils , lui dit l'Hermite , n'oubliez jamais les dangers que vous avez courus aujourd'hui par votre imprudence. Souvenez-vous que la vie de l'homme est le voyage d'un jour. Au matin de la jeunesse nous nous levons pleins de vigueur ; nous sommes animés au travail par l'espérance , & nous marchons d'un pas ferme dans le sentier de la sagesse. Peu de tems après , notre zèle se ralentit , nous cherchons à faci-



L'HEUREUX MARIAGE.

ANECDOTE.

JULIE couloit ses jours dans une paisible innocence. Son cœur n'avoit point encore éprouvé le tumulte des passions. Jeune, belle & riche, elle fixoit les regards de tous les élégans. Chacun aspirait à l'honneur de faire sa conquête; mais elle recevoit avec froideur les déclarations d'amour qu'on lui adressoit. A-peine sa raison commençoit-elle à éclore que déjà elle indiquoit le plus beau naturel. Une mère tendre & sage, la Marquise de M... avoit le soin d'éclairer ses idées & de fortifier ses heureuses dispositions. “ Accoutumez-
 „ vous de bonne heure, lui disoit-elle, à re-
 „ garder les hommes avec indifférence; dé-
 „ fiez-vous de leurs discours: la plupart sont
 „ perfides: ils exagèrent toujours leurs senti-
 „ mens: ils couvrent de fleurs le précipice:
 „ ils emploient les ruses les plus adroites, les
 „ pièges les plus dangereux pour triompher de
 „ la timide innocence: fermez votre cœur à
 „ l'amour, & croyez que dans la vertu seule
 „ réside le vrai bonheur „.

Julie écoutoit avec docilité les conseils de sa

mere; elle fuyoit l'oïſiveté des cercles , & ſe livroit entièrement à l'étude des belles-lettres. On s'étonnoit que , dans un âge encore tendre , on pût ainſi renoncer à tous les plaisirs , & n'en trouver que dans la ſolitude. Ceux qui l'approchoient admiroient en elle une élocution brillante , un taçt fin & délicat , des connoiſſances variées , & ſur-tout une mémoire prodigieuſe. Mais on a beau éviter les écueils ſéduiſans de l'amour , tôt ou tard l'indifférence va ſ'y brifer & faire un triſte naufrage. Julie , juſqu'à préſent inſenſible , eſt dévorée par la paſſion la plus funeſte.

Mundor alloit fréquemment chez la Marquiſe. Il avoit conſacré ſes plus beaux jours , dans une congrégation diſtinguée , à l'éducation de la jeuneſſe , & goûtoit , dans un âge avancé , les douceurs du repos. Parmi tous ſes élèves , il avoit toujours diſtingué St. Albin. Celui-ci joignoit aux graces de la figure , à une taille noble & aiſée , un caractère charmant , un cœur ſenſible & un eſprit orné. Eloigné depuis dix ans de Mundor , il n'avoit pas ceſſé de lui écrire & de lui donner des témoignages de ſa reconnoiſſance. Il l'entretenoit des différentes ſituations dans leſquelles il ſe trouvoit ; il lui parloit des dangers auxquels ſa vertu avoit été expoſée , & de ceux auxquels l'eſſerveſcence de la jeuneſſe l'expoſoit

206 L'HEUREUX MARIAGE,

encore ; il lui avouoit avec une naïveté charmante les fautes qu'il avoit commises ; il lui communiquoit tous ses petits ouvrages , & le prioit de l'aider de ses conseils.

Mundor étoit touché jusqu'aux larmes des marques de tendresse qu'il recevoit de son disciple chéri & de ses progrès dans les belles-lettres. Il parloit avec enthousiasme de son élève à la Marquise & à Julie ; il leur lisoit de même toutes ses lettres. L'une & l'autre en écoutoient la lecture avec un plaisir infini. « Je suis enchanté de St. Albin , s'écrioit » la Marquise ; qu'il doit être aimable ! la » bonté de son cœur , l'honnêteté de son ame » se peint dans ses écrits. Quelle élégance , » quelle délicatesse , quelle pureté on voit res- » gner dans son style ! Ce qui me pénètre de » la plus vive admiration , c'est la reconnois- » sance qu'il a pour vous , Mundor , des soins » que vous avez pris de son enfance. Quelle » leçon pour les jeunes gens de son âge qui » oublient souvent jusqu'au nom de leur bien- » faiteur ! que je voudrois avoir un fils qui lui » ressemblât » !

Julie formoit en secret des vœux encore plus ardens que ceux de sa mere. Elle n'osoit s'expliquer sur le compte de St. Albin , elle se feroit décelée. En effet , l'amour s'étoit déjà glissé dans son cœur. L'image de St. Albin

se présente à son idée sous mille formes agréables. Elle se nourrissoit du doux espoir d'être aimée un jour de lui. Elle relisoit sans cesse les lettres que lui avoit laissé Mundor, & plus elle les lisoit, plus sa passion prenoit de profondes racines. Mais que de malheurs vont t'accabler, infortunée Julie ! comment pourras-tu apprendre, sans mourir de douleur, la funeste nouvelle du mariage de St. Albin !

St. Albin annonce à Mundor qu'il doit, sous peu de tems, unir son sort à celui d'une Demoiselle très-riche, dont il cultivoit les bonnes grâces depuis plusieurs mois. « Je vais » donc, ajoutoit-il, m'embarquer sur cette » mer orageuse où tant de gens font un triste » naufrage. Puissé le ciel rendre heureuse ma » navigation ».

Mundor communiqua à la Marquise & à Julie la lettre de St. Albin. Julie se retira aussitôt dans son appartement, & eut assez de force d'esprit pour cacher le trouble qui l'agitoit. Quelle plainte assez éloquente pourroit rendre les tristes accens de sa douleur ! « Cher » St. Albin, s'écrioit-elle, c'en est donc » fais, je vais te perdre pour toujours... Je » n'ai donc plus d'espoir d'être unie à toi... » De couler mes jours avec toi... Amour, » cruel amour, pourquoi t'ai-je écouté ? Pour- » quoi as-tu détruit, par tes prestiges flat-

208 L'HEUREUX MARIAGE,

» teurs , l'innocente tranquillité dont je jouis-
 » sois ? ... Ah ! cruel St. Albin , si tu savois
 » tous les maux que tu me fais souffrir , ton
 » ame en seroit attendrie. . . Mais que dis-je ?
 » malheureuse . . . où ma raison égarée me con-
 » duit-elle ? ... Pourquoi accusai-je St. Al-
 » bin ? ... Ne suis-je pas la seule coupable ? ...
 » Devois-je écouter un tendre penchant ? ...
 » Devois-je me désespérer . . . aimer , adorer
 » un être chimérique que je ne connois pas
 » & qui ne peut jamais m'appartenir » ?

Telles étoient les réflexions que faisoit la triste Julie : elle tâchoit inutilement d'arracher de son cœur le trait qui l'avoit percé. La gaieté fuyoit loin d'elle : le doux sourire n'eroit plus sur ses levres : on ne voyoit plus briller sur son visage le tendre éclat de la rose : une pâleur mortelle couvroit ses joues : insensiblement elle tomba dans une langueur qui menaçoit ses jours.

La Marquise qui chérissoit tendrement sa fille , étoit désespérée de la voir dans un état aussi déplorable. Elle cherchoit à en découvrir la cause. Elle soupçonnoit que Julie pouvoit être atteinte d'une inclination malheureuse qu'elle vouloit cacher. . . « Chere Julie ,
 » disoit cette mere désolée , dépote tes peines
 » dans mon sein : tu connois ma tendresse :
 » parles , ma Julie ». Julie répondoit vague-
 ment

ment à ces propos. Cependant elle dit, en faisant un effort pour sourire, à Mundor qui étoit venu s'informer de sa santé, de marquer à St. Albin qu'il avoit fait, sans le savoir, la conquête d'une jeune personne de sa connoissance, & qu'elle lui souhaitoit, dans le mariage qu'il alloit contracter, tout le bonheur qu'il méritoit. (J'aurai du moins, disoit-elle en elle-même, avant de mourir, la consolation d'informer l'objet que j'aime de mes tendres sentimens).

Mundor, sans pénétrer le motif de Julie, s'acquitta, par forme de plaisanterie, de sa commission. Il y joignit le portrait des charmes de Julie. St. Albin fit des réflexions sur ce qu'on lui marquoit, & desiroit que la plaisanterie devînt sérieuse. Il avoit à essayer des parens de Lucile qu'on lui destinoit mille tracasseries. L'intérêt, la convenance & des sollicitations de sa famille avoient seules formés des nœuds. Malgré le vif amour de sa maîtresse, il n'avoit jamais éprouvé près d'elle ces douces émotions & ces transports délicieux qui font le bonheur de deux vrais amans. La lettre de Mundor fut une foible étincelle qui causa un grand incendie. L'imagination de St. Albin se porta rapidement vers l'objet dont on lui parloit. Un certain je ne sais quoi qu'on sent mieux qu'on ne peut définir lui

210 L'HEUREUX MARIAGE,

faisoit desirer avec la plus grande impatience de connoître Julie, & déjà même, sans la connoître, elle regnoit en souveraine dans son cœur.

Lucile ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la froideur de St. Albin. (Les yeux d'une amante sont difficiles à tromper). Elle l'accabla de reproches, & il ne chercha point à se justifier.

Cependant St. Albin, préoccupé de sa nouvelle passion, informa Mundor de la situation de son cœur; il lui fit part aussi des désagréemens qu'il rencontroit dans la mariage qu'on lui proposoit, & finit par l'exhorter à travailler sérieusement à son bonheur. Mundor fut étrangement surpris de voir qu'un léger badinage de sa part eût si fort affecté son élève. Il regardoit sa lettre comme le fruit d'une imagination enflammée. Il crut devoir lui faire à ce sujet quelques représentations. Il lui répondit qu'il n'étoit pas prudent de renoncer à un mariage certain & avantageux pour courir après une chimere. Il lui mit sous les yeux l'éloignement des provinces qui seroit un obstacle à ses desirs. (& en effet, St. Albin & Julie étoient séparés l'un de l'autre par un espace de cent lieues). St. Albin insiste: il marque à Mundor que la distance qu'il lui opposoit n'étoit qu'un point que l'amour sauroit franchir. Il le conjure d'accélérer le moment de son départ.

CONTE MORAL. 211

Mundor voyant que St. Albin persistoit dans sa résolution , ne consulte plus alors que son amitié. Il vole aussi-tôt chez la Marquise à laquelle il communique la lettre qu'il venoit de recevoir. « Je suis enchantée, s'écria » la Marquise , des vœux que St. Albin a sur » Julie. Vous savez combien je l'estime & » avec quelle ardeur j'ai toujours désiré d'a- » voir un fils tel que lui. D'ailleurs je crois » que la maladie de Julie pourroit bien pro- » venir d'une passion violente que le mérite » de St. Albin auroit fait naître en elle. Elle » s'est formée des idées singulieres des hom- » mes, de leur inconstance, de leur perfidie. » Les lettres de St. Albin & tout le bien que » vous nous dites de lui ont sûrement allu- » mé dans son sein le feu qui la consume. » Le ciel se déclare en ma faveur : il veut me » conserver, en m'envoyant St. Albin , une » fille que j'aime plus que ma vie. Feu mon » époux m'a laissé une succession considéra- » ble. Je vais la partager avec Julie. Ne dis- » férez pas d'écrire à votre élève, & de lui » marquer mes intentions ». Aussi-tôt la Mar- quise & Mundor montent dans l'apparte- ment de Julie. « Je veux , lui dir la Marquise , » en souriant d'un air d'intelligence avec Mun- » dor, vous donner un époux. A votre âge

212 L'HEUREUX MARIAGE,

» c'est un joli présent à recevoir que celui d'un
 » mari. Vous ne le refuserez pas, sans doute,
 » Julie ». Plus la Marquise & Mundor rioient,
 plus le trouble de Julie augmentoit, plus elle
 étoit déconcertée. Elle se remet cependant un
 peu de son agitation, & répond avec une
 voix presque étouffée par ses soupirs. « Je suis
 » bien sensible à vos bontés, Madame : je n'ai
 » pas les besoins que vous me supposez. Dai-
 » gnez ne point gêner mon inclination & me
 » laisser vivre dans le célibat ».

La Marquise & Mundor, après quelques lé-
 gers badinages sur une pareille résolution, ins-
 truisirent Julie du projet de son établissement
 & lui communiquèrent les lettres écrites à ce
 sujet. A une nouvelle aussi agréable & aussi
 peu espérée, Julie eut bien de la peine à con-
 tenir sa joie. Elle admira en silence les res-
 sorts secrets dont la Providence se servoit
 pour la rendre heureuse. Elle fit un aveu in-
 génu de sa passion pour St. Albin & de tous
 les maux qu'elle avoit soufferts depuis la nou-
 velle de son mariage avec Lucile. Julie, dé-
 livrée de ses inquiétudes, reprit, en peu de
 tems ses forces. Bientôt un coloris charmant
 anima son visage. Une gaieté aimable accom-
 pagne toutes ses actions. Ses yeux brillent du
 même feu qu'autrefois ; l'amour ajoute encore
 à leur vivacité naturelle.

CONTE MORAL. 213

Mundor n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à St. Albin le succès de sa négociation, & de lui donner tous les éclaircissemens nécessaires sur la famille & la fortune de Julie. St. Albin reçut avec transport la lettre de son ami. Il se proposoit d'aller à Paris pour quelques affaires, & ensuite dans la patrie de la Marquise. Il hâte donc le moment de son départ. Il marque à Mundor son arrivée, & le prie de témoigner à Julie l'empressement qu'il a de la voir & de lui jurer un amour éternel.

Pendant que St. Albin s'occupoit du plaisir qu'il auroit de connoître bientôt Julie, & qu'il se dispoit d'écrire à ses parens une lettre très-pressante pour leur faire agréer son nouveau projet de mariage, il s'élève un nuage terrible sur l'aurore de son bonheur. On lui marque que le Marquis de St. Albin son pere est tombé dangereusement malade, & que s'il veut recueillir ses derniers soupirs, il faut qu'il parte sur le champ. A-peine a-t-il jetté les yeux sur les premieres lignes de cette lettre fatale qu'il n'a pas la force de l'achever; elle lui tombe des mains; il verse un torrent de larmes; il se passe en lui un combat violent entre l'amour & la piété filiale. L'amour le sollicite vivement en faveur de Julie, & veut absolument l'entraîner vers elle. Sa ten-

214 L'HEUREUX MARIAGE,

dresse lui représente un pere livré aux horreurs de la mort , prêt à expirer , prononçant le nom de son fils , & demandant avec empressement de le voir. Une voix intérieure ne cesse de lui faire entendre qu'on doit honorer ses parens , & sur-tout leur rendre aux derniers instans de leur vie ces tristes & lugubres devoirs qu'imposent le respect & la tendresse. St. Albin cede à des raisons aussi solides ; il n'hésite plus ; il ne prend pas même le tems d'instruire Mundor du fâcheux contretems qui l'oblige de retourner dans sa patrie ; il vole auprès de son pere qu'il trouve à toute extrémité.

Sur ces entrefaites la tendre Julie étoit plongée dans la plus profonde mélancolie : elle s'alarmoit de ce que St. Albin n'arrivoit point. Tantôt elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; tantôt son imagination ingénieuse à la tourmenter lui faisoit appercevoir son amant qui rendoit un hommage infidèle à Lucile sa rivale , & qui rioit de sa forte crédulité. En un mot , elle étoit livrée à ces perplexités d'esprit inséparables de l'attente , lorsque Mundor vint lui apporter une lettre de St. Albin. Il lui apprenoit la maladie de son pere & sa convalescence. Il réclamoit l'indulgence de la Marquise & de Julie , & il ajoutoit que dès que le Marquis de

St. Albin feroit entièrement rétabli il partiroit pour unir sa destinée à celle de l'aimable Julie.

Cependant St. Albin étoit dans un grand embarras. Il avoit pris, sans consulter sa famille, des engagemens avec Julie qu'il resserroit de plus en plus par les nouvelles assurances de son amour, & il ne songoit point à ceux qu'il avoit contractés avec Lucile. (L'imprudence est le sort de la jeunesse; le feu des passions l'emporte au delà des bornes de la raison, & il lui ôte l'usage de la réflexion). Les choses étoient tellement avancées avec Lucile qu'il ne pouvoit pas décemment reculer. Le pere de Lucile devoit en outre venir incessamment chez le Marquis de St. Albin, afin de prendre les derniers arrangemens pour la conclusion du mariage avec sa fille. Quel parti prendre dans une occurrence aussi fâcheuse ? Le Ciel favorisa bientôt St. Albin. Le pere de Lucile arrive, & il suscite mille tracasseries & mille chicanes. Ce pere tenoit la plus grande partie de sa fortune de sa premiere femme, mere de sa fille. Il se désespéroit lorsqu'il réfléchissoit qu'il étoit à la veille d'abandonner un riche patrimoine. Un sentiment généreux lui faisoit bien desirer quelquefois le bonheur de Lucile ; mais l'intérêt murmuroit & détruisoit presqu'aussi-tôt ce premier mouvement

216 L'HEUREUX MARIAGE,

que la nature inspire à un bon pere.

St. Albin ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable de rompre avec Lucile, & de communiquer à ses parens le projet de son mariage avec Julie. Il les trouve partagés d'opinions. Les uns alléguent le désagrément d'un long voyage. Les autres disent qu'il y auroit la plus grande témérité d'aller, sur la bonne foi d'un ami, épouser une fille qu'on ne connoît pas. Le Marquis de St. Albin, vaincu par les sollicitations & la tendresse qu'il avoit pour son fils, est le seul qui opine en sa faveur. Après bien des contradictions, on s'en tient à son avis. On écrit à la Marquise; en peu de tems on reçoit d'elle une réponse favorable, & bientôt le Marquis de St. Albin & son fils s'acheminent vers la patrie de Julie.

Il ne m'est pas possible de rendre ici les doux transports, les palpitations, les tendres émotions & tous les autres sentimens délicieux qu'éprouverent Julie & St. Albin à leur première entrevue. St. Albin ne se lassoit pas de regarder Julie, de contempler ses charmes, & de faire parler à ses yeux le langage muet de l'amour. Julie, de son côté, étoit dans un trouble qui annonçoit le désordre de son ame. St. Albin adressoit il la parole à la Marquise, aussi-tôt elle promenoit ses regards avides &

curieux sur lui. Celui-ci tournoit-il de nouveau ses yeux sur elle, elle se hâtoit de baisser les siens avec une modestie qui relevoit l'éclat de ses charmes.

A cet état de contrainte & de gêne succéda bientôt une agréable confiance entre les deux jeunes amans. L'un & l'autre se racontaient mutuellement les perplexités d'esprit qu'ils avoient eues, les maux qu'ils avoient soufferts, & ils se livroient à ces doux épanchemens qui font les delices de l'amour. « Chere » Julie, lui disoit St. Albin, le Ciel nous fit » naître l'un pour l'autre. La sympathie unif- » soit nos cœurs avant qu'ils se connussent. » Dès que Mundor m'eut parlé de vous, je » sentis en moi le plus vif desir de vous voir. » Votre image me suivoit par-tout. Que je » suis heureux de pouvoir aujourd'hui vous » jurer un amour éternel. Oui, mon aimable » Julie, je ne vis que pour vous; je ne res- » pire que pour votre bonheur; en vous seule » réside le mien. Qu'il tarde à ma vive im- » patience de me voir uni à vous pour tou- » jours par les liens sacrés de l'hymen! je » crains quelques nouveaux malheurs. . . . » Pourquoi vous inquiéter, cher St. Albin? » Pourquoi chercher dans l'avenir des maux » qui n'existeront pas? La fortune n'a-t-elle » pas assez éprouvé notre constance? Elle est

218 L'HEUREUX MARIAGE,

» l'asse de nous persécuter : elle nous regarde
 » d'un œil favorable : jouissons tranquillement
 » de ses faveurs : mon cœur n'est-il pas à
 » vous , cher amant ? Croyez-vous que votre
 » Julie puisse jamais devenir inconstante » ?

Rien ne troublait l'innocente tranquillité de ces deux jeunes amans. Plus ils se voyoient, plus ils s'aimoient. Le Marquis de St. Albin & la Marquise de M. . . . étoient enchantés de voir ce couple charmant d'aussi bon accord , & ils ne négligeoient rien pour accélérer son bonheur. Déjà on avoit envoyé des bans dans la patrie de St. Albin pour les faire publier , déjà ils l'avoient été dans celle de Julie, lorsqu'il survint un événement qui jeta la consternation dans tous les esprits.

Lucile , inconsolable de la perte de son amant , ne cessoit pas de déplorer son malheureux sort. Elle accabloit son pere de reproches , en lui disant qu'il étoit l'auteur de son infortune , & qu'un vil intérêt le rendoit sourd à la voix du sang. Sensible à des propos aussi aigres & voyant que le mariage de St. Albin étoit décidé , il meurt de chagrin. A-peine Lucile lui eut-elle rendu les derniers devoirs , qu'elle dépêcha exprès sur exprès à la Marquise de St. Albin pour lui annoncer la mort de son pere. Elle réclame dans ses lettres la tendresse de son amant ; elle

sollicite son retour & promet de pardonner son infidélité. La Marquise de St. Albin, touchée de l'amour sincere de Lucile pour son fils, ne laissa pas ignorer cet événement à son époux : elle le presse vivement de ne rien conclure avec Julie , & pour lui imposer cette nécessité, elle dit qu'elle n'enverra pas les bans, quoiqu'elle les eût fait publier.

Le Marquis de St. Albin, en lisant cette lettre, manqua expirer de douleur. Il avoit pour la Marquise de M. . . beaucoup de respect, & pour Julie toute la tendresse d'un pere. Cependant quel parti prendra-t-il ? Ira-t-il irriter sa famille en persistant dans un projet qui lui déplaît ? Il savoit bien qu'il avoit l'autorité en main, mais jamais il n'en fit d'usage. La clémence accompagna toujours ses actions. Il étoit dans une irrésolution affreuse. St. Albin, qui savoit que le Marquis avoit reçu une lettre, entre dans son appartement. Le premier objet qui frappe sa vue est son pere noyé de larmes. « Ah ! qu'avez-vous, Monsieur, » s'écria aussi-tôt St. Albin ! quelles nouvelles avez-vous reçues ? --- Hélas ! mon fils, » je suis désespéré : que ton sort est malheureux ! --- De grace expliquez-vous. --- » Tiens, lis. . . & vois s'il est une situation » plus cruelle que la nôtre ». St. Albin parcourut rapidement la lettre de la Marquise :

120 L'HEUREUX MARIAGE;

elle excite son indignation : il pleure ; mais bientôt rappelant sa fermeté : « mon pere , dit-il , me croit-on assez lâche pour abandonner Julie ? on m'arrachera plutôt l'ame que de me séparer d'elle ». Ce peu de mots prononcés avec chaleur fixa absolument l'irrésolution du Marquis. Ils convinrent entr'eux de dévorer en secret leurs douleurs , de ne rien dire à Julie & à la Marquise qui pût les déceler , & St. Albin prit la résolution de partir en poste pour aller chercher ses bans sans lesquels il ne pouvoit pas se marier.

Cependant , quelques précautions que St. Albin apportât pour cacher ses peines , l'inquiétude de la tendre Julie fut les deviner. « Cher amant , lui dit-elle , vous avez reçu quelques nouvelles fâcheuses que vous voulez me déguiser. . . Cruel que vous êtes , je ne mérite donc plus votre confiance. . . Vous n'aimez donc plus votre Julie... Moi , je n'aime plus ma Julie... Quelle injustice , vous me faites. --- Mais , au nom de notre tendre amour , parlez , cher St. Albin. --- Je n'ose. --- Ah ! que vous redoublez ma curiosité. --- Eh bien , mes parens. . . ma ma Julie. --- Hélas ! achevez --- veulent s'opposer à mon bonheur : ils refusent d'envoyer nos bans : Lucile les a intéressé en sa faveur. Je pars demain en poste pour les faire

changer de résolution. --- Ingrat que tu es...
 „ tu voudrais m'abandonner ainsi... me laisser
 „ en proie aux plus vives alarmes... Si tu
 „ pars, je ne te reverrai plus... Ah ! si je te
 „ suis encore chère... si tu es encore sensible
 „ aux bontés de ta Julie, restes auprès d'elle“.

Le Marquis de St. Albin dans ce moment rejoignit ces deux amans infortunés. Il les trouva l'un & l'autre fort tristes. Ce bon pere mêla ses larmes aux leurs. „ Consolez-vous, „ mes enfans, leur dit-il, je ne vous abandonnerai point : le Ciel bénira la pureté de „ mes intentions. J'opposerai une constance „ inflexible aux rigneurs du destin. Vous serez heureux avant qu'il soit peu de tems, „ dussai-je moi-même aller chercher ce qui „ est nécessaire pour votre mariage „ Ce discours calma les craintes de Julie, & ranima entièrement l'espérance de St. Albin.

La Marquise de St. Albin réfléchissant sur la résistance de son époux, comprit enfin qu'elle étoit occasionnée par l'avantage réel qu'il trouvoit sans doute pour son fils dans le projet d'établissement avec Julie. Elle prit fagement le parti d'envoyer les bans. Le Marquis les reçut avec une joie qu'il n'est pas possible d'exprimer. Les inquiétudes, les perplexités firent bientôt place aux jeux & aux ris. On tâcha d'effacer jusqu'au souvenir des

222 L'HEUREUX MARIAGE, &c.

maux qu'on avoit essayés. St. Albin pressa la conclusion de son mariage, qui fut célébrée avec magnificence. Peu de tems après il conduisit sa chere Julie dans sa patrie. Ses parens le féliciterent sincèrement sur le choix qu'il avoit fait. Ces deux époux coulent maintenant leurs jours dans une agréable tranquillité, & ils offrent le tableau le plus parfait de l'union conjugale.





L'EXPÉRIENCE.

C O N T E.

LE meilleur conseil ne vaut pas la plus foible expérience. Le destin avoit fait naître Thomasso dans un petit village près de Ferrare, où l'obscurité de sa naissance, autant que la médiocrité de sa fortune, sembloient l'avoir conigné pour la vie. Mais il eut à-peine atteint l'âge où l'on pense, qu'il songea à faire oublier l'une, à changer l'autre, & à corriger l'erreur du destin. Il quitta son hameau, vint à Rome, & se servit avec avantage de l'esprit fin, adroit & insinuant que la nature lui avoit donné, & qui est assez ordinairement le caractère distinctif de ceux de son pays.

L'extérieur séduisant de Thomasso prévenoit au premier coup-d'œil, & c'est la meilleure de toutes les recommandations. Il prit une femme jolie, se défit de quelques scrupules, & fit fortune. Voilà son histoire, elle n'est pas longue; celles de presque tous ses pareils se réduisent à peu près aux mêmes moyens, à quelques circonstances de plus ou de moins,

aussi ne font-ce ni les leurs, ni même la sienne que nous écrivons. Jeronimo son fils fera le héros de ce conte. Mais nous avons été bien aises de faire voir que souvent rien ne ressemble si peu à la tige que la branche qui en sort. Thomasso avoit appris à être sage, il crut qu'il pouvoit enseigner à son fils à le devenir; vaine espérance ! projet ridicule ! Chacun doit payer de son propre fonds les frais de son éducation. Je l'ai déjà dit, & je le répéterai peut-être encore plus d'une fois : *moins vaut le meilleur conseil que la plus petite expérience.*

Thomasso donc débarrassé des préjugés, & conduit par une femme très-jolie, avoit été très-vîte & très-loin. Mais, quelque rapide que fut sa course, il avoit été souvent obligé de s'arrêter dans les différentes classes qui composent la société, & de se lier avec ceux qui en font mouvoir les ressorts. Il avoit vécu avec les grands, les coquettes, les dévots & les philosophes; il avoit connu l'extrême politesse, l'aimable galanterie, l'austère bienfaisance, & l'enthousiasme de la vertu. Mais il avoit aussi connu l'envie, la fausseté, l'hypocrisie & la vanité, qui sont le but ou le mobile de toutes les actions, & il s'étoit bien promis de n'être ni le jouet des uns, ni la victime des autres; il ne resta dans cette bonne compagnie qu'autant que l'établissement de sa fortune

tune l'y retint ; & , dès qu'il voulut en jouir , il quitta , sans regret , ceux qu'il avoit recherchés sans estime.

Il acquit un beau domaine , qu'il augmenta chaque année ; mais sa femme n'ajouta rien à la famille qu'elle lui avoit donné peu de tems après leur mariage Jeronimo fut le seul fruit de leur union ; aussi fut-il élevé comme un fils unique ; c'est-à-dire , complètement gâté , surtout par sa mere ; qui mourut , heureusement pour lui , avant qu'il fût hors de l'âge où l'on peut encore effacer les dangereuses impressions d'une mauvaise éducation. Le naturel étoit bon , le caractère facile , le cœur tendre , l'esprit foible , comme sont toutes les bonnes gens , approuvant tout ce qu'il voyoit , croyant tout ce qu'on lui disoit , & faisant volontiers tout ce que l'on vouloit. Thomasso n'eut pas beaucoup de peine à lui faire recevoir ses leçons ; mais c'eût été la chose impossible que de vouloir l'y assujettir éternellement. Le bon homme remit donc la conduite de son fils à la Providence , & eut l'honnêteté de mourir d'assez bonne-heure , pour que ce fils pût jouir de la fortune qu'il lui avoit amassée. Il ne jugea pas à propos de le fatiguer , & de se fatiguer lui-même , au moment de sa mort , par la répétition des sages avis qu'il lui avoit donnés , tandis qu'il avoit vécu ; il lui recomman-

da seulement trois choses, savoir : *de ne jamais livrer sa liberté à un grand , son secret à une femme , & son amitié à un philosophe.* Jeronimo promit, & s'engagea, même par serment, de ne jamais s'écarter de ces trois commandemens ; alors le bon Thomasso embrassa son fils avec autant de plaisir que peut en ressentir un moribond, qui n'a plus que quelques heures à vivre ; & , en effet, il trépassa le même jour, pour ne pas attrister plus long-tems ceux que sa maladie affligeoit.

Ce jour fut consacré aux larmes de Jeronimo, qui donna toutes les marques de tendresse que l'on peut attendre d'un bon fils. Le lendemain, il ne manqua pas d'employer tout ce qu'il crut pouvoir ajouter à la magnificence avec laquelle il s'étoit toujours promis de rendre les derniers honneurs à un pere qui avoit des droits si sacrés sur sa reconnoissance : le surlendemain, il fallut prendre connoissance des affaires, elles étoient sans doute dans le meilleur ordre, mais elles entraînoient tant de détail, qu'il ne put s'empêcher de s'y livrer tout entier pendant un espace de tems beaucoup plus long que celui qu'il n'avoit compté y consacrer.

Ces affaires d'ailleurs l'obligerent à voir un plus grand nombre de personnes, de se lier avec bien plus de différentes sociétés, qu'il

ne l'avoit d'abord projeté, ce qui nécessairement lui prit un tems que, sans cela, il n'auroit pas manqué d'employer à pleurer un pere qui étoit toujours cher à sa mémoire ; de sorte qu'il se trouva radicalement consolé de sa mort, sans pourtant avoir cherché volontairement à bannir cette funeste idée, sans même en avoir jamais formé le projet. C'est une justice qu'il faut lui rendre.

Quant aux trois articles recommandés par son pere mourant, il se promettoit bien de ne les pas oublier, & bien moins encore de ne pas transgresser la promesse qu'il avoit faite de les observer fidèlement toute sa vie ; il résolut donc de se livrer tout naturellement aux plaisirs pour lesquels il sentiroit quelque goût ; & comme il étoit heureusement né, il se trouva qu'il en avoit également pour tous, si ce n'est pour la chasse, qu'il avoit toujours aimée passionnément, & par préférence. Il contenoit également dans cet exercice son penchant & son amour-propre ; car il avoit la réputation bien établie du plus grand chasseur du canton ; & cela arrive souvent, que l'on cherche jusques dans les plaisirs même à satisfaire encore plus sa vanité que son inclination.

Cette réputation de déterminé chasseur, que possédoit le Seigneur Jeronimo, car depuis la mort du pere il portoit ce titre, dont il n'a-

voit cependant pas hérité ; mais chacun le lui laissa prendre, & le lui donna volontiers, en échange de mille honnêtetés que l'on recevoit de lui, comme cela se pratique dans le monde.

Avant cette observation, faite bien ou mal à propos, nous disions donc, ou nous aurions dû dire, pour aller plus rapidement au fait, que la réputation du plus grand chasseur du duché de Ferrare, que possédoit incontestablement le Seigneur Jeronimo, étoit parvenue jusqu'à la cour du Duc de Ferrare, qui aimoit aussi cet exercice avec passion. Ce Prince qui avoit une maison de plaisance auprès du domaine de notre héros, se promit bien d'aller faire halte chez lui, afin de l'engager à être de ses parties de chasse : il lui fit donc savoir ses intentions, & Jeronimo répondit à cet honneur avec le respect & la joie que lui caufoit un événement si peu prévu, car il avoit sa petite vanité tout comme un autre, & il voyoit avec satisfaction la considération qu'alloit lui donner dans tout le canton une distinction si marquée. La réception qu'il fit au Duc fut digne de ce Prince, & des transports que sa présence faisoit éprouver à son nouvel hôte ; il fut content de l'un & de l'autre, mais bien plus encore des talents que Jeronimo, lui fit connoître, & qui

surpasserent de beaucoup l'idée qu'il s'en étoit faite, il le combla d'éloges, lui fit les plus grandes caresses, lui prodigua les plus belles promesses. Enfin, il lui dit qu'il regarderoit comme entreprises sous un mauvais augure, toutes les parties de chasse dont il ne seroit pas. Jeronimo, enchanté, transporté, confus, s'inclina, se prosterna, se confondit jusqu'à ce que son Souverain fût remonté à cheval; & aussi-tôt qu'il fut parti, il se mit à courir dans toute sa maison, à parler tout seul, à chanter, à sauter comme un fou.

Le bon Thomasso fit bien de ne se pas présenter à sa mémoire en ce moment, car son très-cher & très-soumis fils n'auroit pas manqué de le regarder comme un insensé, mais il n'en fut pas question le moins du monde. Quelle politesse! Quelle douceur! Quelle affabilité! Que de manieres séduisantes! Que de bonté! Que de graces! Quelle différence de nos gentillâtres, dont l'accueil est un dédain, dont la familiarité est un mépris, qui vous frappent sur l'épaule, en vous appelant l'ami Jeronimo! On a bien raison de dire que ce n'est qu'à la cour que l'on trouve la vraie politesse; bien entendu que le Seigneur Jeronimo se promit de ne pas attendre plus tard que le lendemain, pour se rendre à celle du Duc de Ferrare. Lorsqu'il se mit à table pour

souper , il n'en put pas manger de joie ; lorsqu'il se coucha , il n'en put pas dormir d'impatience. Le jour vint enfin , il partit : fêté comme il l'avoit été la veille par le Prince , on imagine comme il fut accueilli par les courtisans , il ne fut pas moins bien reçu du Prince , qui lui montra d'abord toutes ses armes , le mena dans toutes ses écuries , lui fit connoître tous les chiens & ses oiseaux de proie , en racontant les belles actions de chacun ; enfin , oubliant son rang & sa dignité , le traita en franc chasseur qui rencontre un compagnon aussi déterminé que lui. Jeronimo eut l'honneur de dîner à sa table , & à la droite de Son Altesse , qui ne le laissa point partir , sans arrêter une nouvelle partie de chasse , & sans l'avoir comblé de marques d'amitié , & même de présens , parmi lesquels il y avoit une belle arquebuse , garnie de sa fourchette & de son rouet , & magnifiquement ornée de clous dorés & de nacre de perle , comme c'étoit l'usage alors. Si les voyages forment bien un homme , il n'y en a certainement point qui les changent autant que ceux qu'ils peuvent faire à la cour ; c'est ce que trouverent les voisins de Jeronimo , qui leur rendit à peu près les airs de protection avec lesquels ils l'avoient traité : il n'en falloit pas tant ; sa nouvelle faveur eût suffi pour le faire

haïr ; aussi ne lui épargnerent-ils pas plus les désagrémens attachés à la médiocrité de sa naissance, qu'il ne leur dissimula le mépris que méritoit leur sotte vanité , & une partie de chasse ou de promenade , d'où il revenoit comme en triomphe avec son Prince , qu'il engageoit toujours à passer devant la maison de ses ennemis , le vengeoit assez des petites humiliations du pas qu'ils prenoient sur lui dans les petites cérémonies qui se faisoient dans le bourg , & l'honneur de manger à la table du Souverain le dédommageoit bien de la mince part de pain béni que lui envoyoit les marguilliers de sa paroisse.

Toutes ces petites tracasseries réitérées chaque jour ne laissoient pas cependant que de faire éprouver quelque chagrin au nouveau favori , & de mêler quelque amertume aux bontés dont le Prince le combloit. Les douceurs qu'il éprouvoit à la cour se corrompoient toutes en arrivant chez lui. Il ne pouvoit conserver une satisfaction pure , parce qu'il n'en éprouvoit point sans mélange : c'est le sort de la vie humaine , mais Jeronimo n'en savoit rien , sur-tout tant qu'il avoit joui paisiblement de sa petite fortune. Une plus grande le lui apprit. Les richesses étendent également les facultés actives & passives , les jouissances & les privations , les honneurs & les morti-

fications, les plaisirs & les disgraces. Mais, sans vouloir faire plus de réflexions que notre héros n'en fit lui-même en cette circonstance, nous nous contenterons de dire tout simplement que son petit domaine, qui avoit fait ses délices, lui devint insupportable, & qu'ayant formé le projet de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, il étoit résolu d'aller demeurer à la ville, où le Prince l'avoit plus d'une fois invité de s'établir, pour être plus à portée de se voir souvent, & de former chaque jour de nouvelles parties de chasse, dont son Altesse étoit devenue plus folle que jamais, depuis qu'elle avoit pris des leçons de son cher Jeronimo.

Ce fut dans ces circonstances que, pour faciliter tous ces arrangemens, le grand fauconnier du Prince eut la complaisance de mourir. Sa place fut sur le champ proposée à Jeronimo. Je laisse à penser s'il se fit long-tems solliciter pour l'accepter, dans les dispositions où il se trouvoit; & l'on ne sauroit disconvenir que cet office ne lui convînt merveilleusement, car il portoit à un tel point le talent de dresser les oiseaux de proie, qu'il ne s'en étoit jamais vu de pareils à ceux qui sortoient de ses mains.

Voilà donc le fils de Thomasso établi en charge à la cour du Duc de Ferrare, & seulement occupé des honneurs, des plaisirs, des biens

de toutes les especes, qui ne peuvent manquer de suivre les commencemens d'une si brillante fortune. Ah ! si les morts ont quelque connoissance des événemens de ce monde, pauvre pere, quel chagrin de voir vos sages avis si mal suivis ! Mais que vos mânes se tranquillissent, ce cher fils n'a encore fait que le tiers de ce que vous lui avez défendu, il ne tardera pas de compléter ses fautes. Il faut payer le tribut tout entier, & connoître à ses propres dépens ce que nous avons dit : *expérience vaut mieux que conseil*. Mais achevons le récit des fortises de notre héros : les plus courtes sont les meilleures. Il devint amoureux, & l'une des filles d'honneur de la Duchesse fut celle qui se rendit la maîtresse de son cœur. *Une fille d'honneur !* Peut-on faire un meilleur choix : celle-ci, comme toutes celles qui ont su plaire, avoit toutes les grâces, toutes les vertus, tous les talens, toutes les perfections, pas un sequin de fortune, à la vérité ; mais il étoit bien question de cette misere-là. Jeronimo en avoit pour deux, & dans le train où il étoit, il alloit en avoir pour dix, avant qu'il fût peu. L'affaire ne fut pas longue à terminer. Le bien de l'époux compensa le peu d'illustration de sa naissance, & les sublimes qualités de la future furent mises en ligne de compte sur sa dot.

Ce n'est pas tout : un homme comblé de la faveur, & enivré d'amour, a besoin d'un confident. La difficulté n'étoit pas d'en trouver, l'embarras étoit de le choisir ; mais un homme, ou plutôt un ange, descendu sur la terre, vint fixer l'incertitude de Jeronimo. Un ange ! C'étoit bien mieux que tout cela, c'étoit un philosophe ! L'humanité ne sortoit pas de sa bouche, la vertu se peignoit toujours sur son front, la douceur étoit dans ses regards, avec quelle satisfaction il approuvoit tous les discours honnêtes, avec quelle sensibilité il écoutoit le récit d'une infortune ! Avec quelle modestie il risquoit son observation ! Avec quelle résignation il la voyoit condamner ! Que de complaisance dans ses procédés ! Que d'aménité dans ses mœurs ! Que d'égalité dans sa conduite ! C'étoit la gloire de son pays, le modele de son siècle, on ne tarissoit point sur son éloge. Les femmes, sur-tout, ne finissoient point ; quand une fois elles avoient commencé de chanter les louanges du Signor Moderato ; c'étoit le nom du personnage ; plus que toute autre, celle de Jeronimo, qui étoit une maniere de bel-esprit, ou de philosophie, ce qui n'étoit pas bien distinct alors. Elle étoit enthousiasmée du mérite éminent de l'ami de son mari ; aussi ne pouvoit-il suffire aux complimens qu'il recevoit de toutes parts sur

sa faveur , sur sa femme & sur son ami. Ce fut alors qu'il se ressouvint des conseils de son pere , sans doute parce qu'il pouvoit se les rappeler alors , pour en démontrer le ridicule. C'étoit un honnête homme que mon pere , disoit-il en lui-même , mais son défaut étoit d'être un peu attaché à ses opinions ; ils sont singuliers , ces vieillards ; ils croient que la sagesse ne peut être que le fruit de l'expérience ; le bonheur , celui de la retraite ; parce qu'ils ont rêvé une trentaine d'années plus que nous , ils se croient infaillibles ; un jeune homme qui pense vaut bien un vieillard qui radotte.

Jeronimo s'applaudissoit donc de toute sa force , car on est toujours content de soi dans la prospérité ; & quoiqu'il fût tout seul dans sa chambre , il rioit aux éclats des petites craintes du bon homme Thomasso , lorsqu'il vit entrer un de ses amis , dans lequel il avoit beaucoup de confiance , mais cependant moins de tendresse que pour son confident le philosophe , parce que le premier , quoiqu'aussi de la cour , lui parloit quelquefois avec plus de franchise que le Signor Moderato. Cet ami se nommoit Fiducio ; & comme il étoit véritablement attaché à Jeronimo , dans lequel il avoit reconnu de la candeur , il le pressa de partager avec lui le sujet de sa-

tistation dont il paroissoit jouir en ce moment. Jeronimo ne se fit pas long-tems presser, & il raconta avec la gaieté d'un amour-propre qui se careffe, les paniques alarmes de feu M. son pere; & mettant son état en opposition, il ne manqua pas d'exposer combien l'événement avoit justifié sa conduite, & les rires recommencerent, aux dépens de la prudence du défunt. Eh! mais, répondit Fiducio à Jeronimo qui s'étonna de ne pas le voir rire aussi fort que lui, je trouve ces conseils assez raisonnables; & loin de les tourner en ridicule, je pense que vous ne feriez pas mal d'en profiter encore. Le Prince vous aime, votre épouse est respectable, votre ami Moderato a tous les dehors qui peuvent prévenir avantageusement; mais, pour être plus sûr de votre Prince, de votre femme & de votre ami, il faudroit avoir essayé l'un & l'autre, & je parie, si vous voulez, mille sequins, que l'un des trois vous manque à l'épreuve. Jeronimo, persuadé de son crédit sur son maître, de la tendresse de sa femme, sur-tout de l'attachement de son cher Moderato, accepte le pari; il n'est plus question que de trouver une occasion de le faire valoir. Quelle grace, dit-il, quelle faveur voulez-vous que je demande au Prince? Quelle confidence ferai-je à ma femme? Quel service demanderai-je à

mon ami ? Tout doucement , répondit Fiducio : je ne doute point que son Excellence ne soit très-généreuse , votre femme discrète , & votre ami serviable. Quel miracle y a-t-il qu'un Prince donne des choses qui ne lui coûtent rien , qu'une femme garde un secret qui ne l'intéresse point , & qu'un ami rende des services à un ami qu'il voit dans la plus haute fortune ? Essayez de contrarier les plaisirs de l'un , de mortifier l'amour-propre de l'autre , & de faire sacrifier l'intérêt personnel du troisieme , sur-tout dans l'adversité. Si tous demeurent pour vous les mêmes , j'aurai perdu mon pari , & je m'en consolerais par le gain que vous aurez fait d'un protecteur , d'une femme dévouée & d'un ami fidele ; laissez-moi conduire cette affaire à mon gré , puisque l'épreuve est à mon choix ; faites seulement de point en point tout ce que je vous dirai , & croyez que je travaillerai plus encore pour votre intérêt que pour le mien propre. Ordonnez , & je vous obéis , dit Jeronimo , toujours le même dans sa sécurité. Eh bien , reprit Fiducio , il faut aller à la fauconnerie prendre secrètement la *Fleche* : ce faucon chéri , que vous avez si merveilleusement dressé , & qui fait les délices du Prince , vous l'apporterez chez moi , où je le cacherai autant de tems qu'il sera nécessaire à mon projet , tandis que

vous ferez croire à Monseigneur qu'il s'est échappé , & qu'on n'a pu le retrouver , quelques recherches que vous ayez faites , & quelques soins que vous vous soyiez donné pour le reprendre. Puis vous irez dire confidemment à votre femme que , fatigué des chasses continuelles dont le Duc vous excède tous les jours pour exercer son oiseau , vous avez pris le parti de le tuer secrètement , afin de le dégouter un peu de la chasse , & de vous procurer quelque repos. Quant à l'ami Moderato , je le réserve pour une meilleure occasion ; mais sur-tout , quelque chose qu'il arrive , fustiez-vous sur l'échafaud , ne vous démentez point , & me laissez le soin de vous justifier , s'il en est besoin. Jeronimo s'engagea solennellement par une parole d'honneur , & quitta son ami pour exécuter son projet , dont il étoit impatient de voir la fin ; il ne tarda pas à connoître que les grands n'aiment leurs favoris qu'autant qu'ils servent à leurs intérêts ou à leurs plaisirs. Le Duc entra dans la plus violente colere contre Jeronimo , & changeant en invectives & en menaces les manieres caressantes avec lesquelles il l'avoit traité jusqu'alors , il lui défendit de se représenter devant lui jusqu'à ce qu'il en eût reçu un nouvel ordre. Si Jeronimo n'eût pas été aussi surpris qu'il le fut de sa réception , il eût peut-

être oublié sa promesse , & tout découvert ; mais , le Duc lui ayant sur le champ tourné le dos , le favori disgracié s'en revint chez lui , d'abord assez triste. Cependant il reprit bientôt courage en songeant que la présence du faucon racommoderoit tout ; il avoit cependant quelque chagrin dans le fond du cœur de se voir ainsi traité pour un oiseau , & l'air pensif que lui donnerent ces réflexions ayant été remarqué de sa femme , elle lui fournit par ses questions l'occasion de l'éprouver , à quoi il se résolut encore plus volontiers , par le mauvais succès même de son premier essai. Jeronimo ne fut pas long-tems à s'apercevoir que son pere & son ami pouvoient bien avoir raison tout-à-fait , car sa femme n'eut pas plutôt appris sa disgrâce , qu'elle le traita avec le dernier mépris : lui reprochant le mauvais usage qu'il avoit fait de sa faveur , & regrettant de s'être unie à un homme de son espece : alors les hauteurs , les dédains , les ironies ameres , les plaisanteries sanglantes , & autres menues politesses d'une femme fiere de sa naissance , qui croit , en avilissant un mari roturier , recouvrer l'honneur qu'elle a perdu en s'unissant à lui. Mais ce fut bien pis mille fois , quand le pauvre Jeronimo eut avoué qu'il avoit lui-même tué l'oiseau qui causoit tant de tapage , & qu'il ajouta dans sa colere

qu'il étoit fâché de n'avoir pas coupé le col à tous les autres, pour se venger d'un maître ingrat, dont il n'avoit que faire, & auquel il avoit sacrifié sa tranquillité. Ce fut dans ce moment que les malédictions, les injures, les menaces, tombèrent comme la grêle sur le malheureux Jeronimo. Il n'étoit pas plus patient qu'un autre. Les imprécations de sa noble épouse l'irriterent à la fin, au point qu'il se mit en devoir de l'apostropher à son tour d'un soufflet, qu'heureusement elle esquiva; mais indignée d'un pareil traitement de la part d'un manant à une femme comme elle, elle courut se prosterner aux pieds de la Duchesse, son ancienne maîtresse, & toutes deux allèrent se jeter à ceux du Prince, pour lui demander justice. Quand une femme a promis de se venger, elle renverseroit plutôt l'ordre de l'univers que de manquer à sa parole; celle de Jeronimo présenta l'action de son mari sous des couleurs si noires, que le Prince, dans l'indignation de sa colere, condamna son plus cher favori à être précipité du haut de la tour la plus élevée de son palais, supplice qui pour lors étoit fort à la mode. La femme de Jeronimo eut encore la douce consolation d'entendre ordonner que les biens de son époux seroient confisqués, moitié à son profit, & l'autre moitié pour celui qui voudroit se charger
de

de cette exécution , ce qui étoit encore un usage du pays ; & Fiducio , en sa qualité de Capitaine des Gardes , fut chargé de s'assurer du coupable. Cet événement devenant plus sérieux que Jeronimo ne se l'étoit d'abord imaginé , il ne laissoit pas que d'en ressentir quelque petit chagrin ; mais c'étoit une crise nécessaire au bonheur de sa vie , & il s'entretenoit assez tristement de la circonstance où il se trouvoit avec son ami Fiducio , lorsque le fidele Moderato parut. Il étoit sauté à son col avant que Jeronimo eût eu le tems de le reconnoître ; il le serroit dans ses bras , & lui adressoit les paroles les plus consolantes : enfin , lui dit-il , après lui avoir étalé pendant long-tems les discours les plus philosophiques , pour l'engager à supporter courageusement sa disgrâce , le Prince moins irrité s'est rendu à mes sollicitations pressantes. Quoi donc , interrompit vivement Jeronimo , je devrois ma vie & ma fortune aux instances de mon cher Moderato ? Le Ciel soit béni ! Toutes les autres pertes me sont indifférentes , puisque je possède un ami tel que vous , qui ne m'a point oublié dans mes peines , que mon adversité n'a point éloigné , qui n'a point été effrayé de ma disgrâce ; vous m'auriez fait une grande injustice de me regarder autrement , interrompit le fidele Moderato : ce n'est cependant pas

que je vous apporte ni votre grace , ni votre liberté ; je les eusse inutilement demandées , & je connois trop votre façon de penser , pour avoir cru que vous voudriez racheter l'une ou l'autre par une basse soumission qui vous déshonoreroit dans l'avenir ; mais quittant au contraire la vie d'une manière toute héroïque , j'ai cru que ce seroit pour vous une grande satisfaction que d'être conduit à l'immortalité par les mains du plus affectionné de vos amis , & je viens d'obtenir du Prince la préférence sur plusieurs autres qui se présentoient pour vous pousser hors de ce monde , qui n'est rempli que de misère & d'injustice , & qui ne vaut pas la peine de le regretter ; c'est le sort d'ici-bas de se pousser les uns les autres , & mieux vaut encore. . . . A ce discours aussi insolent qu'incroyable , Jeronimo entra dans une telle colere , que , sans les grilles qui étoient aux fenêtres de sa chambre , il n'auroit pas manqué de rendre à l'officieux philosophe le service qu'il venoit lui offrir , & , ni lui , ni même Fiducio , n'étoient pas revenus de l'étonnement où ce comble d'insolence les avoit jetés , lorsqu'il fit place à celui que leur causa la présence du Duc de Ferrare. Ce Prince , comme on dit , n'avoit que *tourné la main* : il étoit bon naturellement , & avoit eu regret de sa sévérité pour son favori , sans compter

peut-être celui de perdre un si excellent chasseur. Il venoit lui-même lui apporter sa grace : Jeronimo ne manqua pas de se jeter à ses pieds ; & , tandis qu'il lui demandoit pardon de l'avoir offensé , Fiducio , qui étoit sorti , reparut avec le faucon sur le poing ; la vue de cet oiseau chéri transporta le Prince d'une telle joie , qu'il embrassa celui qu'un instant auparavant il avoit voulu faire sauter du haut de son palais , & lui rendit sa fortune , ses charges & sa faveur ; mais celui-ci , devenu plus sage par l'expérience , supplia le Prince de tout garder , & même la femme qu'il lui avoit donnée , lui demandant seulement la permission de retourner dans son domaine : Seigneur , lui dit-il , les bontés d'un grand Prince envers un villageois comme moi sont infiniment flatteuses , mais elles sont encore plus dangereuses ; le Prince encourage par ses bontés , le favori se livre par attachement , il songe à donner plus de preuves de son amitié que de son respect , il compte trouver son ami où il rencontre son maître ; & , par un retour fâcheux , sa franchise est punie comme la liberté indifférente d'un serviteur qui s'est oubliée ; il en est comme du moineau qui vit familièrement avec le chat : celui-ci souffre quelque tems ses coups de bec ; mais la fin est toujours funeste pour le premier. Le Prince eut beau rassurer Jeronimo

par les plus vives protestations , & le tenter par les plus belles promesses , le favori , devenu prudent à ses dépens , ne cessa de solliciter sa retraite , il l'obtint à la fin ; & , après avoir laissé une pension considérable à sa femme , il se sépara facilement de cette moitié , & courut se jeter dans son petit domaine , comme dans un asyle assuré contre tous les orages de la cour ; le sage Fiducio , qui n'en étoit guere plus satisfait que lui , ne tarda pas à le venir joindre : tous deux heureux & tranquilles , ne cessèrent de se dire , qu'il faut se méfier de ces hypocrites en morale , qui parlent sans cesse de vertu , parce qu'elle est dans le cœur & non dans la bouche , qu'elle se connoît par les actions , & non par les paroles ; que celui qui en est doué la possède , sans le savoir , & l'exerce , sans s'en appercevoir ; celui qui se vante de ses bonnes œuvres , a toujours l'air d'en être surpris , & l'on ne peut guere compter sur celui qui s'étonne toujours du bien qu'il vient de faire : ils convinrent encore que c'est le comble de l'imprudence que de remettre sa vie entre les mains d'une femme , en lui livrant son secret ; mais ils ne cessèrent de regarder comme le comble de la folie de vendre sa liberté aux grands de la terre , qui , ne pouvant donner ni la santé du corps , ni le repos de l'esprit , sont toujours acheter trop cher tous

CONTE MORAL. 245

les biens qu'ils peuvent faire. D'après ces réflexions , Jeronimo fit graver en lettres d'or les trois défenses de son pere , le sage Thomasso, afin de les avoir sans cesse sous les yeux ; mais il fit écrire en plus gros caractere encore cette maxime , que *le meilleur conseil ne vaut pas la plus foible expérience.*





L'AMI GÉNÉREUX.

O U

LES UNIONS IMPRÉVUES.

FAIRE des heureux, c'est l'être soi-même; la bienfaisance est la plus grande des vertus, disoit Alcindor à Ergaste son fils; c'est l'un des attributs de l'Être Suprême; celui qui nous le fait révéler & qui nous fait sentir qu'il est. Alcindor passoit pour philosophe, il ne l'étoit pas: des malheurs soutenus avec constance, une ame ferme, une humeur solitaire lui avoient acquis ce vain titre. Né dans un monde frivole, de parens illustres, mais peu sentés, il avoit appris à ses dépens ce que devient un homme adonné aux passions les plus vives, & qui ne connoît aucun frein pour les arrêter.

Revenu de ses égaremens, il sentit le danger d'une éducation négligée, & voulut prémunir son fils contre les erreurs d'une foule de petits êtres que le seul instinct conduit. Les exemples ne lui manquoient pas; mais il imagina que le plus frappant, & celui qui feroit le plus d'impression sur l'esprit de

son fils, seroit le récit de tout ce qui lui étoit arrivé.

Ergaste, lui dit-il un jour qu'ils se promenoient dans un parc peu distant du château, je vais faire pour vous ce que jamais pere ne fit pour un fils. Je veux, en vous instruisant des écarts de ma jeunesse, vous mettre à portée de devenir homme de bien, de vieillir sans remords; peu de gens ont cet avantage. Ecoutez-moi, que mes paroles se gravent dans votre cœur, restent à jamais dans votre mémoire; & que mon récit vous fasse éviter les pièges qu'on vous tendra de tous côtés.

Jeune, riche, maître de moi-même, j'entraî dans le monde à dix-huit ans. Peu fait aux manieres flatteuses, aux politesses d'usage, je me crus transporté dans un pays délicieux. Tout satisfaisoit mes sens, & mes sens étoient tout pour moi. J'avois un ami, cet homme, indigne du titre qu'il prenoit, me plongea dans la volupté. Il étoit mon unique prototype; ses avis étoient des ordres; l'enfant le plus soumis ne peut être plus attentif à ses devoirs que je l'étois à suivre les leçons de Philinte. Il étoit tout pour moi.

J'appris en peu de tems à ne connoître d'autre divinité que mes passions, à n'avoir d'autre envie que de les satisfaire. L'innoc-

cence, la vertu, la beauté, rien ne fut respecté ; nous nous faisions introduire dans les meilleures maisons, & là nous ne cherchions qu'à séduire les jeunes personnes qu'on avoit l'imprudence d'offrir à nos regards. Parmi celles qui m'affectoient, pour l'instant, je distinguai Caliste.

Caliste étoit charmante, mon fils. Son cœur étoit noble, son caractère, son esprit, tout en elle étoit adorable ; tout devoit attacher. Mais que peut l'innocence contre la fougue des passions & l'art trompeur de la séduction ? Je la vis, elle me plut ; dès ce moment je ne songeai qu'à la mettre au nombre de mes conquêtes. Propos flatteurs, regards, soupirs, larmes, tout fut mis en usage pour vaincre cette jeune beauté.

Trois mois s'écoulerent sans que je m'aperçusse d'aucun progrès. Indigné que Caliste osât me résister, j'eus recours à Philinte, qui ignoroit mes sentimens pour elle. Ce que je croyois goût étoit amour ; je ne m'en doutois pas, ma vanité me cachoit ma défaite. Philinte, à qui je contai mon aventure, ne s'y méprit pas ; un rire ironique précéda sa réponse. Fort bien ! me dit-il enfin, Alcindor est amoureux, sérieusement amoureux ; c'est un enfant qu'il aime, elle lui résiste, il est au désespoir. En vérité, mon cher, il

faut que la tête t'ait tourné. Vas dans les bois soupirer & gémir, tu n'es digne ni de mes conseils ni de mon amitié. C'est dommage que tu sois perdu pour la société, tu commençois à te former, j'augurois mieux de toi. Après cette tirade il me tourna le dos, & partit. Son procédé me piqua, je me persuadai qu'il avoit saisi ce prétexte pour rompre avec moi; & je résolus de séduire Caliste pour prouver à cet élégant que j'étois digne de plus de considération.

Dès le même soir je dressai mes batteries; je voulois me venger de Caliste & de Philinte. Je voulois triompher de cette jeune personne, la soumettre à mes loix & l'abandonner ensuite à des remords peu mérités. Vous voyez, mon fils, ce que peut la fougue des passions & le malheur d'une éducation frivole. On ne s'occupe qu'à donner des talens superficiels aux jeunes gens, & on néglige de leur former le cœur; le sentiment, seule chose qui distingue l'homme de la brute, ou n'est pas connu, ou est méprisé.

D'après mes petites idées, je commençai à jouer toutes les vertus; j'en imposai à Caliste, à ses parens; je foutins même les railleries qu'on me fit à ce sujet. Ma réforme m'acquit un si grand crédit parmi un certain monde, qu'on me citoit comme l'exemple des jeunes gens de

mon âge. Vous vous étonnez, vous n'imaginez pas comment je pouvois me déguiser à ce point; mais votre surprise cessera lorsque vous connoîtrez le monde, & vous avouerez avec moi qu'il n'y a point d'homme qui soit ce qu'il paroît.

Caliste s'accoutuma à m'entendre parler d'amour, elle m'écoutoit avec intérêt, me répondoit avec douceur; mais sa modestie l'empêchoit de me laisser voir ses sentimens. Un jour que je la trouvai seule, je la pressai de répondre à mon amour. Elle leva sur moi des yeux où se peignoient à la fois la passion, la pudeur, la volupté même. Ne verrez-vous plus Philinte, me demanda-t-elle d'un ton de voix émue? Cette question, qui n'avoit aucun rapport à notre entretien, me surprit & m'embarrassa. Elle s'en aperçut: répondez, me dit-elle; mais non, ne me dites rien, il vaut mieux que je le croie. Elle dit, & m'échappa. Sa fuite me déconcerta tout-à-fait. Ce caprice, dont je ne pouvois me rendre raison, m'indigna; je résolus de ne plus voir un enfant qui n'étoit capable d'aucun sentiment raisonnable.

Irrité contre Caliste, je recherchai Philinte. Le hasard me le fit rencontrer le même jour. Quoiqu'il me coûtât d'avouer le mauvais succès de mon entreprise, la fureur où j'étois me le

fit mettre au fait du motif des vertus qu'on m'attribuoit. Il m'écouta paisiblement, & lorsque j'eus fini, il vint à moi les bras ouverts : c'est à ce trait que je te reconnois digne d'être mon ami, me dit-il. Comment ? avec tout mon penchant à la fourberie, je n'eusse pas mieux réussi. Moi-même j'ai été la dupe de ta réforme. Je te plaignois, mille fois j'ai gémi de tes erreurs. Mais veux-tu perdre le fruit de six mois de contrainte ? Caliste n'est qu'un enfant, elle t'aime ; un instant, un seul instant la mettra dans tes bras. La question qu'elle t'a faite suppose de l'éloignement pour moi ; je le lui passe, j'aurai mon tour. Cache-lui avec soin notre réconciliation, nous nous verrons secrètement ; adieu, songe que ta réputation dépend de cette affaire.

Resté seul, je fus quelque tems indécis sur ce que je devois faire. J'aimois Caliste plus que je ne pensois, ses pleurs, son désespoir que je me représentois, me combloient de confusion : mais aussi j'en avois trop fait pour reculer, je chassai toutes les réflexions importunes, & ne pensai qu'à frapper la victime.

Je revis Caliste, sa mere m'en pressa elle-même ; elle ignoroit le malheur qu'elle préparoit à une fille chérie. Malgré tout ce que m'avoit dit Philinte, je ne l'abordai pas sans changer de couleur, j'imaginois qu'elle lisoit

dans mes yeux les coupables projets que j'avois formés. Je la trouvai triste, une rougeur subite, un trouble, dont elle ne fut pas maîtresse, m'apprirent que je ne lui étois pas indifférent. Cette connoissance, loin d'augmenter mes remords, les dissipa; je me persuadai qu'elle me sauroit gré un jour de lui avoir appris à secouer le joug des préjugés.

Mes desirs, qui croissoient chaque jour, me portoient à tout faire pour rendre mon triomphe complet; Philinte, que je voyois tous les soirs, me pressoit étrangement. Un jour que, seul (*) avec Caliste, je m'efforçois de tirer d'elle l'aveu de sa tendresse, un léger accident qui m'arriva me servit à la connoître malgré elle. J'avois passé plusieurs nuits avec Philinte & quelqu'autres amis; j'étois délicat. Un saignement de nez, causé, sans doute, par la fatigue & l'excès en tout genre, me prit avec tant d'abondance, que je me trouvai fort mal. Caliste, effrayée, sonna, appella; le hasard avoit dispersé les domestiques, elle se trouva seule à me secourir. Je revins à moi, je me trouvai dans ses bras, elle étoit toute en larmes; je sentis dans ce moment un mélange inexprimé.

* Tout le monde sait qu'en Allemagne les filles jouissent d'une très-grande liberté; il y en a peu qui en abusent.

mable de joie , de plaisir & de honte. Je saisis la main de Caliste , elle ne songea point à la retirer , trop de choses l'occupaient : que je suis heureux ! lui dis-je. Confirmez mon bonheur , qu'un tendre aveu fasse ma félicité. Je vous adore , je n'ai d'autre but , d'autre espoir que de vous consacrer ma vie. Elle ne répondit rien , mais ses yeux m'instruisirent de son secret. J'imprimai mille baisers de feu sur la main que je tenois. La timide Caliste , pressée d'un trouble qui croissoit à chaque instant , se laissa tomber sur un siege ; lorsque les domestiques entrèrent. Ce secours , venu si fort à contre-tems , me désespéra ; je sortis , peu après , si ému , si troublé , que je ne pouvois discerner la nature de mes sentimens.

Rentré chez moi , l'image de Caliste , son trouble enchanteur , sa bonne foi , sa tendresse se peignirent à moi , & je me trouvai coupable d'abuser de son innocence. Le retour sur moi-même ne dura pas , mes desirs effrenés revinrent , & je destinai , de nouveau , Caliste à servir ma passion. Je retournai chez elle le lendemain : j'y trouvai beaucoup de monde , néanmoins je me ménageai un moment d'entretien. Je m'assurai de ses sentimens , mais je n'en examinai point la pureté. Que vous dirai-je , mon fils , elle vint à m'aimer , à m'aimer éperduement.

254 L'AMI GÉNÉREUX;

Tant d'affiduités chez Caliste découvrirent à nos deux familles notre intimité. On parla de nous unir ; cette proposition m'effraya. Mes desirs s'étoient éteints avec la possession. Je fis naître des difficultés ; la mere de Caliste, qui ignoroit la foiblesse de sa fille, ennuyée de tout délai, rompit tout traité, & défendit à Caliste de me voir.

Cette infortunée ne fut pas long-tems à se repentir de m'avoir tout sacrifié. Elle m'écrivit, me peignit sa situation, & fit tout pour me ramener à elle. Je ne daignai pas lui répondre, j'eus la bassesse de confier ses lettres à Philinte. Il les rendit publiques. La défolée Caliste fut soustraite au monde, & courut ensevelir dans un couvent sa honte & son désespoir.

D'autres intrigues me firent oublier jusqu'au nom de Caliste, il n'y eut point d'excès auxquels je ne me portasse pour éviter le ridicule d'être sage. J'en fis tant, que je me vis forcé de m'exiler de la capitale, je fus joindre mon régiment. La guerre ne tarda pas à se déclarer ; j'en fus charmé, mes forfaits commençoient à me troubler. Je ne songeai qu'à me signaler, moins pour acquérir de la gloire, que pour m'étourdir sur les écarts dont je me sentois coupable. Une lettre que je reçus de Philinte, & de Philintemourant, me rendit à moi-même, me fit détester mes erreurs, & donner

des regrets infructueux au sort de l'infortuné Caliste.

Alcindor en étoit là de son récit, le souvenir de ses égaremens lui caufoit un faiffissement qui le mettoit hors d'état de continuer, lorsqu'il apperçut Alcipe qui s'avançoit vers lui. Cette vifite le surprit, depuis deux ans qu'ils étoient voifins, ils n'avoient fait aucune liaifon. Il fe remit le mieux qu'il lui fut poffible, & fut le joindre.

Alcipe, autrefois ami d'Alcindor, s'étoit brouillé avec lui, à caufe de fon penchant au libertinage. Il l'avoit aimé chèrement, & s'étoit toujours intéreffé à lui fans le lui faire connoître. Depuis fon retour à la vertu & fes malheurs, Alcindor, occupé de fes réflexions, de l'éducation de fon fils, avoit vécu en folitaire, fans s'informer qui habitoit la terre qui confinoit à la fienne. Quelques démêlés de fermiers lui avoient appris que c'étoit Alcipe; mais il n'avoit ofé s'en faire connoître, & avoit plutôt cédé les droits contestés.

Alcipe, après quelques complimens, tirant Alcindor à part; lui dit fincèrement que le bien qu'on s'empreffoit à dire de lui, l'avoit porté à fe lier de nouveau avec lui, & de plus, à unir leurs enfans, s'il étoit poffible. Nous fommes voifins, nous nous connoiffons depuis long-tems, nos maifons peuvent aller de pair;

256 L'AMI GENEREUX;

quant aux biens, j'en ai plus qu'il n'en faut pour faire le bonheur de votre fils. Je ne m'arrête point à l'usage ; il est tout simple que, ne me voyant pas, vous ne pouviez me demander ma fille ; ainsi je viens vous la proposer. Mon ami, ajouta-t-il, j'ai fort entendu parler de votre fils, je l'aime ; je connois ma fille, elle est aimable, je crois qu'ils sont dignes l'un de l'autre. Venez tous deux chez moi, vous la verrez, je pense que vous approuverez l'idée qui m'est venue.

Alcindor témoigna sa reconnoissance à son ami ; mais comme il vouloit achever d'instruire Ergaste, ou plutôt, sentant le besoin de confier sa douleur, ses regrets à quelqu'un, il engagea Alcipe à passer le soir chez lui, lui promettant de l'accompagner le lendemain. Alcipe y consentit, on soupa, on s'amusa à parler du vieux tems ; Alcindor laissa échapper quelques larmes, qui firent changer de propos, & la soirée se passa dans les douces étreintes de l'amitié & de la reconnoissance.

A peine fut-il jour qu'Alcindor entra chez Ergaste, qui avoit passé une partie de la nuit à réfléchir sur tout ce qu'il lui avoit confié. L'idée d'un engagement prochain l'avoit aussi tourmenté ; ce que la frivolité & l'amour du désordre font dans les jeunes gens, Ergaste l'éprouvoit, quoique par une raison différen-

re:

se. Un caractère doux, réfléchi, une éducation simple, mais raisonnée, le rendoient capable d'apprécier justement les choses. Il craignoit qu'une union formée à son âge, dont l'intérêt seroit le mobile, ne le rendît malheureux; la bienfaisance d'Alcipe l'enchantoit; il trembloit d'être forcé à paroître ingrat, en refusant cette alliance, ou d'être malheureux, en s'unissant à un caractère opposé au sien. Toutes ces considérations l'agitoient, lorsque son pere entra: après lui avoir donné quelques avis sur la visite qu'ils devoient faire, il continua ainsi:

Je vous ai dit, mon fils, que Philinte m'écrivit une lettre qui me dessilla les yeux. Cet homme s'étoit si fort adonné à la débauche, qu'il se trouva, à 24 ans, réduit à souhaiter la mort, n'osant se la procurer. Ce fut alors qu'il se reconnut, & se repentir d'avoir perverti un nombre considérable de jeunes gens, qui tous avoient profité de ses leçons pernicieuses. Lorsqu'on se voit prêt à rendre compte de ses actions, le voile qui nous couvroit se déchire, nous sommes effrayés; & la foiblesse du corps se communiquant à l'esprit, nous porte, en un instant, de l'excès du vice à celui d'un repentir forcé. L'impossibilité de réparer les maux que nous avons faits nous donne une terreur qui suffiroit seule pour

nous faire périr. Ce fut dans ce fatal instant que Philinte, frappé de sa vie passée, fit venir ses amis, leur avoua tout ce qu'il avoit fait, les exhorta au repentir d'une façon si touchante, que plusieurs d'entre eux, pénétrés du spectacle qu'ils avoient devant les yeux, changerent, & devinrent des hommes vertueux. Je sus la mort de Philinte presque aussi-tôt que sa maladie; les circonstances qui l'accompagnèrent me glacèrent d'effroi. Je commençai à réfléchir, & j'avoue que la crainte d'un sort pareil eut autant d'empire que la vertu. Je descendis en moi-même, je me retraçai mes égaremens; je gémis des outrages faits à la charmante Caliste; la honte couvrit mon front, & le désespoir s'empara de tout mon être.

La paix qui se fit, me laissa la liberté de revenir à la cour. J'y revins dissemblable à moi-même. Je ne m'occupai qu'à tâcher de découvrir la retraite de l'infortunée Caliste. Quelques années s'écoulerent dans cette vaine recherche. Enfin, le tems adoucit l'âpreté de mes chagrins, je cédai aux instances d'une famille dont j'étois le seul rejeton, j'épousai votre mere; l'amour ne présida point à notre hymen, mon cœur flétri n'étoit plus capable de ce sentiment. Une parfaite estime nous lia, je vivois heureux, lorsque ma félicité fut in-

terrompue par sa mort, peu de tems après vous avoir donné l'être.

A la douleur de perdre une épouse estimable, se joignit un souvenir cruel des fautes de ma jeunesse. J'y eusse succombé, mon fils, si l'espoir de vous être utile ne m'eût soutenu. Je me retirerai dans cette terre, où je ne m'occupai qu'à former votre cœur à la vertu. Des procès que j'ai perdu, d'autres disgraces m'assaillirent. Je n'y fus sensible que pour vous; plus je réfléchis sur le penchant qui nous porte au mal, sur la facilité que les grands noms donnent pour le commettre, plus je bénis l'Être souverain de m'avoir réduit au nécessaire; je l'en remercie pour vous; c'est un écueil de moins à surmonter.

Alcipe, par une générosité sans exemple, veut réparer la perte de nos biens; il veut que nos deux familles n'en fassent qu'une, j'y consens avec joie. Voyez sa fille: si elle vous plait, si son cœur ne se refuse pas au vôtre, cette union fera mes délices. J'exige de vous, mon fils, un compte exact de vos sentimens, regardez-moi comme votre ami, comme un ami sincère qui ne veut que votre bonheur, & qui n'a de droit sur vous que ceux d'un ami éprouvé. Alcindor cessa de parler; Ergaste lui rendit grace, & promit d'obéir aveuglément.

Ils furent joindre Alcipe, partirent avec lui,

arriverent au château, où ils furent reçus par la fille Amalie, comme des gens qu'on attendoit. Sélinde, amie d'Amalie, lui aida à faire les honneurs de chez elle.

Quelques jours se passèrent en fêtes, pendant lesquels Alcipe remarquoit avec plaisir l'impression que sa fille faisoit sur Ergaste. Ce jeune homme avoit les yeux constamment attachés sur elle; son empressement, de petits soins (qui sont importans en amour) reçus avec un air satisfait, lui firent connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Mon ami, dit Alcipe à Alcindor, laissons les jeunes gens ensemble; j'ai à vous entretenir, nous les rejoindrons dans le parc. Ergaste donna la main à Amalie. Sélinde les accompagna. Ils se promenerent long-tems sans parler, & Sélinde, envelopée d'idées tristes, ne songeoit point à rompre le silence. Ergaste hâsarda enfin quelques mots, ses regards, ses expressions s'animerent; l'amour lui-même ne peut être plus séduisant. Il fit connoître à Amalie sa passion, ses espérances, avec une force, une énergie, que la vérité seule peut donner. Cette aimable personne, prévenue par son pere, ne s'amusa point à cacher sa sensibilité; une réponse modeste, mais sincère, assura le bonheur de son amant.

Satisfaits l'un de l'autre, ils ne voyoient

qu'eux ; le berceau où ils étoient composoit leur univers. Amalie qui jusques-là n'avoit vu que son amant , se souvint de Sélinde , la chercha des yeux , & fut étonnée de ne la plus trouver près d'elle. Elle s'inquieta de cette retraite , & voulut la chercher. Je ne vous suffis donc pas , belle Amalie , lui dit Ergaste du ton le plus tendre. Que craignez-vous ? Rien , lui répondit son amante , mes sentimens pour vous me sont garans des vôtres. Mais , Sélinde , elle est malheureuse , je lui dois des égards. Elle ne tient à personne ; confiée aux soins de mon pere dès l'âge le plus tendre , elle ne connoît que lui. Jusqu'ici elle a mené une vie douce ; mais une affreuse clarté sur son sort lui cause une mélancolie qui m'afflige. Je vous conjure , Ergaste , de permettre que je partage tout avec elle , qu'elle ne me quitte jamais Si vous connoissiez son ame , son caractère ! Jamais fille n'a eu plus de vertu , de qualités aimables que Sélinde. Charmante Amalie , répondit Ergaste , je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. Il me sera doux de contribuer à adoucir le sort de l'aimable Sélinde. Tout en parlant , ils la cherchoient ; mais quel fut leur étonnement de la trouver dans les bras d'Alcindor qui fondoit en larmes aussi-bien qu'Alcipe. Mon fils ! s'ecria Alcindor , le ciel me

rend ma fille, votre sœur, l'image de ma chère Caliste !..

Ergaste & Amalie se regardoient avec étonnement, mais leur surprise céda au plaisir de trouver une sœur dans une amie chérie. Sélinde passa des bras de son pere dans ceux d'Ergaste & d'Amalie. Ils demanderent avec empressement comment s'étoit fait cette reconnaissance. C'est à moi à vous en instruire, mes enfans, dit Alcipe.

Caliste, en proie à la douleur la plus cruelle, eut assez de confiance en moi pour me confier son état & ses justes craintes. Ses parens alloient la renfermer dans ces lieux horribles, consacrés aux repentirs forcés. Je pris la résolution de l'arracher à leur dureté. J'étois ami de la Supérieure d'un couvent où elle devoit rester jusqu'à ses couches. Nous prîmes des mesures pour sauver l'innocence malheureuse. Les parens de Caliste étoient si irrités qu'il ne fut pas difficile de leur en imposer. Une maladie & une mort feinte, dont ils parurent être charmés, nous servirent à sauver Caliste. Ma sœur la mena au fond de la Silésie, où elle a une petite terre. Cette infortunée y donna le jour à Sélinde; ses chagrins la conduisirent au tombeau. Elle expira en nous conjurant d'avoir pitié de sa fille, de lui cacher sa naissance, & de tout

faire pour lui inspirer l'envie d'être religieuse.

Nous nous chargeâmes de ce dépôt. Je me mariaï peu de tems après, & j'eus Amalie. Je les fis élever ensemble. La répugnance de Sélinde pour prendre le voile m'obligea de lui révéler une partie de son funeste secret. Elle sentit son malheur, elle en gémit, & persista dans ses refus. Ma fille, que je retirai du couvent, me supplia de la lui laisser; j'y consentis avec joie. Le hasard m'apprit que, revenu de ses erreurs, Alcindor étoit vertueux; je sus qu'il avoit un fils qu'il élevait lui-même: je conçus alors le dessein de l'unir à ma fille, & de disposer mon ancien ami à reconnoître la sienne. Mes espérances sont remplies, je n'ai qu'une condition à mettre à l'hymen de ma fille. La voici: mes biens sont considérables, je les partage entre Amalie & Sélinde, je lui offre mon cœur & ma foi, son pere y consent; un mot, un seul mot va nous unir tous quatre.

Alcindor, qui s'étoit écarté pour n'être pas témoin du récit d'Alcipe, revint dans ce moment, & demanda à Sélinde si elle vouloit dégager sa parole. Oui, mon pere, répondit-elle, ce que je dois à Alcipe ne peut se payer que par la tendresse & le dévouement le plus sincere. Je suis prête à faire tout ce

que vous m'ordonnerez. Alcindor , Alcipe , Ergaste , Amalie & Sélinde s'embrassèrent tous, & se féliciterent de ces unions aussi heureuses qu'imprévues.

Les deux mariages se célébrerent sans pompe, mais avec un contentement unanime. Alcindor se retira dans un endroit solitaire, où il s'occupa à regretter sa chere Caliste. Tous les ans il venoit voir ses enfans , leur faisoit part de ses réflexions, & leur recommandoit, sur toutes choses , de se souvenir de ses égaremens , afin d'en préserver non-seulement leurs enfans, mais tous ceux que la providence commettrait à leurs soins.





R E N S I.

ANECDOTE JAPONOISE.

LE royaume du Japon, comme la plupart des états de l'Asie, est d'une antiquité aussi prodigieuse que son étendue est immense; les habitans sont gouvernés par la crainte, comme le sont tous ceux de ces contrées; ils sont retenus dans le devoir par les supplices les plus affreux; & comme il n'y a point de petites peines, toutes les fautes y sont considérables: la terreur marche toujours devant le Prince, le Magistrat n'y est point le protecteur du peuple, mais son bourreau; & les loix offrent le détail de tout ce qu'un esprit naturellement féroce & cruel peut imaginer de plus barbare pour punir ceux qui y manquent: on diroit qu'elles sont écrites avec le sang des malheureux qu'elles font ruisseler. On se persuaderoit aisément qu'un pays gouverné de cette façon doit être un pays sans vertu, puisqu'elle paroît ne pouvoir être autre chose que la crainte de la douleur & de l'ignominie. On se tromperoit cependant, la voix de la nature, que rien ne peut étouffer, y parle toujours avec

son énergie , & les attachemens tendres y ont eu des héros (1)

Genfoo commandoit à ce riche pays , qui est le seul peut-être où les Européens ne peuvent plus apporter leurs défauts avec leur argent , ni scandaliser par leur avarice , en étonnant par l'audace qu'elle leur donne ; lorsque dans une province de cet empire vivoit Sinmu , Mandarin distingué par sa vertu & son désintéressement. Chargé du poids du gouvernement , il l'adoucissoit en faisant des heureux , & trouvoit sa gloire dans l'amour & la reconnaissance de ceux qui lui étoient subordonnés ; aussi-bien , loin de profiter de sa place

(1) Le sujet de ce Conte est vrai ; je n'ai pu le lire sans attendrissement dans quelques Journaux qui l'ont rapporté ; ils devoient tous être ainsi remplis de traits de cette trempe , ils apprendroient alors aux hommes à estimer l'homme , & ils les engageroient peut-être par-là à se rendre plus estimables.

Pour lire avec plus d'intérêt cette petite histoire , il faut se rappeler que le suicide n'est point défendu au Japon , mais qu'il y est très-fréquent , & qu'il y donne une réputation de courage ; que l'exercice des arts mécaniques exclut des honneurs civils & militaires ; que les supplices y sont affreux , & les crimes encore plus atroces que les châtimens ; que le Prince y est un despote tyrannique , dont la volonté décide souverainement du bonheur ou du malheur des sujets qu'il gouverne , à proportion du desir qu'il peut avoir de les tourmenter , ou de les rendre heureux.

pour augmenter sa fortune, il n'y trouva que les moyens de perdre celle qu'il possédoit. Sa réputation s'étendit au loin, il s'attira les éloges de tous ceux qui entendirent parler de lui, il gagna l'estime de la cour, la confiance de son maître, l'amitié de ses égaux, l'amour & le respect de ses inférieurs.

Korei sa femme, partageoit sa gloire & ses vertus. Trois fils élevés dans leurs principes complétoient leur bonheur, on eût dit qu'une seule ame animoit toute cette famille, qu'un seul cœur dirigeoit tous leurs sentimens; ils ne goûtoient tout le bonheur que lorsqu'ils pouvoient tous se voir parfaitement heureux, une larme ne mouilloit jamais les yeux de l'un; sans que les yeux de tous n'en fussent humectés; si un sourire gracieux faisoit mouvoir agréablement les levres de quelques-uns, le cœur de tous s'ouvroit à la joie. Tous leurs mouvemens étoient analogues, & on savoit la façon d'exister de tous les membres de cette famille, quand on pouvoit savoir celle d'un seul.

La vertu de ces personnes respectables sembloit devoir les garantir des revers de la fortune; elles n'avoient rien à redouter du dehors, puisque le bonheur de ceux qui les environnoient dépendoit de leur conservation; ils n'avoient rien à craindre d'eux-mêmes,

puisqu'ils n'étoient heureux que par leur félicité réciproque ; le rang de Sinmu le plaçoit à la tête de leur province, sa gloire les rendoit l'objet des vœux de tous, & les revenus de son état leur faisoient goûter les charmes de la prospérité. Ils vivoient ainsi dans la plus grande joie, parce qu'ils espéroient de jouir long-tems des mêmes avantages, lorsque Sinmu tomba dangereusement malade, les prières de tout le peuple, les supplications de ses enfans, les gémissemens des malheureux, rien ne put suspendre le trait de la mort lancé contre lui : il expira, regretté de tout le monde, & chacun crut que le dernier souffle de sa vie devoit être le dernier moment du bonheur qu'on pouvoit espérer; les gens de son mérite sont rares, mais la bonté du cœur dans un homme en place, est une chose bien plus rare encore.

Il est impossible de peindre la douleur de Korei, il n'y a point de couleur assez noire pour exprimer le chagrin de ses fils ; rassemblez tous les traits de l'affliction la plus juste & la plus forte, concentrez-les dans le même cœur, & vous pourrez à-peine vous représenter l'angoisse qu'ils éprouverent, les déchiremens de leurs cœurs, l'amertume de leurs larmes. C'étoit le premier chagrin qu'ils ressentoient, & il étoit causé par l'objet le plus in-

trépassant. Korei perdoit un époux dont elle étoit fière, & un ami qui faisoit le bonheur de ses jours ; ses fils n'avoient plus de ressources pour leur instruction & leur avancement. Ils perdoient tous celui qui méritoit la plus grande partie de leur amour , & qui répandoit seul les plaisirs sur toutes les portions de leur existence.

Les grands chagrins occupent trop l'ame pour lui laisser voir tous les détails de la situation où ils placent. Ce ne fut aussi qu'au bout de quelque tems , que Korei put apercevoir l'état affreux où elle étoit réduite. Son mari soutenoit sa famille par les revenus attachés à ses emplois , & il y avoit déjà long-tems qu'il étoit mort ; elle n'avoit cependant point d'autres ressources contre la misère la plus complete. Son cœur étoit trop élevé pour devoir la subsistance à ses amis , elle sentoit trop la hauteur de son rang pour se résoudre à s'avilir par des démarches humiliantes , & elle s'intéressoit trop à ses enfans pour les exposer à manquer leur fortune par le reproche qu'on auroit pu leur faire de n'avoir pas pris soin de celle qui leur avoit donné le jour. Elle prit donc son parti , il étoit conforme aux usages du pays où elle vivoit. Elle rassembla ses enfans désolés , pour le leur communiquer. Mes fils , vous savez combien est grand l'a-

mour que je vous porte : depuis que vous êtes nés vous avez toujours été présens à mon esprit, & depuis ce tems-là, vous avez toujours fait mes plus cheres délices ; l'affliction m'environne à présent de toutes parts, & ce qui l'augmente le plus, c'est mon attachement & vos vertus. Votre pere nous a enlevé par sa mort nos plaisirs. . . . il ne fait pas, il est bien-heureux. . . il ne fait pas qu'il nous la donne. Hélas ! le dîner que nous allons faire fera le dernier que je pourrai vous donner... Seriez-vous nés pour mourir si-tôt, & aurois-je la douleur de vous voir périr de faim ? ... Vous allez voir le dernier morceau de pain que je peux vous offrir, & vous ne le mangerez que ramolli par mes larmes... Oh mes enfans ! je mourrai de douleur, si je ne préviens pas cette mort qui est affreuse, en me la donnant moi-même. . . Le poison qui doit finir mes jours est prêt, je le prendrai cette nuit ; aimez-vous comme vous l'avez fait, & soyez heureux.

Toba, Jembo & Rensi, ses trois fils, fondoient en larmes avec elle, lorsque Toba qui étoit l'ainé lui dit : abandonneriez-vous vos enfans au désespoir, & pourrez-vous mourir sans remords, quand vous laisserez vos fils désolés ? Croyez-vous qu'ils puissent survivre à la perte de leur mere qu'ils adorent ! Pensez-vous qu'ils résistent à la violence de la douleur

qu'ils en ressentiront?... Vous serez le meurtrier de ceux qui vous avez donné la vie, après l'avoir été de vous-même... Mere barbare ! ... qu'ai-je dit ! ... vous avez pu l'entendre sans juger mes sentimens, & sans ressentir la vivacité des vôtres ? ... Pardonnez à mon chagrin, mais craignez mon désespoir ---. Non, mon fils, je n'ai point voulu aggraver les peines que vous éprouvez, mon dessein est de les diminuer, en vous ôtant le spectacle de votre mere condamnée à souffrir. Pourras-tu voir, fils trop tendre, ma bouche desséchée par le jeûne, ne plus prononcer que des plaintes aussi foibles qu'inutiles ? Tes yeux auront-ils la force de regarder les miens, quand, enfoncés dans leurs orbites, & manquant de vivacité, ils ne pourront plus recevoir la lumière du jour & les images de mes enfans. Te sens-tu assez de courage pour lire sur les traits de mon visage, défiguré par les convulsions de la douleur, ce que souffrira mon ame, & les tourmens de mon corps, lorsqu'il se détruira ? Pourras-tu penser que ces bras qui t'ont soutenu pendant tes premières années, seront sans force, & enchaînés par le défaut de nourriture ? Plus barbare que moi, si tu peux voir ce spectacle... mais non... c'est un usage autorisé par nos loix... Oui, mais inventé par la cruauté, & soutenu par la foi-

blesse. . . Moi & mes freres , nous cherchons les moyens d'éviter tout cela , & vous vivrez heureuse pour vos fils dont vous ferez le bonheur ---. Quoi donc ! j'ai élevé des enfans pour se distinguer dans l'Etat , pour être utiles à leur Prince , pour faire le bonheur de leurs concitoyens , je sens qu'ils peuvent remplir mes vues , & je permettrai qu'en oubliant leur vocation , ils détruisent mes espérances. . . Mais douteriez-vous de mon amour ? C'est mon amour qui me fait tout entreprendre , qui me fait vaincre mon amour lui-même , en exigeant ma séparation d'avec vous. . . Vos présens me feroient pires mille fois que la mort , s'ils pouvoient jamais vous nuire ; je veux qu'on sache comment Korei vous aime , on saura par-là tout ce que vous valez ---. Vous nous ferez donc abhorrer notre vertu , vous nous ferez repentir de vous avoir aimé. . . Mais les supplications de vos fils n'iroient-elles plus jusques à vos oreilles ? Nos larmes , qui ont si souvent ému votre cœur , ne le toucheroient-elles plus ? Oh ma mere ! voyez donc votre fils , voyez-le accablé de douleur , sa respiration trop pressée par ses sanglots , l'empêche de vous peindre les horreurs qui noircissent son ame. . . Voyez Jembo le second de vos fils , que vous chérissiez davantage , parce qu'il porte sur sa physionomie les traits
de

de votre époux, il est comme nous, abymé dans son chagrin. . . Voyez Rensî qui est le cadet, qui commence à entrer dans le monde, & qui y seroit sans conseil, si vous veniez à nous manquer. . . Voyez-les tous deux à vos genoux avec moi, leurs larmes, les miennes, en tombant sur vos mains, ne réchauffent-elles pas votre sensibilité ? Ne vous rappellent-elles point l'amour que vous eûtes une fois pour nous ? N'augmentent-elles pas le desir que vous devez avoir de vivre avec vos enfans, d'être témoin de leurs succès, ou du moins de leurs efforts, de nous voir imiter votre époux & notre pere, de mériter sa réputation, & de jouir de la gloire qu'il s'est acquise. . . Mais c'est au nom de ce pere que vous avez chéri, à qui nous devons la vie, qui vous choisit pour faire le bonheur de sa postérité ; c'est en son nom que je vous prie de penser à la conservation de vos jours. . . Sinmu, tu n'aurois jamais pu croire que ta tendre Korei détestât les fruits de ton amour & du sien ! Je ne vous prie plus pour nous... c'est pour lui, il vous demande de ne pas donner la mort aux plus tendres des fils. . . Mes enfans. . . mais le seriez-vous encore, puisque vous doutez de mon amour. . . levez-vous. . . ma force m'abandonne. Eh bien, mon chagrin me servira de poison.

Jembo se leva ayant ce regard tendre que donne l'affliction, & après avoir pris la main de sa mere, il l'approche de sa bouche, il la baise long-tems, ensuite ayant apperçu que le visage de Korei se couvroit de larmes, il lui dit à son tour, avec l'émotion la plus vive : ce sera donc la dernière fois que vous aurez le plaisir de recevoir les caresses tendres & affectueuses de vos fils. Ce sera aussi la dernière fois, fils malheureux, que nous aurons celui de pouvoir espérer quelques preuves de votre tendresse... Pourquoi nous avez-vous donné la vie ? Est ce pour nous la rendre insupportable ? Pourquoi nous avez-vous forcé, par vos vertus & votre attachement, à vous aimer & à vous adorer ? Pourquoi la nature nous en a-t-elle fait un devoir ? Pourquoi vous-même nous y avez-vous engagés en nous montrant de la joie, lorsque nous vous témoignions notre zèle ? ... Notre pere en mourant, nous a recommandé de vous chérir, de rendre vos jours gracieux, & vous ne voulez nous laisser qu'un cadavre pour remplir sa volonté... N'empêchez point nos larmes de couler, elles sont trop justes, & votre cœur est trop dur pour qu'il puisse en être touché ; une étrangere en auroit souffert... persisterez-vous encore dans vos horribles desseins ? ... Mes fils ! que j'aime à voir votre sensibilité, & que vous interprétez mal la

miennne. Ecoutez. . . Rensi se leva dans ce moment avec toute la vivacité de la jeunesse & toute l'impatience de la douleur, il jeta un regard sec sur sa mere, il tourna les yeux sur ses freres, il porta la main à son poignard, il le tira hors du fourreau, & fixant sa mere avec assurance, il lui dit: vous voulez mourir? vous mourrez, mais votre mort aura une cause aussi juste que grande, vos fils mourront avant vous, leur sang au moins pourra se mêler au vôtre, vous le verrez expirer devant vos yeux, vous verrez les derniers mouvemens de leurs corps ensanglantés, les derniers regards de leurs yeux mourans; vous recevrez les derniers adieux de leur amour qu'ils auroient voulu prolonger; je n'attends plus que vos dernieres résolutions, ou des promesses bien positives de renoncer pour toujours à vos cruels projets. Il resta devant sa mere le bras levé pour se frapper, ses freres suivirent son exemple, & s'armèrent de son courage. Korei ne put résister à ce spectacle, vous m'avez vaincue, cachez ces instrumens de mort, mon sein où vous avez reçu la vie palpite, lorsque je pense à votre destruction. Je vous assure que ma conservation me devient précieuse, puisqu'elle la vôtre en dépend; mais souvenez-vous toujours que vous êtes fils de Siamu & de Korei; que votre conduite ne doit pas être

indigne de votre naissance, & vous priver des emplois que vous méritez. Ils embrassèrent leur mere, & remercièrent Renfi qui avoit trouvé le moyen de fléchir Korei.

Ils trouverent d'abord dans l'endroit où ils habitoient les moyens de prolonger encore pendant quelque tems leur vie ; ils emprunterent, & on s'empresfa de leur prêter ; la vertu rassure tout le monde, l'avare la choisit pour la faire la dépositaire de ses biens. D'ailleurs, les fils de Korei étoient bien sûrs de rendre ce qu'ils recevoient, parce qu'ils avoient tous trois formé des projets qui leur en affuroient la facilité ; mais ils vouloient quelque chose de plus, ils vouloient rendre à leur mere l'éclat dont elle avoit joui, & se promettre qu'elle feroit pour toujours à l'abri de l'indigence ; il leur falloit des secours, des protecteurs ; mais cela n'est pas aisé à trouver, & les gens vertueux qui sont modestes sont, pour l'ordinaire, les moins connus ; outre cela, ils vouloient se conserver les moyens de voir fréquemment leur mere, ils craignoient toujours qu'abandonnée à ses réflexions, elle ne se livrât de nouveau aux accès de son désespoir : cela resserroit beaucoup le cercle de leurs ressources ; cependant, avec ce qu'ils faisoient déjà, ils espéroient tout de leur amour & de leurs efforts.

Il y avoit quelque tems qu'Ankam, favori de l'Empereur, voyageant pour exécuter des ordres dont il avoit été chargé, fut assassiné dans sa route; ceux qui commirent ce meurtre y employèrent une si grande vigilance, qu'ils ne purent être découverts, malgré l'exactitude qu'on apporta à leur recherche; l'Empereur affligé de la perte d'un flatteur, l'étoit encore plus de ne pouvoir pas tirer vengeance de ceux qui avoient ainsi diminué ses plaisirs; il prit donc la résolution de faire publier par-tout l'empire, qu'il accorderoit une somme considérable à celui qui decouvriroit l'auteur du crime, & pourroit le livrer entre les mains de la justice; il ajouta de plus, que, quoique par les loix de l'état, les parens de ceux qui avoient commis des crimes de lese-Majesté fussent enveloppés dans la peine du coupable, il vouloit qu'ils en fussent exempts, pourvu qu'ils déclarassent celui d'entre eux qui en seroit l'auteur.

Dès qu'on eut publié cet arrêt dans le lieu où habitoit Korei, Rensi en fut le premier informé, il l'entendit avec plaisir; déjà il forme son projet, & il se réjouit en pensant aux heureux effets qui doivent en résulter pour Korei & ses deux freres. Oui, ma mere & ses deux fils vont être rendus au bonheur, & ils le seront par le plus tendre des fils & le plus

aimé des freres. Qu'il est doux pour moi d'avoir cet avantage ! j'en ai sûrement eu la première idée , ils ne pourront me le disputer... Pauvre Senci ! tu m'aimes comme je t'aime , tu feras glorieuse de m'avoir aimé , tu diras , Rensi fut de tous les hommes le seul que mon cœur choïsit , mais il fut aussi le plus digne de ce choïx ; ton cœur vertueux applaudira à ma vertu , tu m'exciteras à remplir ce desir sublime. O Senci ! ... nous allions être unis , mais je suis fils avant d'être amant.

Rensi chercha ses freres pour leur communiquer cette proclamation de l'Empereur , & les idées qu'elle lui avoit fait naître. Ecoutez-moi , leur dit-il , Korei est dans un état qu'il n'est pas sûr que nous puissions prolonger , nous pouvons être malades , nous pouvons mourir , & Korei seroit sans secours ; voici un moyen de lui assurer un sort gracieux , & de faire estimer notre courage & notre vertu ; je vous ai fait connoître le dernier arrêt de l'Empereur , vous aurez pu le voir , accusez-moi donc comme coupable de cet assassinat , livrez-moi entre les bras de la justice , oubliez que je suis votre frere , vous recevrez la récompense que l'Empereur a promise , ma mere sera heureuse , & vous le ferez avec elle ; l'idée flatteuse d'avoir aimé mes parens plus que moi-même , sera pour moi la récompense la

plus considérable à laquelle je puisse prétendre. Les freres de Rensi ne purent entendre ce discours prononcé avec vivacité & pensé avec chaleur, sans admirer l'héroïsme de leur frere, & sans être étonnés de la vigueur de son ame, de l'étendue de ses sentimens, & de l'empire que la vertu avoit sur ses actions; mais ils ne purent l'entendre sans frémissement, parce qu'ils l'aimoient avec tendresse. O mon frere, lui dit Toba, que votre procédé est généreux! que vos projets sont nobles, & que votre ame est élevée: quand vous n'auriez que le mérite d'avoir imaginé cette action, votre nom devoit être pour jamais consacré dans les fastes de la vertu, mais ce que vous proposez avec tant de sublimité, vous l'exécutez avec courage... O Rensi! ton ame n'a-t-elle pas vu les angoisses de tes freres? Korei survivroit-elle à son cher Rensi? & crois-tu que tes freres pussent être tes accusateurs?... Toba, vos louanges m'honorent, parce que vous estimez la vérité, mais vos plaintes m'étonnent, parce que je connois la grandeur de votre ame; les peines de la tendresse ne sont rien quand il s'agit du devoir, & quel devoir peut être plus pressant, si celui de rendre sa mere heureuse ne l'est pas?... Vous ne voulez pas être mes accusateurs, vous ne voulez donc pas partager la gloire

d'une belle action ? . . . Sans doute il vous fera plus pénible de me livrer à la justice , qu'il ne me sera difficile de souffrir le châtement qu'on m'infligera ; mais c'est pour cela que j'ai voulu que vous m'accusassiez , si j'avois cru pouvoir vous accuser moi-même , & si j'avois douté de votre force d'esprit , je ne me serois pas proposé pour subir le supplice ; il ne me faudra que la patience pour supporter la douleur , il vous faudra tout le nerf de votre ame , pour maîtriser votre tendresse , pour m'accuser avec confiance , pour soutenir votre déclaration , & pour me voir condamner . . . Vous joignez la plus grande modestie à la plus grande vertu , mais si je vois toute la nécessité de l'action que vous proposez , croyez-vous qu'étant l'ainé je vous en laisse la gloire ? croyez-vous qu'il me soit moins doux d'être utile à ma famille , & que je ne préfère pas la mort à la douleur que m'occasionnera la vôtre ? . . . Toba , je vous reconnois à ces traits , mais c'est justement parce que vous êtes l'ainé , que cette action ne vous regarde pas ; vous l'auriez imaginée , & vous auriez voulu la réaliser , si vous aviez été à ma place ; mais vous devez seulement l'autoriser comme chef de notre famille , & me mettre à même de ne pas perdre le fruit de notre vertu. Vous avez plus d'expérience , vous serez ainsi plus utile à Korei ;

vous posséderez plus vite des emplois qui fourniront à son entretien , vos conseils seront plus utiles à vos amis , la patrie peut à présent tirer de vous les plus grands services. D'ailleurs , comme je suis l'inventeur de cette action , ne puis-je pas être le maître de choisir le rôle que je veux y jouer ? Mes bons frères , vous savez sans doute comme je vous aime , laissez-moi donner à ma mere cette preuve de notre amour ; mais pourrions-nous jamais vous regarder avec plaisir , si voyant souffrir Korei , nous pouvions nous dire , il n'a tenu qu'à nous de la rendre heureuse , nous pouvions l'arracher pour toujours à la misere , en nous comblant de gloire , & nous n'avons osé le faire par lâcheté. Toba , souviens-toi que je te reprocherai pendant toute ta vie , oui , je te dirai , c'est toi qui , par tes contradictions déplacées , m'as fait végéter sans réputation sur la terre ; c'est toi qui n'as pas voulu contribuer à honorer les hommes par un nouveau trait de vertu , parce que tu n'as pu être capable d'un effort généreux ; c'est toi qui , ne voulant pas secourir ta mere , es la cause de tous ses maux ; tu la feras mourir pour vouloir me conserver sans nécessité , tu arracheras au monde une personne utile à sa famille , pour ménager un sang qui n'a encore circulé pour le bonheur de personne , &

qui brûle de s'illustrer. . . Mais l'état de Korei n'est pas désespéré, & nous pouvons encore. . . Nous ne pouvons rien, si nous manquons de vertu. . . Korei ne pourra jamais apprendre ce que vous voulez faire pour elle. . . Qu'elle l'ignore. . . Et l'amour qu'elle a pour toi. . . Mais celui que nous lui devons pour le mériter. . . Tu la ferois mourir de chagrin. . . Vous la ferez mourir de pauvreté. . . Nous mourrons nous-mêmes de douleur. . . Vous aurez fait votre devoir. . . Tu souffriras une mort aussi cruelle qu'infame. . . Je mourrai pour la vertu, je serai mort glorieusement. . . Encore une fois, cher Rensi, écoute ton cœur, consulte ta sensibilité, pense à la nôtre, peins-toi nos regrets, retrace-toi nos tourmens, vois tous nos jours rendus affreux par ton image sanglante qui nous poursuivra, tous les morceaux de pain que nous mangerons, nous paroîtront ta chair palpitante; nos larmes couleront sans cesse pour effacer, s'il est possible, les traces de ton sang dont ils seront couverts pour nous; il est vrai, cette ressource est à présent unique, mais cette ressource est impossible pour nous, si elle ne l'est pas pour toi; tu as détruit toutes mes raisons, mais tu ne peux éteindre mon sentiment, le tien. . . O mon cher frere! . . je crains de te parler. . . Ames foibles, vous ne méritez pas de porter

le beau titre d'homme , vous avez encore à maîtriser tous ces mouvemens qui n'ont jamais produit une action héroïque , qui ne font pas l'ame de l'homme , & qu'on ne doit écouter que quand on veut se livrer au plaisir. Le héros de la vertu ne voit que lui même l'utilité dont il peut être aux autres , l'univers qui se le proposera pour modele , & le ciel qui l'admire. . . Ton héroïsme est affreux , il te rend inhumain. . . Ménage ton cœur , Toba , & fâche que le sentiment est le principe de ma vertu. Toba ne repliqua plus , il prit la main de Rensi qu'il ferroit , & pleuroit en le regardant. Jembo se tournant alors vers lui , ajouta : as-tu pensé à Senci , à qui tu as donné ton cœur , & dont tu as reçu le sien. . . Cruel Jembo. . . Senci écouterait mieux que vous les raisons de Rensi , elle fortifiera mon courage si vous pouviez l'affoiblir. . . Senci a l'ame grande , elle ne m'aimeroit plus , si je pouvois me déshonorer. . . Mais vous acceptez tous deux ma proposition , embrassez-moi : oh ! que je suis content , je retrouve mes freres vertueux , je les aime bien davantage. Ils se livrèrent aux douces larmes de l'amitié , & ils concerterent entre eux la maniere dont ils apprendroient à leur mere leur départ. Cependant ils redouterent tous trois cette entrevue. Rensi les exhorta à la fermeté , il les pria de conte-

nir leurs sentimens , d'éviter un adieu , & de ne rien dire , ni rien faire qui pût un tant soit peu éventer leurs desseins , ils se séparèrent tous les trois pour se préparer à leur voyage , car ils devoient partir le lendemain. Rensi qui jugeoit tout le monde par lui-même , craignoit d'être prévenu.

Toba & Jembo ne pouvoient comprendre comment Rensi , qui avoit paru jusqu'alors si tranquille & si doux , avoit pu tout-à-coup s'élever à un degré de vertu aussi éminent , & pousser le courage jusqu'à braver l'amour le plus vif , & jusqu'à mépriser les douleurs & l'infamie. Tout cela sembloit faire croître l'amour de ses freres pour lui , mettre de nouveaux obstacles à l'exécution de leurs projets , & émouvoir si fortement leurs cœurs , qu'ils ne leur permettoient plus de tenir la parole qu'ils lui avoient donnée. Ils furent aussi mille fois sur le point d'aller tout déclarer à Korei , mais ils redouterent son émotion , & ils craignirent de lui faire penser que cette ressource violente fût la dernière qui leur restât ; ils vouloient encore découvrir leur projet à Senci , mais ils craignoient de se déshonorer dans le public ; ils s'occupèrent enfin des moyens d'exécuter entr'eux deux ce que Rensi vouloit faire ; cette idée leur plut , ils s'y arrêterent long-tems , mais ils étoient sûrs que , si Rensi pouvoit le

soupçonner , il viendrait dévoiler leur conduite , il leur reprocherait le vol de sa vertu , l'inutilité de leurs efforts pour faire le bonheur de Korei. Ils estimoient trop Rensi , pour lui manquer de parole sans prétexte. Ils ne sa-voient à quoi se résoudre , ils sont combattus entre leur bonne foi & leur attachement pour leur frere , la vivacité de leur chagrin & le bonheur de leur mere , qu'ils voyoient dans l'avenir : ils n'ont pas le tems de prendre de longs conseils , ils devoient annoncer , le soir même à leur mere , qu'il falloit qu'ils partissent le lendemain ; ils se décident , mais leur décision rendit leur ame triste , & sembloit ne leur promettre que des jours affreux.

Les cœurs des freres de Rensi ne furent pas les seuls déchirés , Rensi lui-même voyoit l'horreur de sa situation ; les tourmens affreux qu'il se préparoit , n'étoient pas capables de faire frémir son ame ; l'infamie à laquelle il s'exposoit , étoit au dessous de sa magnanimité ; il se représentoit sans émotion le spectacle de son supplice , mais il étoit sensible ; l'idée de quitter une mere chérie , d'abandonner Senci qui méritoit tout son amour , & qui lui promettoit de si grands plaisirs , de renoncer à la compagnie de ses freres qu'il avoit toujours tendrement aimés ; tout cela étonnoit son courage , & faisoit couler ses pleurs.

Eh bien ! disoit-il, ma vertu sera plus grande ; mais elle fatigue violemment l'ame. Quoi ! je ne verrai plus Korei , elle ne pourra me donner sa bénédiction , elle ne soupçonnera pas que le baiser que je lui donnerai ce soir , sera le dernier qu'elle recevra de moi ; elle sera désolée quand elle saura mon sort , & je ne pourrai pas lui adresser mes consolations. État affreux ! Pourquoi n'est-ce pas demain que tous mes projets seront exécutés , ma mort me rendra heureux , elle me délivrera de mes soupirs. Il resta long-tems sans rien dire, il étoit accablé par ses réflexions , ses sanglots étouffoient sa voix : il répétoit confusément le mot de vertu , & s'excitoit ainsi à bannir ces instans de foiblesse qui le rendoient malheureux , parce qu'ils bleissoient son courage. Il se tira cependant de cet état d'angoisse pour s'occuper de Senci. Senci que j'aime si tendrement ! il me faudra oublier ton amour & le mien ; mon cœur qui a si souvent palpité en te voyant , ou lorsque tu parlois , ne sera plus agité par les doux mouvemens de la tendresse ; je vais mourir. . . je ne pourrai plus te serrer dans mes bras , lire ton amour dans tes yeux , le plaisir en t'abordant , entendre la vérité qui parloit par tes levres , sentir mon existence se changer délicieusement en pensant à toi , perdre le sentiment de mon être lorsque

tes levres prononçoient avec tant de graces ces mots qui raisonnent toujours pour mes plaisirs à mes oreilles ; lorsque tu me disois, que tu m'aimes , & que tu trouvois tes délices à me l'entendre répéter après toi... Que de plaisirs s'envoleront ensemble !... Penseras-tu toujours à ton tendre Rensi... Malheureux , je n'aurai pas cette consolation... Si on ne pensoit plus... mais cette pensée m'est si familiere que j'y penserai sans doute toujours... Nous allions être unis ; ô ma mere ! il faut bien vous aimer pour quitter Senci... Non , Senci ! ce n'est pas de bon gré que je te quitte, c'est la vertu , ou plutôt c'est toi-même qui me conduit à la mort. On ne peut pas te mériter à moins d'être vertueux comme toi , & le feroit-on sans épreuve ; mais je ne te verrai plus, tu ne me verras plus toi-même... Cesse donc de m'aimer , & ne sois pas affligée.

Tout l'amour de Rensi pour Senci se réveilla , sa résolution paroît moins forte , il croyoit craindre la mort dont l'image n'avoit pas encore pu l'épouvanter ; cependant il étoit encore courageux , il formoit la résolution de ne pas revoir Senci ; mais il s'acheminoit dans le tems même qu'il ne vouloit pas s'exposer à la force de ses regards , & il ne fut interrompu dans ses idées que par la vue de Senci elle-même ; jamais sa beauté ne fut si grande,

une robe blanche d'un lin extrêmement fin composoit son habillement , & faisoit voir au travers de ses plis le riche dessin de sa taille qui étoit fine & bien prise ; sa physionomie étoit belle & touchante , ses yeux vifs & animés , un sourire flatteur se promenoit sur ses levres vermeilles , & annonçoit la joie à tous ceux qui avoient le bonheur de la rencontrer ; son ame sensible sembloit animer tous ses traits , & répandoit sur l'ensemble de sa personne , ce vif intérêt qui la rendoit chere à tout le monde ; des cheveux blonds tombaient par longues boucles sur son col ; on ne pouvoit la voir sans retenir son image ; on ne pouvoit l'entendre sans craindre qu'elle ne cessât de parler. Tout étoit intéressant en elle. La nature faisoit toutes ses graces , & elle avoit toutes les graces de la belle nature.

Senci fut la premiere à appercevoir Rensi , elle ne put cacher sa joie , elle ne le vouloir pas , aussi elle alla au devant de lui avec cet air modeste & gracieux que la vertu autorise & que l'amour anime. Cher Rensi ! lui dit-elle , je vous ai apperçu la premiere , & il y avoit long-tems que je vous voyois , lorsque vos yeux se sont tournés vers moi... Tendre Senci , j'étois occupé de vous , & quand on ne peut pas espérer de vous voir , on ne peut rien regarder avec plaisir . . . Il y a bien long-
tems

tems que je suis avec vous par mes pensées ,
 & je souhaiterois bien que cela fût toujours
 de même. ... Mais , Rensî , nous allons être
 unis dans peu de jours , par des liens qui me
 seront d'autant plus chers qu'ils seront in-
 dissolubles Ah ! sans doute pour ja-
 mais ? ... Oui , pour jamais --- Mais vos
 yeux se mouillent de larmes , la tristesse cou-
 vre votre front , voulez-vous donc m'affli-
 ger ? .. Non , Senci ! je venois ici pour ..
 je venois pour goûter du plaisir , car je ne
 le trouve qu'auprès de vous J'ai l'ame
 angoissée . . . ma mère m'inquiète , je vou-
 drois pouvoir lui faire passer des jours heu-
 reux . . . si , vous même , vous n'étiez pas la
 plus heureuse des femmes . . . Oh Senci ! ces
 idées sont affreuses ---- Je suis sûre de mon
 bonheur en le partageant avec vous , non ,
 il ne sera jamais complet , que lorsque je
 pourrai le voir dépendre entièrement du vô-
 tre Korei ne sera-t-elle pas contente ,
 quand elle verra nos deux cœurs qui l'ai-
 ment , se réunir pour augmenter son bon-
 heur ? ... Mais , Rensî , vous savez que je
 brode ; depuis que ma mère m'a permis de
 m'occuper pour vous , en me permettant de
 vous donner ma main avec mon cœur ; j'ai
 fini un ouvrage qu'il me tardoit bien de vous
 donner. Attendez-moi , je vais vous le cher-

cher. Rensi reste seul ; mais sa douleur s'étoit fort accrue ; est-il possible, disoit-il , qu'elle redouble ainsi les marques de son attachement , & qu'elle augmente la rigueur de mon sacrifice ! non , je ne devois point lui parler ma fermeté m'abandonne jamais je ne l'ai vue si belle , jamais je ne l'ai vue si tendre ; jamais elle ne m'a pénétré d'amour comme aujourd'hui Oh ! que la mort me devient affreuse les douleurs ne m'étonneront pas , si le supplice que je m'ose préparer ne coupoit pas le fil de mes jours ... pour-quoi ai-je formé ce détestable dessein ! Ah Kori ! tu ne fais pas ce que ton fils souffre , je lui dirai elle m'écouterà avec plaisir. Mais que deviendra ma vertu ? ce qu'elle deviendra ? Eh bien ! je mourrai , oui je mourrai , mais je mourrai sans gloire , si on ne fait pas que Senci m'aimoit... Fuyons ces lieux , fuyons Senci , elle seule me fait voir la vie comme le plus grand des biens. Il se disposoit à partir lorsqu'il vit Senci qui revenoit ; il ne pouvoit plus la quitter , il l'attendit. Senci lui présenta une ceinture brodée en or & en argent où , devoit être attaché son poignard ; que d'images gracieuses elle avoit su y rassembler ! son cœur avoit conduit sa main. Rensi , vous la porterez , parce que je l'ai faite , vous vous direz , celle qui m'aime pensoit à moi en la faisant... Je

la garderai jusqu'à ma mort, & elle sera mes plus cheres délices; mes larmes que je ne puis retenir vous montrent toute ma reconnoissance.... Vos larmes sont ameres, & celles de la joie ne rendent pas le visage lugubre. O Rens! voulez-vous me faire de la peine... Senci, vous connoissez mon amour, j'ose ajouter, vous connoissez ma vertu, vous devez donc être sûre de ma constance..... elle sera la même jusqu'au tombeau... au delà du tombeau; cette dernière idée est la seule qui me plaise. Si vous en étiez bien persuadée je serois bien charmé..... mais vous me semblez émue.... cachez-moi vos douleurs, si j'étois affligé, j'aurois bien assez de mes chagrins, les vôtres me rendroient malheureux... il faut que je vous quitte, adieu... Vous, me quitter!.... non, je ne vous laisserai jamais dans l'état où vous êtes..... j'irai chercher ma mere, la vôtre, vos freres, si je ne puis pas venir à bout de vous tranquilliser; & je passerai des jours horribles, si vous ne me promettez pas que vous en passerez de plus heureux... Oui, Senci, dans peu de tems je serai content... je serai... Senci, toujours, je serai tout à vous.... Adieu encore une fois.... Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous tourmente? qu'est devenu cet air enchanteur qui flattoit tous ceux à qui

vous parliez , & qui me rendoit si orgueilleux , puisque vous m'aviez donné votre cœur ? Ah ! parlez Renfi Cher Renfi. Mais il a disparu. Renfi , tourne la tête & vois ma douleur , je suis à genoux pour te prier de revenir ; mais il hâte sa course , il ne veut plus m'entendre , il m'a caché son ame , il faut qu'il soit bien tourmenté pour paroître aussi troublé ; que je suis malheureuse ! il m'aime cependant toujours . . . lui auroit-on fait quelque tort ? j'armerai l'univers pour le défendre. Voici le premier secret qu'il me garde , il faut qu'il soit affreux ; si sa vie étoit en danger , mais il est libre , & il n'a fait que du bien , si que m'importe ce qui cause son malheur , puisqu'il est malheureux. Adieu , cher Renfi , tu n'as pas voulu avoir pitié de moi , mes vœux t'accompagnent , & mon cœur sera toujours avec le tien.

Renfi quitta Senci avec une ame abattue & flétrie , il fuyoit la compagnie de sa mere ; il craignoit d'aborder ses freres , il se sentoît trop agité pour pouvoir résister à de nouvelles sollicitations ; enfin , après avoir resté seul pendant quelque tems , il reprit une apparence de tranquillité , qui lui permit de soutenir la vue de ses parens : les freres annoncerent à Korei leur départ pour le lendemain , & leur absence pour quelques jours. Renfi vint

à bout de cacher à sa mere son trouble & son agitation, mais ses larmes arrosèrent ses joues, il ne pouvoit se séparer d'elle; il ne lui dit rien, il ne pouvoit plus parler, il se retira promptement pour éviter à ses freres le spectacle de sa douleur.

Mais après avoir passé une nuit cruelle, il se leva le premier, & fit tous les préparatifs nécessaires pour sa route qui devoit durer trois jours, il alla chercher ensuite ses freres qui s'affligeoient & qui ne vouloient plus partir; enfin, il les somme par la parole qu'ils lui avoient donnée, & les oblige ainsi à descendre: quand ils se virent hors de la porte de la maison, quand ils appercurent leurs cheveux prêts, ils se regardent avec le sang-froid de la douleur, ils pleurent abondamment sans prononcer une parole, tous trois s'embrassèrent ensemble en sanglotant & en se tenant ainsi ferrés dans leurs bras; ils veulent encore l'entraîner dans la maison. Rensli prononce avec fermeté le nom de sa mere, ils restent encore étroitement ferrés ensemble pendant quelques momens. Rensli les quitte alors le premier pour monter son cheval, & les autres l'imiterent. Ils firent presque toute leur route sans rien dire, ils avoient pris leur parti, ils cherchoient des forces pour pouvoir l'exécuter. Quelques heures

avant d'arriver à la ville où ils devoient remettre Renfi entre les mains des Juges , & l'accuser du crime dont on cherchoit l'auteur ; Renfi dit à ses freres : nos projets seroient déconcertés si vous présentiez aux Juges un homme libre & sans liens , il paroîtroit vous avoir suivi de bon gré , & cela ne seroit pas vraisemblable ; voilà des cordes & des fers que j'ai eu soin d'apporter pour que vous en liez mes mains , & que vous m'attachiez sur mon cheval. Toba & Jembo furent effrayés par cette nouvelle idée de Renfi ; quoi ! disoient-ils , veux-tu que nous devenions encore tes bourreaux ? renonce à tes desseins , il en est tems encore , épargne notre sensibilité qui est plus grande que la tienne & notre courage qui est moindre que le tien . . . Vous ferez donc toujours incapables de quelque chose de grand , & c'est en vain que vous pouvez approuver un dessein généreux , si vous n'avez pas la force de l'exécuter ; que ne puis-je m'accuser moi-même , & mériter seul une gloire que vous êtes indignes de partager ! . . . Korei , tu as des fils qui t'aiment bien peu , puisqu'ils ne peuvent pas s'oublier un moment , quand il s'agit de faire ton bonheur. Ils furent sensibles à ces reproches , ils descendirent , en pleurant , de leurs chevaux , & requrent de Renfi les cordes & les fers qui

devoient lui ôter la liberté de ses mouvemens. Il les encouragea à achever cette fondion qui déchiroit leur cœur ; il les louoit d'avoir l'ame assez forte pour la remplir , jamais il ne parut plus calme & plus serein : il se tournoit vers eux , & leur disoit avec sa douceur ordinaire, je vous assure que les liens que met la vertu ne sont point pesans , ils ne gênent pas celui qui les porte ; voyez s'ils m'attristent , il me semble que depuis que je les ai , la joie rentre dans mon cœur ; mes bons freres , soyez aussi contents que moi , dans peu de jours Kori sera heureuse. C'est ainsi qu'il consolait ses freres , & les engageoit à remplir courageusement ce pénible devoir. Lorsqu'ils furent sur le point d'arriver , ils voulurent faire à Rensi de nouveaux adieux , mais il refusa de les recevoir : nous ne nous quittons pas si-tôt, leur dit-il , nous nous reverrons encore.

Ils s'approchoient ainsi de la ville , & quand ils furent arrivés , ils remirent Rensi entre les mains des Magistrats ; ils formerent leur plainte contre lui , & fortifierent leur accusation par toutes les circonstances qui pouvoient l'appuyer. Rensi fut interrogé , il avoua tout ce qu'on voulut , & persuada à ses Juges qu'il étoit bien l'auteur du crime pour lequel on avoit fait tant de recherches inutiles. Toba & Jembo reçurent la somme que l'Empereur

avoit promise, mais on exigea d'eux qu'ils restassent encore jusqu'à l'exécution de la sentence qu'on devoit prononcer, afin de pouvoir servir de témoins à la procédure, & convaincre de nouveau l'accusé, au cas qu'il voulût se rétracter. Cela retardoit leur départ d'une douzaine de jours, parce que l'Empereur devoit être informé de ce qui se passoit pour prononcer lui-même le jugement.

Pendant cet intervalle, Senci part avec ses parens pour la ville où Renfi étoit en prison; elle y étoit allée pour faire les préparatifs nécessaires à son mariage qui devoit se célébrer d'abord que Renfi seroit de retour; elle y arriva la veille du jour que Renfi devoit y perdre la vie; elle entendit beaucoup parler de cet événement qui intéressoit tous les habitans par son importance; l'arrêt que l'Empereur avoit rendu, la récompense qui étoit promise à celui qui en rempliroit les conditions, tout cela avoit rendu ce crime singulier, & le plaçoit naturellement dans la bouche de chacun; enfin elle entendit nommer Renfi & ses freres, l'un comme accusé, les autres comme les accusateurs; elle frissonne d'horreur, le désespoir s'empare de son ame, mais l'amour excusa toujours son amant; elle apprend en même-tems les tourmens qui sont réservés à son cher Renfi, le crime qu'on lui

impute ; elle est glacée d'effroi , mais elle ne doute pas de l'injustice qu'on va commettre ; elle trouve une espece de plaisir à penser qu'il est innocent , & qu'elle peut encore l'aimer par sa vertu. Elle cherche Toba & Jembo , elle les trouve tous deux livrés à la plus violente douleur ; c'est en vain qu'elles les questionne sur ce terrible événement , ils lui répondent qu'ils n'en savent pas plus , que le public lui avoit tout appris ; elle irrite encore leurs peines par la sienne , elle déchire leurs cœurs par ses reproches , elle les désespere , en les accusant d'être les meurtriers de leur frere , elle les supplie de lui fournir au moins l'occasion de voir encore son cher Rensi , d'apprendre de sa bouche son innocence & son amour , & de pouvoir à ses côtés l'assurer du sien.

Quelques heures avant le supplice , elle trouva le moyen d'entrer dans la prison ; quel spectacle pour elle ! après avoir entendu le bruit lugubre de plusieurs verrous qu'on ouvroit , elle entra dans le lieu où étoit son cher Rensi : à la lueur d'une foible lampe , elle découvre ce lieu d'horreur & de tourmens , elle voit Rensi couché sur la paille , le corps presque dans l'eau. Son visage étoit pâle & défiguré , ses yeux avoient perdu dans les larmes ces traits de feu qui en partoient à chacun de ses regards ; sa tête étoit penchée , il soupiroit

profondément , & répétoit fans cesse , en pleurant , le nom de sa mere & celui de Senci ; elle l'entendit , & son ame en fut pénétrée ; elle se précipite dans ses bras pour l'embrasser , mais elle le trouve chargé de fers ; elle lui montre alors l'amertume de sa douleur par ses sanglots , elle lui annonce qu'elle vient mourir avec lui , & que s'ils ne sont pas unis pendant leur vie , ils le seront au moins par leur mort : elle exige de Rensi l'histoire de son infortune ; Rensi lui dit la vérité , elle fond en larmes. Quoi donc ! le seul homme qui mérite mon amour me feroit ôté ? ah ! j'irai publier ton innocence & la barbarie de tes freres : non , tu ne mourras point. Rensi , accablé par la douleur de Senci , employa le reste de ses forces pour la consoler. Voulez-vous donc rendre ma mort plus terrible ? Rien ne peut plus le suspendre , ma vertu vous déplairoit-elle ? Je l'ai aimée autant que vous. Voyez mon cœur... Mais vous en avez chassé la joie que m'inspiroit ma conduite , mes derniers momens vont être affreux... tout mon cœur est à toi... ton amour ne m'a jamais procuré que du plaisir , feroit-il mon désespoir à présent que je touche à la mort ? ... Excite mon courage , tu admires sûrement la noblesse de mon action.--- Oui ; mais rien ne m'étonne plus que son atrocité : ah ! Rensi , plus barbare que ceux qui te

condamnent, tu m'as oubliée; non, tu n'as pas prévu l'état où je me trouve, & tu ne m'aimes point : si, l'ayant prévu, tu n'as pas voulu le prévenir. . . pleurs inutiles! vous ne pouvez l'émouvoir. . . cœur inhumain ! les larmes d'une femme n'ont jamais été sans effet. . . non, jamais tu ne m'aimas sincèrement. . . tes promesses furent des mensonges. . . l'aveu de ton amour, une trahison. . . tu soupîres, ah ! sans doute c'est parce que tu vois tes perfidies découvertes; tu pleures, mais c'est de dépit, tu vois que tes vertus ne sont plus sans taches. Malheureux, vante ta vertu; c'est celle d'un assassin. Crois-tu que ma mort ne suive pas la tienne? Mais tu ne mourras point, je veux que tu vives, oui, tu vivras, pour voir ma douleur, pour entendre mes reproches, & pour savoir que je méprise ton amour. Renfi s'évanouit, elle cherche à le ranimer, elle l'arrose de ses larmes, elle s'arrache les cheveux; j'ai donc été ton premier bourreau? tu es mort à présent, & c'est moi. . . oui, je t'ai ôté la vie; elle le couvre alors de ses baisers, elle l'appelle, elle le prie d'excuser sa fureur; mais il n'est pas plutôt revenu à lui-même, qu'on entend une troupe de soldats qui descendent pour le conduire au supplice; elle les voit entrer avec courage, sa douleur lui fournit des forces; elle couvre de son corps son cher Renfi,

& l'en ferre dans ses bras. Non, barbares, leur dit-elle, vous n'accomplirez pas votre crime, vous n'assassinerez pas l'innocence; ils ne peuvent l'arracher de ses bras. Tuez - moi, vous ne pourrez jamais m'en éloigner autrement; elle résistoit à tous leurs efforts. Rensi avoit beau s'opposer à cette conduite par ses larmes & ses prières, elle étoit sourde à tout ce qu'il pouvoit lui dire; enfin, on les conduit ensemble au lieu du supplice, ils n'entendent que les larmes & les gémissemens du peuple qui les voit passer; les discours que Senci avoit tenu aux gardes dans la prison volent de bouche en bouche. Déjà on se prépare à attacher Rensi au poteau fatal où il devoit être brûlé à petit feu. Senci, armée de la fureur, se précipite au milieu des soldats, elle s'empare d'une épée, & menace d'en frapper le premier qui oseroit toucher Rensi; elle raconte alors au peuple assemblé l'histoire de ce vertueux fils. Tous l'admirent, tous s'empressent à renverser les instrumens de son supplice; les magistrats arrivent, elle leur raconte encore avec l'éloquence du sentiment ce qui s'étoit passé. Toba & Jembo viennent avouer leur tromperie pour prévenir la mort de leur frere, ils sont reconnus par plusieurs personnes qui rendirent justice à l'innocence de Rensi, & prouverent l'impossibilité qu'il y avoit, qu'il

eût pu être l'auteur du crime qu'on lui avoit imputé : on ne put plus douter de la vertu de Rensî, & on admira le motif d'une si belle action.

Les juges dépêchent à l'instant un courier à l'Empereur pour lui faire part de cet événement ; l'Empereur éprouva toute l'admiration de ses sujets , il voulut voir Rensî & Senci ; il voulut voir Korei & ses deux fils , toute cette famille étoit devenue intéressante pour lui , il accorde à Rensî la place qu'avoit eu son père , Rensî la demande pour son aîné , l'Empereur la lui refuse , en lui promettant de placer Jembo d'une façon distinguée ; il félicite Korei d'avoir de tels enfans , & voulut qu'on célébrât à la cour le mariage de Rensî & de Senci.

Un bon fils fait toujours un bon mari , un bon maître & un bon magistrat.





F I R N A Z

E T

Z O H A L.

C O N T E M O R A L ,
T R A D U I T D E L ' A L L E M A N D .

DANS la première jeunesse de notre monde, les humains ne connoissoient d'autres liens que ceux par lesquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé sur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point instruits à soumettre, comme des animaux, une tête docile au joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre d'y être troublé. La terre, abondante en richesses, dont on ignoroit l'art de pervertir l'usage, étoit, dans toute son étendue, ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux que la fortune, prodiguant à pleines mains ses biens à Zohal, le plaça, non loin des bords de l'Euphrate, dans une contrée délicieuse, dont les vallons fleuris & toujours couverts de rosée, étoient coupés de mille

ruisseaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajouta de riantes prairies couvertes de troupeaux bondiffans, de forêts de palmiers & d'amandiers, une maison nombreuse & tous les trésors de la simplicité. Il est aisé de sentir quel pouvoit être son bonheur : car il n'est, ô sage nature, aucun homme sur la terre qui ne puisse être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle sans cesse. Pour être heureux, la sagesse n'a pas besoin de l'abondance de Zohal. Quoique ce jeune homme eût reçu de sa douce & tendre mere un cœur flexible & un esprit enjoué, lardeur d'une bouillante jeunesse lui fit bientôt quitter la route tracée par les soins maternels, & le porta à mille desirs extravagans. Son ame ne vit plus bientôt qu'une ennuyeuse unifornité dans le bonheur dont il jouissoit. Son cœur ressembloit à celui du citoyen de Teos, où s'étoit logé l'amour. Chaque desir enfante en lui de nouveaux desirs. Pendant que les uns sont encore cachés dans leurs germes, les autres se développent ; d'autres sont déjà entendre leur voix, tandis que les plus avancés se préparent à prendre l'essor ; & ils sont à peine grandis, qu'ils multiplient à leur tour. Quel remede à un mal semblable ? Quelque riche que soit la nature, elle est toujours trop pauvre pour remplir les vœux que forment les insensés. Mais

le dégoût lui-même, en conduisant nécessairement aux réflexions, contribue enfin à les affranchir du malheur de desirer éternellement.

Un jour que, lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur, accablé de soucis, Zohal s'étoit livré au sommeil, un songe animé continue la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'Esprit, au sceptre duquel le roi des Génies avoit soumis toute l'étendue de notre globe, entreprit lui-même de guérir ce jeune homme des illusions qui, sous une apparence de vérité, le séduisoient en veillant. Zohal se croit placé sur le sommet d'une montagne, d'où, arrêté au pied d'un cedre, il voit les biens de ses ancêtres s'étendre au loin dans des campagnes riantes. Mais, au lieu de les voir avec joie, il éclate à leur aspect en plaintes amères. Ce n'étoit point pour lui que brilloit l'émail des prairies; en vain s'offre à ses yeux la beauté frappante d'une vue immense & variée par les soins de la nature; les ruisseaux de miel dont les flots dorés & transparents découlent des palmiers, les collines, que la blancheur des moutons, dont elles sont couvertes, fait briller comme les rochers de Paros, rien ne le touche, rien ne le réjouit.

Affailli de mille desirs différens, qui se succédant trop rapidement, se détruisent les uns
les

les autres, il erroit d'un pas incertain, lorsque tout-à-coup ses yeux furent éblouis de l'éclat d'une lumière extraordinaire. Frappé d'étonnement, il voit s'abaisser un nuage d'or & d'azur qui répand dans son passage une rosée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleste dont le regard & le sourire gracieux prévenoient toutes les craintes qui auroient pu naître dans l'ame. C'étoit Firnaz *, qui, sans être connu, parla ainsi à Zohal : Quelle vapeur mélancolique obscurcit ton œil mécontent ? Quels sont les chagrins qui rongent ton cœur ? Découvre-moi tes desirs sans contrainte, afin que je les satisfasse. Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le Génie, le jeune homme répondit : ma situation m'est odieuse ; toujours la même, un jour ressemble à l'autre ; toute ma vie ne me paroît qu'un instant ennuyeusement prolongé ; l'air qui m'environne est trop épais pour moi ; les forêts & les vallons me paroissent dénués d'agrémens ; les charmes mêmes de Thirza se sont évanouis à mes yeux, depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras ; ce n'est plus cette beauté brillante qu'avant de la posséder, je croyois capable de remplir seule mon cœur ; l'harmonie de ses membres, les boucles de ses cheveux couleur de jacinthe, son

* C'est le nom du Génie de la raison chez les Orientaux.
Tome I. V

front d'ivoire, ses yeux languissans, ses baisers autrefois plus doux que les prémices de la vigne; en un mot, tout ce que je lui avois trouvé d'appas, n'existe déjà plus pour moi, & il n'y a que deux jours que nous sommes unis. Mon cœur sent un vuide immense, & ne trouve dans toute la nature rien qui réponde à ses souhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaisance, si tu veux me rendre heureux, métamorphose cette contrée, qui me paroît stérile, en une campagne semblable à celles qu'habitent les Erres célestes. Qu'elle réunisse les beautés que la nature trop avare a dispersées dans l'immensité de l'univers. Que tout y flatte mes sens, & que mon ame avide de plaisirs y soit enfin rassasiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit, & ses dernières paroles n'eurent pas plutôt quitté ses lèvres, qu'un doux évanouissement l'étendit aux pieds de Firnaz. Dans le même instant un frissonnement créateur parcourut toute la contrée. Elle se changea à mesure que le regard puissant du Génie décrivait un cercle autour de lui. La nature en silence regarde avec surprise le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit aussi belle qu'elle le paroît aux poètes enflammés par l'amour, quand auprès de leurs amantes, ils sa-

tuent le printemps, ainsi que le saluerent Kris-
 tan ou Eschilbach dans ces tems poétiques
 & fortunés, où l'Amour & les Graces badi-
 nes voltigeant autour de la tête de Frédéric,
 agitoient les lauriers dont il étoit couronné.
 La violette, l'amaranthe & la jacinthe nais-
 sent sous leurs pas. La verdure est plus bril-
 lante à leurs regards enchantés. Des fleurs plus
 belles invitent le zéphyr caressant, qui, in-
 sensible à leurs desirs, s'arrête sur le sein de
 la beauté dont le poète est épris. L'œil de
 Firnaz venoit de répandre sur les campagnes
 de Zohal tous les charmes dont Homere & le
 Cygne de Mantoue, ces favoris des Muses,
 maintenant retirés de la terre, ont orné leurs
 descriptions du mont Ida, où, par la vertu
 d'une ceinture magique, Junon fit illusion au
 maître du tonnerre. On y voyoit des ruisseaux
 dont le doux murmure invitoit au sommeil,
 comme les ondes de ceux qui serpentent au-
 tour de Tibur; des bosquets semblables à ceux
 où Albunée, cachée dans les myrthes, répon-
 doit par le murmure de ses eaux aux chants
 qu'Horace faisoit entendre; des fleurs qui, par
 le parfum & l'éclat ne le cédoient en rien à
 celles qui autrefois exhaloient leurs richesses
 odoriférantes sur les côteaux du mont Hymette.
 L'on voyoit, enfin, tout ce qui portoit aux
 plaisirs dans les campagnes d'Amathonte,

308 FIRNAZ ET ZOHAL,

lorsqu'environnés des jeux & des ris, Vénus
& Adonis sommeilloient sur des roses.

Le mécontent se réveille, voit, sent, & s'étonne. Il se trouve sur un lit de violettes, au dessus duquel un feuillage entrelacé forme une voûte charmante. Un air rafraîchissant caresse ses joues, & lui apporte les plus douces odeurs.

Dans l'enthousiasme que lui cause une métamorphose si subite, il traverse d'un pas rapide des champs de myrthes & de grenadiers. Ici le tendre ananas ; là, le lotos séduisant appellent sa main & ses yeux, qui ne savent sur quel objet s'arrêter. Cependant son oreille est flattée par les concerts amoureux des oiseaux. Quel fut le ravissement de Zohal ! C'est ainsi qu'après des erreurs longues & périlleuses, le voyageur est agréablement surpris, quand les Isles Canaries s'offrent inopinément à sa vue, qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines, & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts, mêlée avec les sons harmonieux des hôtes des bois. Zohal doute quelque tems de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter ; tantôt, moins touché des accords qui frappent son oreille, il promene ses yeux sur un coteau chargé de raisins, & reste enfin plongé dans une extase d'admiration,

Zohal erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui , lorsqu'il découvre sept Nymphes qui fixent tous ses regards. Elles marchent comme les Graces , lorsque , sur les bords du Penée , la ceinture détachée , se tenant par les mains , elles dansent au devant de Vénus & du Printems. Leurs membres délicats ne respiroient que volupté. Dès que Zohal les apperçoit , les charmes de la contrée disparaissent à ses yeux. Les Nymphes l'ont vu , & , se couvrant des apparences de la pudeur , ont fui dans des bosquets plus sombres , sûres d'y être suivies. Il ne lui restoit plus de desir importun ; ses sens étoient flattés par tout ce que sa fantaisie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que Tempé , & que les jardins d'Alcinoüs , le séjour qu'il habite lui présente le plaisir sous mille formes. Plus fortuné que le fils de Priam , ses transports ne sont pas bornés à jouir d'une seule Hélène , d'une seule image vivante de Vénus. Sept beautés , ornées de toutes les graces de la jeunesse , l'attirent par des charmes différens , & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

Huit jours s'étoient cependant à-peine écoulés dans son rêve , que les minutes commençoient à lui paroître plus longues : de nouveaux souhaits plus impétueux que ceux qui

310 FIRNAZ ET ZOHAL,

les avoient précédés, vinrent troubler Zohal au milieu de ses plaisirs tumultueux. Il s'arracha des bras des Nymphes, & s'enfonça dans un sombre bosquet pour se plaindre ainsi à la solitude qui l'environnoit : cœur égaré, quand se répandra sur toi un jour féroce ? Quand se calmeront ces penchans fougueux, qui, semblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons ! Il n'est donc point pour toi de volupté pure, & l'ennui se mêlera toujours avec les jeux & les ris. A quel plaisir puis-je m'attendre, lorsque le dégoût vient me saisir jusques dans les bras du plaisir même ? L'empire de la volupté m'est ouvert, & mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc plus rien à désirer ! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abyme de desirs insatiables, je t'abhorre... Mais quoi ! Quelle frénésie me souleve contre moi-même ! Est-ce donc la faute de mon cœur, lorsque ses desirs trop élevés ne se renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps ? Mes sens trop foibles succombent à des impressions accumulées. Mon sentiment est confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouit mes yeux ; mes oreilles sont fatiguées par une harmonie continuelle, & l'assouvissement même de mes desirs enfante de nouveaux souhaits.

Quelle honte pour moi , si , noyé dans des plaisirs grossiers , & sans réfléchir jamais , je passe une vie animale dans une espece de songe perpétuel ! Jusqu'ici , j'ai méconnu la grandeur de mon ame , qui s'élevant sur les ailes de desirs plus nobles , s'efforce à sortir d'une basse volupté , pour marcher sur les pas des héros , & pour monter au sommet de la gloire par des routes interdites à la mollesse. Non , mon cœur ne se renfermera point dans un vallon couronné de myrthes , dans un coin de la terre ignoré des humains. Le desir qui me porte à l'honneur & à la puissance me répond du succès de mes entreprises , & le courage enflammé qui me promet les grandeurs les plus brillantes , ne doit plus languir dans les bras d'un sexe séducteur. Ah ! si Firnaz m'écouloit , & qu'il m'exauçât encore cette fois ! Ce n'est qu'à présent que je sens un penchant digne de ses soins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premières erreurs. Me restera-t-il quelque chose à souhaiter , quand je verrai mon pays aussi illimité que mes desirs , & que ma puissance sera la terreur des peuples ? Qu'il est doux de s'envisager soi-même comme le maître des hommes , comme le dieu de la terre , comme l'arbitre du destin , de décider d'un regard inflexible le sort des provinces soumises , de lancer d'une main

312 FIRNAZ ET ZOHAL ;

la foudre , & de répandre de l'autre les bienfaits. Ah ! que n'ai-je déjà ce bonheur !

Il parloit encore , lorsqu'un bras invincible le saisit , & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes , entrecoupé de forêts de cedres dont les sommets touchoient aux nues. Des fleuves semblables à des mers , se précipitant avec bruit du haut des montagnes , & se partageant en une infinité de canaux , parcouroient des plaines semées de palmiers. Zohal fut frappé de l'éclat des villes superbes qui s'offroient à sa vue , & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi , lui dit enfin le Génie invisible , & aussi-tôt Zohal mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui treffailloit de joie , lorsqu'après un vol rapide , Firnaz le fit descendre sur la terre. Zohal se trouva tout-à-coup au milieu d'une assemblée brillante & respectable de héros & de vieillards , qui le proclamèrent leur chef avant qu'il eût pu révenir de son étonnement. Il voit dans le même instant tout un peuple se prosterner humblement à ses pieds. On entoure son front d'un diadème , & le son argenté de la trompette annonçant son élection dans les rues revêtues de marbre , se mêle aux accla-

mations de ses nouveaux sujets. Un chœur de vieillards vénérables conduit le nouveau prince dans un palais somptueux. Il est suivi d'une troupe de guerriers, qui se divisent en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La soif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils semblent ne respirer que les combats. La foule des peuples soumis se rend de toutes parts dans la ville pour baiser les degrés du trône, tandis que des chameaux innombrables apportent en présent au nouveau Roi les richesses de ses provinces, l'or d'Ophir & les aromates de l'Arabie.

Les oreilles de Zohal sont charmées du son guerrier de la trompette qui l'appelle au champ de bataille, & du hennissement des chevaux. Il se met enfin en campagne. Il attaque ses voisins, & les défait. Quel charme n'a point pour lui le contraste affreux que forment les chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels sa fureur arrache une vie innocente ! Fier de ses succès, le nouveau conquérant vole dans un pays plus éloigné pour l'inonder encore de sang. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déjà tous les Etats voisins étoient tributaires, les provinces ravagées, les forêts dé-

truites par le feu. Mais l'ambition de Zohal n'est pas encore satisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante qu'il existe des peuples auxquels il n'a pas encore fait sentir le poids de ses armes victorieuses ! Il forme le premier le souhait répété longtemps après lui par un héros qui ravit l'empire & la vie au meilleur des princes ; & il se plaint de ce que le ciel n'a point construit un pont par où il puisse aller effrayer d'autres mondes du bruit de ses armes. Parmi les milliers d'esclaves assez vils pour le diviniser , il se trouva quelques sages qui , pleins d'une généreuse hardiesse , lui rappellerent les devoirs de l'humanité en lui montrant le modèle des princes dans la divinité , qui n'est toute puissante que pour faire du bien. Zohal ne les écouta point ; & comment la sagesse se feroit-elle écouter de celui dont les oreilles sont fermées à la voix des larmes & du sang de l'innocence ?

Mais la chute du héros approchoit. Une nation puissante , qui , depuis des siècles , jouissoit au sein du repos des avantages de la liberté , excita son ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un peuple de héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indistinctement les armes ; les femmes même enferment leur sein dans des

cuirasses brillantes : la justice de la cause & le courage, enfant de la liberté, animent tous les cœurs, & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous se jettent sur l'ennemi avec une valeur à laquelle il ne peut résister. Chaque coup est mortel. Les barbares tombent, & ceux qui échappent au trépas sont dispersés dans des déserts inconnus & des sombres forêts. Le héros, qui s'étoit soustrait avec peine à la juste fureur des ennemis, sort enfin de la longue ivresse pour sentir qu'il est homme. Il erre long-tems par des chemins écartés ; ses jambes, quoiqu'excitées par la terreur, traînent à-peine son corps accablé de fatigue. Au bout d'une longue course, il se voit seul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes. L'aspect riant & tranquille du lieu l'invite au repos. Il s'assied sur le bord d'une source, dont les eaux tomboient sans violence du haut d'une colline. La solitude & les caprices du sort conduisirent Zohal à des réflexions sérieuses. Il se tint à lui-même ce discours, souvent entrecoupé de soupirs : Ah, Zohal, que tes espérances t'ont abusé ! Que sont devenus ces songes de grandeur qui te présentoient à tes yeux comme le maître du sort & le dieu de la terre ? Renversé de ton trône par un coup du destin, plus redoutable que ta puissance, tu te vois

416 FIRNAZ ET ZOHAL;

abandonné , & obligé de fuir une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux , que tu t'es trompé toi-même ! Dans quel abyme t'a plongé ta propre folie ! Dieu cruel , ne vis-tu point que je desirois mon propre malheur ? Pourquoi m'écoutes-tu , lorsque , sans le savoir , je te demandai ma mort ? Ah , que le sort de l'homme est misérable ! Trompeuse raison , que nous nous passerions facilement , ainsi que les animaux plus heureux que nous , des vaines prérogatives que tu nous donnes ! C'est toi qui fais éclore tous les maux de l'humanité. Ebloui par ta fausse lumière , enivré par les grandeurs que tu promets , l'homme s'imagine qu'il est un dieu ; mais un coup soudain le précipite de ses cieux chimériques , beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles espérances que tu lui inspires le relevent. Sans savoir où il va , sans s'arrêter , il parcourt un labyrinthe de desirs plus insensés les uns que les autres. S'échauffant sans cesse davantage , il devient toujours plus insatiable , toujours plus mécontent. Hôtes légers d'une forêt libre , que vous êtes heureux ! Sans passions qui troublent votre repos , vous vivez dans une joie continue , tandis que l'orgueil fait de l'homme son propre bourreau. La nature vous offre en abondance de quoi vous contenter , vous qui

désirez si peu. C'est l'air le plus pur que vous respirez ; le Printems vous rit ; vous chantez l'amour, & libres de ce feu impétueux , qui rend notre volupté même plus odieuse que les plus vives souffrances , vous jouissez de toutes ses douceurs.

En parlant ainsi, il apperçoit un papillon, enfant du Printems, dont les couleurs brilloient sur ses ailes légères ; il le voit avec une inconstance tranquille & enjouée, voltiger du narcisse à la rose, & d'un arbrisseau à un autre plus fleuri. O Firnaz ! s'écria Zohal, deux fois tu fus trop facile pour m'accorder ce qui devoit faire mon infortune ; écoute-moi maintenant que je souhaite enfin ce qui doit faire mon bonheur. Je suis réduit à porter envie à cet insecte méprisé. La volupté qui m'a sans cesse entraîné dans des tourbillons affreux , qu'est-elle auprès de la joie innocente qu'éprouve cette chenille aux ailes légères ? Je préfère à la peine d'être le maître du monde, & mon propre esclave, le plaisir de regner sur les fleurs. Change-moi en papillon.

Le mécontent, incertain s'il seroit exaucé, parloit encore, lorsqu'il sentit s'éteindre sa voix. Son corps qui dispaçoit, se rapetissa, & prend la forme d'un ver ; ses bras se changent en antennes ; un plumage semé de fleurs sort de son cou, & quatre ailes font, en

318 FIRNAZ ET ZOHAL;

s'agitant avec légèreté, voler en l'air la poussière blanche qui les couvre. L'ame de Zohal, revenue d'un court sommeil, se trouve avec étonnement resserrée dans un cercle plus étroit; ses desirs plus bornés, ont plus de douceur, & ne l'emportent point au delà de sa sphere. Le nouveau papillon essaie enfin ses ailes, retombe soudain, se relève de nouveau, & ne se soutient, qu'en tremblant, dans l'air, auquel il n'est point accoutumé. Déjà il sent l'attrait des douces exhalaisons des plantes, dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ses tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs, & déclare à toutes son amour. Il voltigeoit encore, & se plaisoit dans son nouvel état, lorsqu'un redoutable ennemi des insectes, la noire corneille, s'abattit cruellement sur lui pour en faire la nourriture de ses petits.

La crainte de la mort éveilla Zohal de son ivresse. Frappé vivement de son rêve, il regarde autour de lui, il se touche, & cherche ses ailes. Enfin, il s'apperçoit qu'une illusion vient de l'abuser. Il se trouve à côté de Thirza, qui, étendue négligemment sur son lit, & jouissant du repos tranquille du matin, étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. Après s'être rassuré contre ses frayeurs, Zohal réfléchit sur le songe qu'il vient de faire, &

s'étonne d'y voir clairement développés les desirs qui l'avoient agité si souvent, quoiqu'il les eût sentis avec plus de désordre & de confusion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'est un esprit bienfaisant, peut-être Firnaz lui-même, qui vient de me procurer ce songe utile. Immortel ! si tu as le dessein de m'instruire, ton espérance ne sera point trompée. Tes soins ont opéré, par une illusion salutaire, un changement dans mon ame, qui ne s'y fût point fait en veillant, lorsque le corps qui l'enferme a plus d'empire sur elle. C'est à présent que je suis convaincu que, jusqu'à ce moment, ma vie n'a été que le songe d'un ame bercée par l'erreur, & lâchement soumise à la tyrannie des sens. Quels nouveaux desirs ! quelles pensées divines ! pensées inconnues autrefois à mon ame, & plus nobles que celles qui m'ont porté à souhaïter des empires. Que les grandeurs de cette terre obscure sont petites à mes yeux ! de quel prix sont ces biens & les plaisirs des sens qui ne peuvent pas même satisfaire notre corps ? Mais pourquoi, pensées célestes, ne vous ai-je jamais éprouvées ? Est-ce Firnaz qui me parle, ou bien est-ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige insensé, recommences à te sentir, & te reconnois à peine toi-même ? Mon être est, sans doute, élevé au dessus de la matière. Les astres sont ma patrie, & les cieux mon élément. C'est

la où je fus avant qu'un sort inconnu me précipitât sur la terre. La volupté du corps & la chimere insensée de la gloire qui s'abreuve de sang humain, obscurcissent de nuages épais la sombre atmosphère où je désappris à penser, comme il convient à un être spirituel. Mais à présent une clarté brillante perce l'obscurité, & la raison répand sur moi ses instructions lumineuses. Quel bonheur! Cette voix inintelligible dans le tumulte des passions, la voix des desirs éthérés qui me portent aux plaisirs les plus purs des esprits, se fait enfin entendre. O sagesse, verse ta lumière harmonieuse sur mes desirs, qui tendent au repos & à la joie dont tu donnes seule la jouissance, & que tu rends seule durables & dignes de la divinité de notre ame : tu m'apprends à trouver par-tout des plaisirs ; tu me réconcilies avec la nature, & tu détruis en moi les plaintes criminelles, filles de la folie. Je vois, belle nature, se dissiper les brouillards qui enveloppoient autrefois tes charmes admirables. C'est avec une volupté parfaite que je retourne dans tes bras, chère Thirza, dont la belle ame réunit les beautés variées de la nature qui se peignent sur ton corps comme dans un miroir fidele. C'est dans tes bras que je jouirai de la vie ; c'est sur ta bouche que je cueillerai les leçons que la vertu te donna ; c'est dans tes yeux que j'allumerai ce feu

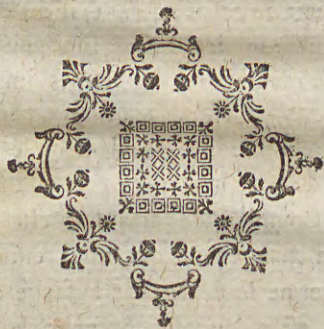
CONTE MORAL. 321

feu qui donnera de la vigueur à mes résolutions, & qui animera sans cesse ma vertu. Je ne souhaiterai plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejets de mon ancienne erreur, qu'ils périssent; car ce sont eux qui y ont fait naître le dégoût, dont l'effet est de réduire l'homme à porter envie aux animaux. Enseigne-moi, ô sagesse éternelle, à trouver en moi-même un monde qui suffise à mes desirs. L'être immortel qui règne en moi, qui ne vit, qui ne se sent que lorsqu'il fait s'affranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la sombre matière? Que sont pour lui des chaînes de montagnes, des plaines immenses, des trônes d'or, des aromates précieux & des corps qui ébranlent agréablement les fibres? Combien de tems la matière peut-elle fixer nos souhaits? Combien de tems fait-elle tromper l'envie du changement qui nous entraîne, si notre âme ne se dégage de la fange aussi-tôt qu'elle y est précipitée, & ne s'élève point avec empressement à des idées pures & libres.

Etre immortel, enfant des dieux, élance-toi dans ces régions fortunées! L'éternité te réserve ce que ton cœur cherche en vain dans l'inconstance des choses qui composent ce bas monde, & qui, semblables aux figures formées dans les nuages, ne sont que des ombres sous l'apparence de la réalité. Familier avec

312 FIRNAZ ET ZOHAL, &c.

la sagesse céleste , la mort qui moissonne les autres au milieu des égaremens de leurs revers , te trouvera éveillé. Content de ton sort , tu la recevras en riant , & la porte qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la sphere des êtres réels. Là , tu feras étonné qu'il y ait des hommes enivrés de chimères , qui s'imaginent vivre en maudissant la mort.





L'INSUFFISANCE

DES

PRINCIPES DE VERTU,

OU

LES AVENTURES

DE FEDETTA,

RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

Traduites de l'Anglois.

JE suis fille d'un bon Gentilhomme ; comme il étoit le cadet de sa famille , il chercha , avec le peu de bien qu'il eut de son pere , à obtenir du Gouvernement quelque place qui pût l'aider à faire figure dans le monde. Il se maria. Ma mere mourut avant que j'eusse atteint l'âge de douze ans ; mon pere qui m'aimoit passionément , résolut de se charger lui-même de mon éducation , & de cultiver mes talens naturels , que son aveugle tendresse mettoit fort au dessus du commun. C'étoit un homme de sens , & qui avoit

324 L'INSUFFISANCE,

quelques connoissances. Il avoit été pendant sa jeunesse assez libertin dans ses mœurs, & c'est peut-être par cette raison qu'il avoit pris quelque peine pour le deviner aussi dans sa façon de penser. Mais quelles qu'eussent été ces foiblesses du bon ton qu'il avoit cru pouvoir se permettre autrefois, il se trouvoit au tems dont je parle dans un âge assez avancé, & il avoit au moins assez de ce qu'on appelle sagesse dans le monde, pour comprendre qu'il falloit que sa fille eût un frein qui la garantît de ces mêmes foiblesses qu'il avoit cru pouvoir regarder comme des bagatelles, tant qu'il ne s'étoit agi que de lui-même.

Il travailla donc avec beaucoup de soin à m'inspirer l'amour de l'ordre, & à me bien convaincre de la beauté intrinsèque de la vertu, du bonheur qu'elle procure par elle-même, & de la récompense qu'elle porte toujours avec elle; mais en même tems il me fit connoître que son dessein étoit de me dégager de la superstition & des préjugés vulgaires, c'est ainsi qu'il appelloit *la Religion révélée*.

Comme il n'employoit pour me porter à la vertu & pour me détourner du vice, que des motifs qui n'ont aucune liaison nécessaire avec l'immortalité, rien dans ses leçons ne me conduisit à envisager un état à venir com-

me un objet de crainte ou d'espérance ; & à dire vrai , quand je pressois mon pere sur cet article , il me donnoit toujours à entendre , que , quoiqu'on pût penser sur la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un état à venir , soit qu'il fallût la regarder comme une vérité ou comme une chimere , cela ne devoit influer en rien sur ma conduite , ni troubler le moins du monde mon repos & ma tranquillité ici-bas , parce que la vertu qui assure notre bonheur dans cette vie , doit aussi l'affurer dans celle qui est à venir , supposé qu'il y en ait une ; de cette maniere , j'en vins à ne faire aucun compte d'un état à venir ; je dois même l'avouer , je ne crus plus qu'il y en eût réellement un , car je vis clairement que je pouvois conclure des discours de mon pere que c'étoit là sa façon de penser , quoiqu'il n'eût pas jugé à propos de s'expliquer nettement là-dessus.

Comme je n'avois pas les passions bien vives , & que j'étois douée d'un caractère doux & flexible , il ne lui fut pas difficile de me faire adopter toutes ses idées & tous ses sentimens ; d'autant plus qu'il avoit grand soin de s'appuyer de l'autorité , & de se servir des argumens des meilleurs écrivains qui eussent attaqué le christianisme.

A l'âge de vingt ans , je fus appelée à faire

usage de toute cette philosophie qu'il avoit tâché de m'inculquer ; la mort vint m'enlever ce pere pour qui j'avois la plus vive tendresse , & je me vis tout à la fois privée de ce que j'avois de plus cher au monde , & déchue de cet état d'aisance dans lequel j'avois vécu jusqu'alors. Le bien de mon pere ne consistoit qu'en des pensions , ou des rentes viagères , & il avoit toujours vécu de maniere qu'il n'avoit rien épargné ; de sorte qu'il ne me laissa pour tout héritage que beaucoup d'orgueil , le regret de me voir absolument privée de ce qui peut rendre la vie agréable , un goût décidé pour tout ce qui étoit beau & de bon goût , & une sensibilité extrême qui redoubloit encore mon affliction & toutes mes douleurs. Dans ce triste état , un frere de ma mere qui s'étoit enrichi par le commerce , voulut bien me recevoir dans sa maison , & déclara qu'il vouloit prendre de moi le même soin que si j'eusse été son propre enfant.

Quand les premiers transports de ma douleur furent un peu calmés , je me trouvai dans une situation aisée , & la gaieté naturelle de mon tempérament me mit bientôt à même de goûter encore le bonheur.

Mon oncle qui étoit un homme d'un esprit borné , & qui n'avoit eu aucune éducation , commença à se dégouter un peu de

moi, en voyant que je passois la plus grande partie de mon tems à lire : mais il le fut bien davantage, quand jettant les yeux sur mes livres, il apperçut, par le titre, que quelques-uns d'eux étoient ce qu'il appelloit blasphématoires, & tendoient, à ce qu'il s'imaginoit, à faire de moi une parfaite athée. Je m'efforçai de lui développer mes principes ; j'aurois cru au dessous de moi & indigne d'une ame vertueuse de les désavouer, ou de vouloir les déguiser. Mais comme je ne pus jamais venir à bout de lui faire comprendre qu'il y avoit de la différence entre un déiste & un athée, tous mes raisonnemens ne servirent qu'à le confirmer dans l'idée où il étoit, & il ne put voir en moi qu'une misérable & qu'une perverse, qui, pour me servir de ses expressions, ne croyoit ni dieu ni diable. Comme il étoit réellement un très-honnête homme, & très-zélé pour sa religion, quoique ce fût plutôt par habitude & par préjugé que par raison, les erreurs où il me voyoit lui causerent un très-grand chagrin. Je ne pus m'en appercevoir sans en être extrêmement affectée ; je vis qu'il ne me regardoit plus qu'avec une sorte d'horreur mêlée de pitié, & je ne fus pas long-tems à comprendre que ce n'étoit pas à une affection particuliere pour moi, mais uniquement à la

bonté naturelle de son cœur que j'étois redevable de la protection qu'il vouloit bien m'accorder.

Je me consolai cependant dans mon intégrité ; je sentis même au fond de mon cœur que mon orgueil étoit flatté de souffrir cette sorte de persécution , que j'attribuois à l'ignorance & au manque de lumieres de mon pauvre oncle , uniquement pour avoir su m'élever au dessus des erreurs & des préjugés du vulgaire , & la conduite de cet honnête-homme à mon égard contribua peut-être encore plus à me faire mettre le christianisme dans ce rang , que ne l'auroient pu faire tous les argumens de mon pere ; mon oncle n'étoit en aucune façon propre à relever la beauté de cette doctrine qu'il faisoit profession de croire.

J'avois vécu quelques mois avec le sentiment désagréable de recevoir de continuels bienfaits d'une personne dont j'avois perdu l'estime & l'amitié , lorsqu'un jour mon oncle vint dans ma chambre , & après quelques propos indifférens , il me dit qu'il avoit à me faire des propositions de mariage de la part d'un homme contre lequel il ne pensoit pas que j'eusse rien à objecter ; il ne tarda pas long-tems à me le faire connoître , & me nomma tout de suite un négociant que j'avois vu très-souvent chez lui.

Comme cet homme n'étoit ni vieux ni laid, qu'il avoit une fortune considérable & un grand crédit, mon oncle se crut pleinement en droit de me dire, comme il le fit, que je ne pouvois faire contre lui aucune sorte de difficulté. J'en avois cependant une à faire qui me paroissoit insurmontable; je dis tout naturellement à mon oncle, que cet homme qu'il me proposoit comme celui qui devoit partager mon sort, qui seroit mon conseil & mon guide, & à qui je devois vouer non-seulement mon obéissance, mais tout mon amour; que cet homme n'avoit absolument rien qui pût jamais m'attacher à lui, & gagner mon affection: son esprit étoit borné, ses sentimens peu délicats, & ses manières sans agrément ni politesse. « Qu'est-ce que
 » tout ceci? interrompit mon oncle, des sen-
 » timens peu délicats, sans politesse! Oui
 » vraiment, son esprit n'égale pas le vôtre!
 » Ah, jeyne fille, si vous aviez moins de ro-
 » manesque, de bonne opinion de vous-mê-
 » me & d'orgueil, & qu'à la place vous euf-
 » siez un peu plus de modestie, de sagesse &
 » de prudence, cela vous vaudroit infiniment
 » mieux que tous vos beaux livres qui n'ont
 » servi qu'à déranger votre petite cervelle, &
 » ce qui est infiniment pire, à perdre peut-
 » être votre pauvre ame. Je vous avoue que

» ce n'étoit pas sans quelque remords que
 » j'acceptois l'offre obligeante de mon honnête
 » ami, & que je prenois sur moi de lui don-
 » ner pour femme une païenne comme vous,
 » mais j'aimois à espérer que le mari fidele
 » pourroit convertir la femme infidelle ; &
 » pour en revenir à vos frivoles difficultés,
 » elles sont si peu sentées, que je m'étonne
 » fort que vous m'ayiez cru assez sot pour en
 » être la dupe. Non, mon enfant ; quelque
 » habile que vous puissiez être, vous ne sau-
 » riez en imposer à un homme qui est dans
 » le monde depuis un peu plus long-tems que
 » vous, je vois le véritable motif qui vous
 » fait agir ; quelque misérable libertin, quel-
 » que infidèle comme vous, vous a donné
 » dans la visière, & vous voudriez courir avec
 » lui à la perdition ; mais je saurai m'y pren-
 » dre de façon à n'avoir plus à répondre de
 » vous, ni de votre ame : c'est à vous à voir
 » si vous voulez me permettre de disposer de
 » votre main en faveur d'un honnête hom-
 » me qui puisse vous ramener dans le bon
 » chemin, ou, si vous aimez mieux, demeurer
 » votre propre maîtresse, & disposer de vous
 » comme il vous plaira ; car je vous avertis
 » que dès ce moment, je ne prends plus ni
 » soin ni peine pour ce qui vous regarde, à
 » moins que je ne vous voie dans de meil-

» leurs dispositions ; faites - y bien des ré-
 » flexions , & donnez-vous la peine d'exami-
 » ner si mon amitié pour vous , & la maniere
 » dont j'en ai usé , me donne , ou non , quel-
 » que sorte de droit sur vous , & lequel
 » convient le mieux , ou de chercher ailleurs
 » un asyle & de la protection , ou d'accepter
 » avec reconnoissance l'heureux lot que la
 » providence vous a fait écheoir ici en par-
 » tage ». Il me quitta après cette belle haran-
 gue , & je me mis tout de bon à examiner ,
 comme il me l'avoit ordonné , lequel étoit
 préférable des deux états dont il me laissoit
 le choix : devois-je me soumettre à ce qui me
 paroïssoit une sorte de prostitution autorisée
 par les loix , en y joignant encore le poids ac-
 cablant d'un parjure contre lequel ma cons-
 cience ne cesseroit de se soulever ? ou falloit-il
 plutôt m'exposer à toutes les détresses d'une pau-
 vreté abandonnée , & d'une jeunesse sans pro-
 tecteurs ?

Après quelques heures de délibération , je
 je me résolus à prendre ce dernier parti , &
 cela plutôt par principe que par goût ; car ,
 quoique ma délicatesse eût prodigieusement
 souffert en acceptant un mari , pour qui tout
 au moins j'avois une parfaite indifférence , ce-
 pendant comme mon cœur étoit entièrement
 libre , & que mon humeur est naturellement

332 L'INSUFFISANCE,

douce & pliante, je pensois que j'aurois probablement moins à souffrir en suivant le conseil de mon oncle, qu'en le rejetant : mais comment me résoudre à faire une action que je n'aurois jamais pu me justifier à moi-même, & cela uniquement afin d'éviter des maux purement extérieurs, cela n'eût été ni philosophique, ni conséquent. L'on m'avoit toujours enseigné que la vertu est par elle-même suffisante à notre bonheur, & que tout ce qu'on regarde ordinairement comme des maux, ne peut ni ne doit troubler la félicité d'une ame conduite par la regle éternelle du juste, & vraiment éprise des charmes de la beauté morale. Je me résolus donc à courir tous les risques, plutôt que de cesser un seul instant d'agir par ces louables principes ; je sentis mon ame élevée par l'épreuve où elle étoit mise ; je triomphai d'avoir une si belle occasion de montrer mon mépris pour les faveurs ou les revers de la fortune, & de faire voir ce que peut la vertu pour soutenir une ame dans les circonstances les plus difficiles, au milieu des plus grandes détresses.

Je fis part de ma résolution à mon oncle, en l'assurant en même-tems que je conserverois à jamais les sentimens de respect & de vive reconnoissance que je lui devois, & que rien au monde ne pouvoit m'engager à lui

désobéir, & à l'offenser; que l'incompatibilité de ce qu'il exigeoit de moi, avec ce que me prescrivait ma raison & ma conscience; j'ajoutai qu'en supposant que les richesses fussent, en effet, un aussi grand bien qu'il paroïssoit le croire, toujours restoit-il vrai que la vertu étoit un bien plus grand encore, & que je ne pouvois me résoudre à acheter l'un aux dépens de l'autre; qu'un parjure étoit assurément un crime, & que ce seroit faire un acte de la plus haute injustice, que de prendre un engagement aussi solennel que celui du mariage, sans être en état de le remplir; qu'enfin, mes affections ne dépendoient pas de ma volonté, & que jamais homme ne recevrait ma main, s'il ne tenoit aussi la première place dans mon cœur.

Je fus étonnée que l'impatience de mon oncle m'eût permis de parler aussi long-tems; mais en le regardant avec attention, je vis que c'étoit la colère qui tenoit sa langue liée, & qui l'avoit empêché de m'arrêter. Enfin, l'orage qui s'étoit amassé éclata sur ma tête en un torrent de reproches & d'injures.

Mes raisons furent traitées d'absurdités & de rêveries romanesques, dont moi-même je devois sentir le ridicule; on m'accusa de vouloir en imposer, & d'avoir formé le plan de courir après quelque misérable coquin, dont

les principes ne valoient pas mieux que les miens. Ce fut en vain que je protestai que je n'avois aucun semblable dessein , ni pas même le moindre goût pour le mariage : mon oncle auroit admis la plus grossiere contradiction , plutôt que de vouloir convenir qu'une jeune femme pût refuser si décidément un homme , sans être prévenue en faveur d'un autre. Comme je me croyois outragée par les accusations & par ses violences , je crus au dessous de moi de rien tenter pour calmer sa fureur ; il appella donc le ciel à témoin de mon ingratitude , de ma rébellion & de la justice de son ressentiment , & finit par me donner un billet de 50 pieces , pour subvenir , dit-il , à mes premiers besoins , en même tems qu'il m'intima l'ordre formel de quitter sa maison , & de ne me présenter jamais devant lui ; je m'inclinai en signe d'obéissance , & recueillant toute ma dignité & mon courage , je le remerciai de ses bienfaits passés , & je sortis de la chambre en faisant une profonde révérence.

Dans moins d'une heure je partis avec mon petit équipage , pour me rendre chez un ancien domestique de mon pere , qui tenoit alors une boutique & quelques chambres garnies. De là j'allai , le jour suivant , chez le neveu de mon pere , qui avoit les terres de la maison ,

& qui s'étoit marié tout nouvellement à une Dame extrêmement riche. C'étoit un jeune Gentilhomme qui ne manquoit pas d'esprit , & dont les principes étoient les mêmes que ceux de mon pere , quoique dans la pratique il ne se piquât pas de suivre bien exactement les loix de la plus sévère morale : cependant , abstraction faite de certains vices , qu'on regarde même assez communément comme une sorte de mérite qui n'est point à mépriser dans un jeune homme riche & de bonne maison , j'avois toujours cru mon cousin un très-honnête homme : & comme nous avions toujours vécu dans une étroite liaison , je ne doutois pas de trouver en lui un bon ami , qui tout au moins m'approuveroit & m'encourageroit , si tant est qu'il ne me donnât pas d'autre consolation & d'autres secours. Je lui fis toute mon histoire , & je lui contai en détail toutes les raisons qui m'avoient engagé à ce refus qui m'attiroit l'indignation de mon oncle. Mais quelle fut ma surprise , quand , au lieu des applaudissemens que j'attendois pour une conduite qui me paroïssoit tenir de l'héroïsme , & par le courage avec lequel je supportois une persécution si peu méritée , je vis mon cousin m'insulter par un rire moqueur , & par le beau discours dont il l'accompagna : » Et » comment diable , ma chere cousine , inter-

336 L'INSUFFISANCE,

» rompit-il, comment diable une fille aussi
 » sensée que vous, a-t-elle pu se conduire
 » comme une sotte? Quoi! renoncer à tout ce
 » que vous aviez à attendre de votre oncle,
 » refuser un excellent parti, & vous réduire
 » vous-même à la mendicité! & le tout, parce
 » que véritablement vous n'êtes pas éprise de
 » l'homme qu'on vous propose? En vérité, il
 » semble qu'on pouvoit attendre quelque chose
 » de mieux de vous-même à l'âge de quinze ans.
 » Et qui est ce, je vous prie, qui se marie à son
 » gré? Moi qui avois un peu plus de droit à
 » suivre mes fantaisies avec un revenu de quinze
 » cent pieces, que vous qui n'avez pas un sol,
 » je n'ai cependant pas cru que cela dût entrer
 » pour rien dans le parti que je prenois, & j'ai
 » vu qu'il y avoit quelque chose de mieux à
 » chercher dans une femme que de l'esprit ou
 » de la beauté. Pensez-vous que j'eusse donné
 » trois fardings pour la femme que j'ai épou-
 » sée? Non, sur ma foi; mais les trente mille
 » pieces avoient une valeur réelle, & je puis
 » avec cela me procurer un ferrail bien four-
 » ni de beautés, & satisfaire mon goût pour
 » toutes sortes de plaisirs. Et, dites-moi, s'il
 » vous plaît, que m'importe que ma femme
 » soit belle, spirituelle, aimable, ou qu'elle
 » ne soit rien de tout cela, si avec son argent
 » je peux m'en procurer d'autres qui aient
 toutes

„ toutes ces qualités ? Vous aviez, ma cousine,
 „ une occasion de vous rendre aussi heureuse
 „ que moi : vous n'auriez pas perdu le moins
 „ du monde aux yeux des galans pour être
 „ mariée ; au contraire , vous auriez vu que
 „ pour un qui vous faisoit la cour pendant
 „ que vous étiez fille , il y en auroit eu vingt
 „ qui seroient devenus vos admirateurs &
 „ vos très-humbles esclaves , dès qu'il n'y au-
 „ roit plus eu de danger à l'être. Ainsi , vous
 „ auriez pu satisfaire toutes vos passions ,
 „ faire une figure brillante dans le monde ,
 „ & choisir pour votre Sigisbée quelque ai-
 „ mable berger aussi romanesque & aussi fou
 „ que vous l'auriez voulu : on auroit aisément
 „ ménagé le bon homme de mari , & ... « Ici il
 ne me fut plus possible de retenir mon indi-
 gnation , & je sortois de sa chambre avec
 un air de profond mépris , quand me pre-
 nant par la main : „ point , me dit-il , ma
 „ chere cousine , point , je vous prie de ces
 „ airs violens ; je vous croyois une toute au-
 „ tre personne , & vous êtes en , effet , mécon-
 „ noissable. Laissez à ces pauvres sots , à qui
 „ les prêtres & les nourrices font peur du feu
 „ de l'enfer , & qui croient qu'ils iront au
 „ diable pour suivre le penchant de la nature
 „ & se rendre la vie douce ; laissez-les être aussi
 „ furieusement vertueux qu'il leur plaira ;

» quant à vous , vous avez trop de sens pour
 » avoir ainsi peur de ce vain épouvantail ;
 » vous savez que le terme de votre existence
 » est très-court, & qu'il est par conséquent in-
 » finiment sage de le rendre aussi agréable qu'il
 » est possible ». J'étois trop irritée pour en-
 treprendre de réfuter mon indigne cousin ;
 mais m'arrachant à lui avec une sorte de vio-
 lence, je lui déclarai que je prendrois mes me-
 sures afin qu'il n'eût pas une seconde occa-
 sion d'insulter à ma misère, & de braver ma
 raison ; & là-dessus je sortis de chez lui , avec
 la ferme résolution de n'y jamais rentrer.

Je revins chez moi fort sotte & fort mor-
 tifiée de tout ce qui venoit de se passer ; mes
 esprits étoient abattus au point que de plu-
 sieurs jours je ne pus prendre sur moi de
 sortir de ma chambre , & de voir qui que ce
 fût. Enfin, je résolus d'essayer si c'étoit réel-
 lement quelque chose d'incompatible que
 l'indigence & l'amitié, & je voulus voir si
 je n'aurois rien de mieux à attendre d'une
 amie d'enfance , dont la tendresse avoit fait
 jusqu'alors le plus grand plaisir de ma vie.
 Sûrement, me disois-je à moi-même , le cœur
 de mon Amanda, ce cœur qui semble né pour
 tous les sentimens tendres & généreux , ne
 fera point injuste envers une amie aussi ver-
 tueuse qu'infortunée ; sa tendresse viendra au

secours de mon innocence, & animera mon courage ; ses louanges & ses caresses me dédommageront de tous mes malheurs.

Amanda étoit une fille maîtresse d'elle-même, & jouissant d'une fortune honnête, qu'elle étoit sur le point de partager avec un jeune Officier qui n'avoit que très-peu de chose, ou, pour mieux dire, qui n'avoit que son emploi : pouvois-je douter qu'elle n'approuvât le refus que j'avois fait de me marier uniquement par intérêt, puisqu'elle-même avoit fait son choix par de tout autres motifs, & sans trop consulter ce qu'on appelle la raison & la prudence, en fait de mariage.

Mon amie étoit à la campagne depuis quelques mois, de sorte que le bruit de mes malheurs n'étoit point parvenu jusqu'à elle, & qu'elle n'en fut instruite qu'au moment où je les lui racontai moi-même. Elle m'écouta fort attentivement, & me répondit avec assez de politesse, mais avec une froideur qui me perça le cœur. » Vous savez, me dit elle, ma » chere Fidelia, que je n'ai jamais prétendu » entrer en comparaison avec vous pour l'es- » prit, ni pour les lumieres ; je connois mon » infériorité ; & quoique j'aie trouvé quelque- » fois vos idées singulieres & vos sentimens » fort étranges, je n'ai jamais entrepris de dis- » puter avec vous : sûrement vous connoissez

» ce qui est le mieux : mais il me semble que
 » c'est une conduite bien extraordinaire pour
 » une personne dans votre situation , d'offen-
 » ser un aussi bon oncle. Pourquoi vous li-
 » vrer d'abord à des opinions , qui pourroient
 » effectivement être vraies , j'en conviens ,
 » mais qui sont directement contraires aux
 » idées reçues dont on nourrit notre enfance ,
 » & par cela même très-propres à choquer les
 » esprits ordinaires ? Je n'ai jamais pu vous
 » approuver en cela , & puis , est-ce bien sé-
 » rieusement que vous vous privez de la pro-
 » tection de cet oncle , dont vous avez un si
 » grand besoin , & que vous vous jetez vous-
 » même à l'abandon , plutôt que d'épouser un
 » homme dont il a fait choix , & contre le-
 » quel vous n'avez aucune difficulté réelle à
 » proposer , ni pas la moindre antipathie
 » pour sa personne « ! Antipathie ! m'écriai-
 » je : eh quoi , ma chere amie , n'y a-t-il pas
 » bien des degrés entre aimer & honorer un
 » homme par dessus tous les autres , & avoir
 » pour lui de l'aversion & de l'horreur. Le pre-
 » mier est , du moins à mon avis , le devoir
 » d'une femme , un devoir qu'elle s'impose vo-
 » lontairement , & qu'elle contracte de la ma-
 » niere la plus solennelle. Quant aux incon-
 » vénients & aux malheurs attachés à l'état im-
 » prévu d'abandon où je me trouve aujourd'hui ,

CONTE MORAL. 341

comme ils font la suite d'une action vertueuse, je ne saurois les regarder comme des maux réels, & ils ne troubleront point cette félicité intérieure que la vertu seule peut donner. Je me réjouis de bien bon cœur, reprit Amanda, que vous ayiez trouvé le secret de vous rendre heureuse par la force de votre imagination ; je souhaite que votre enthousiasme puisse se soutenir, & que votre propre expérience vous convainque de plus en plus de la sottise & de la grossièreté du vulgaire, qui regarde la pauvreté & la souffrance comme des maux.

J'étois déchirée jusqu'au fond de l'ame, par l'air insultant qui accompagna ce sarcasme ; & j'allois faire, à celle que j'avois pris jusqu'alors pour mon amie, des reproches trop mérités sur un procédé aussi peu amical ; mais dans cet instant je vis entrer son amant avec un autre cavalier, qu'en dépit du chagrin qui opprimoit mon cœur, je ne pus m'empêcher de regarder avec quelque attention, & qui calma pour un tems mon ressentiment contre la dureté d'Amanda.

Mes yeux furent frappés à la vue d'un aussi bel homme & si rempli de graces ; & la manière polie dont il se présenta, l'esprit & le bon goût de tout ce qu'il dit, acheverent de me donner de lui toute la bonne opinion pos-

sible. C'étoit un jeune gentilhomme que le futur époux d'Amanda lui présenta comme son ami le plus intime. Cet ami se montra si aimable, qu'on eût dit qu'il cherchoit à faire voir que ce n'étoit pas mal choisir que de lui donner la préférence. Il réussit si bien, que bientôt Amanda ne fut plus occupée que du plaisir de sa conversation, & du soin d'amuser son amant & son nouvel hôte : elle prit un air riant, & recouvra toute sa bonne humeur. Comme je me levois pour la quitter, elle me pria si instamment de passer la journée chez elle, que je n'aurois pu le lui refuser sans trop faire connoître combien j'étois piquée de sa conduite à mon égard.

Je m'en serois cependant mise peu en peine, & je serois probablement sortie malgré toutes les instances, n'ayant su dissimuler aucun de mes ressentimens ; mais il s'éleva dans mon cœur un desir secret de connoître un peu plus à fond cet aimable étranger, dont le premier abord m'avoit si agréablement frappée. C'est ce qui me fit penser qu'il étoit de la prudence de cacher mon ressentiment, & d'accepter l'invitation d'Amanda.

La conversation devint de plus en plus brillante & enjouée, j'y eus ma part, & plus que ma part aussi aux regards & à l'attention de l'homme aimable que je me plaisois à regarder.

Comme nous nous trouvions de moment en moment plus à notre aise, & moins sur la réserve, Amanda lâcha dans le cours de la conversation quelques traits relatifs à mon histoire, à ma façon de penser, & au malheur de ma situation. Le Chevalier George Free-Love (c'étoit-là le nom de ce gentilhomme) écoutoit avec la plus grande attention tout ce qu'on disoit de moi, & sembloit me regarder avec une extrême curiosité, aussi-bien qu'avec intérêt.

Nous ne nous séparâmes qu'assez tard, & le Chevalier voulut, à toute force, m'accompagner chez moi; je le refusai absolument; mais ce fut par un sentiment qui tenoit plus d'une femme que d'un philosophe, & que je condamnois moi-même comme venant d'un fort orgueil; je ne pouvois, sans une véritable peine, souffrir que le poli Chevalier découvrit si-tôt ma pauvre demeure. Pour éloigner cette fâcheuse idée, j'envoyai chercher une chaise; mais quelle fut ma confusion, quand je vis Free-Love & ses gens se préparer à me suivre à pied en guise de gardes; il fut inutile de m'en défendre, le Chevalier marchoit à la tête & devant moi, & ses laquais étoient postés derrière ma chaise. Je rougis jusqu'au blanc des yeux, quand au bout de cette belle parade il vint m'offrir le bras

à la porte d'une petite boutique, où j'entrai ; & où il me quitta avec un aussi profond respect que s'il m'eût conduite dans un palais.

Mille pensées différentes m'empêchèrent de fermer l'œil de toute cette nuit. La conduite d'Amanda m'avoit blessée jusqu'au vif, & il falloit me résoudre à ne plus la regarder que comme une connoissance ordinaire ; j'étois forcée de reconnoître qu'il n'y avoit pas une personne au monde que je pusse appeller du doux nom d'amie.

Mon triste cœur tomboit dans l'abattement & dans le désespoir ; je ne savois quel parti prendre pour pourvoir à ma subsistance. Ce que mon orgueil venoit de me faire souffrir, ne m'apprenoit que trop que je n'avois pas encore soumis toutes les passions de l'humanité, & que je sentirois encore bien vivement toutes les mortifications qui accompagnent la pauvreté. Je me résolus cependant à dompter cet orgueil, & je me rappelai l'exemple de ces anciens sages qui avoient su mépriser les richesses & les honneurs, & se mettre au dessus des coups de la fortune. Je fis là-dessus de si beaux raisonnemens, que j'en vins presque à m'armer de mépris pour le monde, & que je commençois à me croire supérieure à ses faveurs, ou à ses disgraces ; tout-à-coup l'idée du Chevalier Free-Love

vint s'offrir à mon esprit , & fit évanouir à la fois mon courage & mes raisonnemens. Je découvris , que quelque peu de cas que je fisse des hommes, je ne serois jamais indifférente sur la façon de penser à mon égard , & que je ne pourrois jamais soutenir l'idée d'être l'objet de son mépris.

Je considérai que mon état étoit bien différent de celui d'un vieux philosophe , dont les haillons étoient peut-être le vrai moyen de satisfaire son orgueil, en lui attirant les regards & les respects du genre-humain. Du moins les vues & les desirs d'un philosophe devoient-ils être bien différens de ceux qui occupoient alors mon cœur. Les regards & la conduite du Chevalier ne me permettoient pas de douter que je n'eusse fait sur lui une impression égale à celle qu'il avoit fait sur moi. Je ne pouvois me résoudre à perdre le terrain que j'avois gagné , & à embrasser un état où il fût au dessous de lui de jeter sur moi ses regards. Je rejetois d'un autre côté la pensée de lui en imposer sur ma situation , au cas qu'il eût eu sur moi des vues légitimes. Cependant , de me dégrader pour toujours à ses yeux par la qualité de servante , ou par quelque autre moyen aussi ignoble de pourvoir à ma subsistance , c'étoit l'idée avec laquelle je pouvois le moins me familiariser.

Au milieu de ces réflexions je fus surprise par une visite du Chevalier Free-Love qui vint chez moi dès le matin ; il commença par me faire de très-respectueuses excuses sur la liberté qu'il prenoit ; il me dit ensuite qu'il avoit appris de mon amie l'état où la dureté & la tyrannie de mon oncle me réduisoient ; il ajouta qu'il n'avoit pu apprendre que tant de beauté & de mérite fussent si maltraités de la fortune , sans desirer de tout son cœur d'être l'instrument destiné à réparer cette injustice. Il me supplia de donner de la dignité à sa vie , & d'en augmenter le prix , en la faisant servir au bonheur de la mienne : il alloit continuer ses offres de service les plus empressées , quand je l'interrompis en disant , qu'il n'y avoit rien qui pût davantage augmenter le bonheur de ma vie que des marques de ce respect dû à ma qualité de femme & de demoiselle , & qui n'auroient pas dû provenir de la part de quelqu'un que je connoissois aussi peu ; que l'amitié la plus éprouvée pouvoit seule autoriser de pareilles offres de service ; j'ajoutai que je n'étois pas dans une situation à recevoir ses visites , & que je devois éviter une plus grande liaison avec lui ; quoique , dans des temps plus heureux , j'eusse pu m'en faire plaisir.

Il eut alors recours à toutes les artifice de son sexe ; il attribua sa trop grande liberté à la

violence de sa passion , il m'assura du respect le plus inviolable , & se jettant à mes genoux il me supplia , même avec larmes , de ne pas le punir si rigoureusement que de lui refuser la permission de me voir & de se rendre de plus en plus digne de mon estime. Tant d'artifices ne faisoient que trop d'impression sur mon foible cœur ; c'étoit beaucoup que d'avoir assez de courage pour persister à refuser ses visites , & à l'obliger de sortir de chez moi , comme il le fit enfin : mais ce ne fut qu'après une telle effusion de tendresse , de soupirs , de prières & de protestations , que je fus quelque tems avant de pouvoir assez rappeler ma raison , pour réfléchir sur toute sa conduite & sur ma propre situation , qui , comparées l'une avec l'autre , ne me permettoient guere de douter de ses vues honteuses & criminelles.

Je me déterminai à ne plus le recevoir , & je donnai mes ordres en conséquence au cas qu'il se présentât à ma porte ; ma raison applaudissoit , mais mon cœur me reprochoit en secret tant de fermeté , & se revoltoit contre la rigueur du parti que la prudence m'avoit dicté. Je sentis que je m'acquittois de mon devoir , & je crus que ce sentiment me rendroit heureuse : mais hélas ! que je m'étois trompée ! je me trouvai plus malheureuse cent fois que je ne l'avois été , & même que

348 L'INSUFFISANCE,

je n'avois imaginé de pouvoir jamais l'être ; je découvris que mon cœur étoit malheureusement rempli d'une passion qu'il me faudroit à jamais combattre , ou que je ne pourrois satisfaire qu'aux dépens de ma vertu. Je considérai dès-lors les richesses comme un bien , puisqu'elles m'auroient mise au dessus des déshonorantes poursuites que je n'avois que trop à craindre , & qui m'auroient donné de rai-
sonnables espérances de devenir la femme du Chevalier Free-Love.

J'étois mécontente & malheureuse , mais j'étois étonnée de l'être , & ce n'étoit pas sans raison , puisque jusques-là je n'avois aucun reproche à me faire & qu'au contraire ma plus grande peine venoit du sacrifice que je faisois à la vertu ; je résolus cependant d'essayer encore ce qu'elle peut pour notre bonheur , en continuant de me soumettre à ses loix , & j'attendis patiemment les heureux effets de ma persévérance : mais j'avois à triompher de difficultés plus grandes que celles par où j'avois passé. Le Chevalier étoit un trop grand maître dans l'art de séduire , pour s'en tenir à une première attaque ; il ne perdit point courage pour s'être vu repoussé , & chaque jour vit naître une nouvelle tentative pour me voir , ou quelque lettre passionnée & remplie de nouvelles protes-

tations , & des plus vives instances , pour que je voulusse bien le recevoir en grace , & lui accorder enfin son pardon. Ce fut en vain que je donnai les ordres les plus exprès afin qu'on ne m'apportât plus de ses lettres ; il imaginoit tant de tours différens , & se servoit de tant de différentes mains pour me les faire parvenir , que j'étois presque toujours conduite à les lire malgré moi ; chaque fois que je sortois de la maison , j'étois sûre de le rencontrer en mon chemin , & sa langue , la plus artificieuse de toutes celles qui ont jamais séduit le cœur d'une pauvre amante , mettoit tout en usage pour aveugler ma raison & réveiller mes passions.

Je n'avois cependant pas encore perdu ma vertu , mais la tranquillité de mon âme étoit détruite sans retour. Toutes les fois que je rencontrois le Chevalier , je rappellois mon courage , & je lui répétois constamment la prière que je lui avois faite de m'éviter. Sa désobéissance excitoit mon ressentiment , & en dépit de mon foible cœur j'armoïis mes yeux de colere , & je lui témoignois toute l'indignation que je croyois que méritoient ses coupables desseins ; mais au moment qu'il me quittoit , toute ma résolution m'abandonnoit ; je m'indignois contre mon sort ; je murmurois même contre le souverain arbitre de toutes

350 L'INSUFFISANCE,

choses, de ce qu'il m'avoit assujettie à des passions que je ne pouvois ni dompter ni satisfaire ; je comparois ensuite ma situation avec celle de mon coupable cousin, dont je n'avois pu entendre, sans horreur, les pernicious raisonnemens ; de ce libertin, qui donnoit carrière à tous ses desirs, dont la maison étoit le séjour de l'abondance, de la joie & du plaisir, dont le visage étoit toujours riant, & dont le cœur sembloit fermé aux soucis & aux chagrins. Cet homme-là, me disois-je souvent, n'est-il pas plus heureux que moi ? & s'il l'est effectivement, à quoi donc sert la vertu ? n'est-ce pas à elle que j'ai sacrifié & ma fortune & mes amis ? ne lui sacrifiai-je pas même tous les jours le penchant le plus cher à mon cœur ? Quel est cependant le dédommagement que j'en reçois ? quelle perspective puis-je avoir dans ce monde que la pauvreté, le mépris, la douleur & le désespoir ? Que je me refuse à tous les desirs de mon cœur, que je heurte & combatte toutes les passions de mon ame, viendrai-je à bout de les subjuguier ? Sont-ce donc là les bénédictions que le ciel accorde à ses favoris ? L'Être souverain qui y regne manqueroit-il de pouvoir ou de volonté pour les rendre heureux ? abandonneroit-il ses pauvres créatures pour en faire les jouets du hasard & les tristes victimes de

la méchanceté & du crime ? Non , assurément. Cependant la condition d'un homme vertueux est souvent pire mille fois que celle d'un méchant : j'en ai moi-même fait l'expérience. Je suis maintenant malheureuse , & je ne vois aucune apparence que je puisse jamais cesser de l'être dans ce monde ; & ce qui est au delà du tombeau est une nuit éternelle. Mais puis-je dire que je n'ai aucune perspective de bonheur ? le plus aimable de tous les hommes ne m'a-t-il pas offert tous les plaisirs que la fortune & l'amour peuvent procurer ? ne saura-t-il pas me mettre à l'abri des outrages d'un monde orgueilleux qui insulte à l'indigence ? Sa libéralité ne me fournira-t-elle pas abondamment tous les moyens de plaisir , & même du plus grand & du plus réel de tous les plaisirs , du plaisir de soulager les miseres de ses semblables , d'arrêter le cours de leurs larmes , & de communiquer mon bonheur à tout ce qui m'environne ? Cet état n'est-il pas préférable à celui où m'a mise la vertu ? Le bonheur n'est-il pas le but où doit tendre tout être raisonnable ? Est-on donc à blâmer quand on emploie , pour y parvenir , les moyens qui paroissent les plus sûrs & les plus efficaces ? Et pourquoi viens-je d'accuser la providence , tandis que c'est moi seule qui suis coupable , pour rejeter les faveurs

352 L'INSUFFISANCE,

qu'elle daigne m'offrir? Sûrement j'ai méconnu le sentier de la vertu, il ne sauroit y en avoir d'autre que celui qui conduit au bonheur, & celui où je marche est un sentier tortueux & rempli d'épines, & il est terminé par une obscurité impénétrable. Mais j'en vois un autre qui est semé de fleurs, & qui brille des rayons de la prospérité; celui-ci est infailliblement le sentier de la vertu & le chemin du bonheur: c'est de ce côté-là que je veux tourner mes pas: je ne souffrirai plus que de vains & puériles préjugés s'opposent encore à ma félicité. Certainement il est impossible que j'offense Dieu en cédant à une tentation, à laquelle il ne m'a pas mis en état de résister. Il m'a donné une existence courte & précaire, & il m'a mis devant moi le bien & le mal. Quel autre bien y a-t-il que le plaisir? & qu'est-ce qu'on peut regarder comme un mal, si ce n'est la douleur & la peine? La nature & la raison me conduisent à rechercher le plaisir, & à éviter le chagrin; j'ai cherché le bonheur dans ce qu'on appelle la vertu, & je ne l'y ai point trouvé; pourquoi ne ferois-je pas l'expérience contraire, sur-tout puisque j'ai peine à croire que je puisse être plus malheureuse en cédant au penchant de mon cœur, que je ne le suis en y résistant.

C'est ainsi que mes tristes pensées s'égareroient

toient d'erreur en erreur , & que j'en étois presque enfin venue à secouer tout principe de moralité , en suivant dans toutes leurs conséquences ceux dont on m'avoit imbue , & qu'on m'avoit donnés comme autant de regles de conduite , comme les sources du bonheur , & les guides fidelles dans la recherche de la vérité , seuls capables de me mettre en sûreté au milieu des orages de l'adversité , & de me faire écouter sans risque la voix séduisante de la tentation.

Un jour que je m'enfonçois plus que jamais dans ce chaos d'idées que je viens de tracer , au moment fatal , où livrée à ma présomption , j'étois seule dans ma chambre à rassembler les raisons favorables à ma passion , déchirée par mes doutes , & me plongeant de plus en plus dans l'erreur , tout-à-coup je vis le chevalier tomber à mes pieds ; il avoit rompu mon hôte , & s'étoit ainsi procuré , malgré mes ordonnances , l'entrée dans mon appartement.

Il n'est pas besoin que je décrive tous ses artifices & la foible résistance de cette vertu qui avoit été si heureusement plantée dans mon ame , mais que j'avois criminellement pris à tâche de détruire par mes vains raisonnemens , & qui étoit alors puissamment ébranlée ; il suffit , à ma honte , de dire qu'enfin

354 L'INSUFFISANCE,

je me soumis à la douloureuse humiliation que j'ai si bien méritée , & qu'avec tout l'orgueil de la raison humaine , j'osai condamner , comme l'unique effet de la foiblesse & du préjugé , la voix de la conscience qui me montrait encore le précipice pour m'en garantir. Mon innocence , mon honneur , tout fut sacrifié à ma passion & à ma raison séduite. Mon orgueilleuse philosophie & cet esprit dont la flatterie m'avoit si souvent exagéré les lumieres & la force , ne purent me garantir du comble de l'infamie , dont , à l'aide d'une piété humble & docile , les plus foibles même de mon sexe auroient su se préserver. J'éprouvai alors une nouvelle sorte d'infortune : mon méprisable séducteur essaya inutilement de me réconcilier avec le genre de vie honteux auquel il m'avoit réduite ; il eut beau me combler de présens , & prodiguer sa fortune pour me procurer des plaisirs que j'étois incapable de goûter , & une magnificence qui sembloit insulter à ma disgrâce. Ce fut en vain aussi que je voulus me rappeler les argumens qui m'avoient convaincue que je pouvois , sans crime , accepter les plaisirs qui m'étoient offerts , & suivre les goûts & les inclinations de mon cœur ; les lumieres de ma raison étoient bien obscurcies , mais le sentiment du crime n'étoit pas étouffé. Mon orgueil , ma délicatesse , s'il est quelque

chose à quoi on puisse donner ce nom dans une ame aussi coupable que la mienne, me faisoient souffrir la mortification & le dégoût le plus insupportable, toutes les fois que je réfléchissois sur l'infamie de mon état. Tous les yeux sembloient m'insulter, ceux-là même de mon insolent séducteur. O comble de la misère ! Avoir le sentiment cruel de mériter le mépris de celui que j'aimois, & pour l'amour duquel je m'étois rendue méprisable à moi-même !

Tel fut l'état de mon ame durant une année entiere que je passai dans la maison du chevalier : sa passion pour moi se soutint dans toute sa force pendant les huit premiers mois ; & comme je n'avois aucun autre objet, ni parent, ni ami, qui pût attirer mon attention ou partager ma tendresse, ce fut à lui qu'aboutirent tous les mouvemens d'un cœur naturellement sensible & fait pour l'amitié. Mes yeux vigilans n'apperçurent que trop les premiers indices du refroidissement de mon infidele ; bientôt j'eus à souffrir tous les tourmens de la jalousie, & un cruel éclarcissement ne tarda pas à me faire voir combien elle étoit fondée : j'appris enfin que mon perfide amant étoit sur le point de conclure son mariage avec une dame extrêmement riche. Sur le champ, je pris la résolution de le quitter, mais je ne pus prendre sur moi de le faire, sans soulager

356 L'INSUFFISANCE,

mon cœur en lui faisant les plaintes & les reproches qu'il méritoit. Ces reproches le mirent en fureur, & m'attirèrent de sa part un traitement si insolent, que, quoique les foiblesses que j'avois eu pour lui ne l'eussent que trop mérité, je n'étois pourtant pas encore instruite à le supporter; je lui rendis, avec un air de mépris qui ne me convenoit plus, ce que j'avois reçu de lui, mes habits, mes bijoux, tous les gages de mon crime, & le méprisable attirail de ma honte, & je sortis de chez lui le cœur plein du plus vif ressentiment, & déchiré par le plus cruel désespoir. Je retournai à mon ancien logement, mais incapable de soutenir la vue d'un lieu qui me rappelloit chaque circonstance de ma perte, ne pouvant regarder en face, sans rougir, aucun de ceux qui m'avoient connue pendant que je conservois encore mon innocence; malheureuse au dedans de moi-même, & espérant quelque soulagement d'un changement de scène, je montai dans une chaise de poste à deux heures du matin, avec ordre au postillon de me mener aussi loin de la ville qu'il lui seroit possible avant la nuit; du reste, je le laissai le maître de choisir la route qu'il jugeroit à propos.

Ma raison & mes sens furent engourdis & dans un état qui approchoit de la stupidité

durant tout le cours de mon voyage ; je ne fis aucune réflexion sur ce que j'allois faire ou devenir , je ne formai point le moindre projet sur ma vie future. Aux approches de la nuit mon conducteur auroit voulu s'arrêter dans une assez grande ville , mais je lui ordonnai d'aller plus loin & jusqu'au prochain village. J'y mis pied à terre à une misérable auberge , & je congédiai ma chaise & mon postillon , sans avoir encore pensé à ce que j'avois à faire , ni pourquoi je choisissois cet endroit plutôt que tout autre pour en faire ma demeure. A parler franchement , il me seroit du tout impossible de rendre la moindre raison de ce qui se passoit dans mon ame durant ces momens de ma vie ; tout y étoit en désordre & en confusion. Il faut qu'une sorte de frénésie ait rempli ces heures dont il n'est resté dans ma mémoire que des traces très-imparfaites. La seule chose que je me rappelle bien distinctement , c'est qu'après avoir passé la nuit sans avoir encore quitté les habits avec lesquels j'étois partie de Londres , je sortis de l'auberge aussi-tôt que le jour parut , & j'allai errer à l'aventure aux environs du village. Mes pas incertains me conduisirent à une allée de saules qui bordoit le cours d'une rivière ; c'est-là qu'après m'être promenée quelques instans , la beauté du lieu , la solitude &

la fraîcheur de l'air me firent enfin sortir de ma léthargie , ranimerent mes sens , & réveillèrent ma raison. Cette cruelle raison , ma mémoire , mon angoisse & mon désespoir , tout revint à la fois : chaque circonstance de ma vie passée s'offrit alors à mon esprit ; mais sur-tout l'idée de mon infidèle amant , & mon criminel amour vinrent tourmenter mon imagination blessée , & faire saigner mon cœur déchiré , ce malheureux cœur qui , malgré sa faute , & tout ce qu'il avoit souffert , conservoit encore l'amour le plus vif & le plus tendre pour celui qui l'avoit perdu. Cet amour insensé , qui étoit l'effet d'un naturel bon & sensible , aigrissoit mes ressentimens , & mettoit le comble à ma misère. En vain voulus-je détourner mes tristes pensées de dessus des objets aussi lugubres , espérant de trouver quelque rayon de consolation dans l'avenir : cet avenir étoit encore plus effrayant ; j'avois devant mes yeux la pauvreté , suivie de l'infamie & du besoin ; je me voyois sous la main cruelle de l'oppression , & en butte aux insultes de l'insolence & du mépris. Moi , qui pendant un tems avois été l'objet chéri , & qui faisoit l'orgueil de parens trop indulgens ; moi qui pendant un tems avois été aimée , respectée & admirée de tout ce qui m'environnoit , je me voyois devenue le rebut de la

nature humaine, l'objet du mépris & de l'aversion de tous ceux qui avoient eu pour moi de l'attachement, & que j'avois le plus aimés ! Odieuse à moi-même, ne tenant plus à personne, exposée à tous les coups, à tous les assauts de quiconque voudroit m'insulter, j'essayai de chercher la cause d'un si funeste changement, & de découvrir à quel point je pouvois moi-même y avoir contribué. Quelque portée que je fusse à condamner ma conduite avec le chevalier, quand je vins cependant à me rappeler les raisons qui m'y avoient engagée, il me parut qu'elles étoient suffisantes pour la justifier. Mais comme mes principes n'avoient pu me garantir du vice, ils étoient incapables aussi de me soutenir dans l'adversité; & les sophismes qui avoient séduit ma raison, ne vinrent point à bout d'étouffer la voix de ma conscience; elle me reprochoit en secret que j'étois coupable; & quand on pourroit m'excuser, en disant que ce n'étoit que par ignorance, toujours est-il vrai que dans l'affreuse détresse où je me trouvois, je n'avois pour me soutenir, ni le sentiment d'une conduite sans reproche, ni la joie que donne la vertu, ni aucun espoir de récompense; soit que je regardasse en avant ou en arrière, tout étoit confusion & angoisse, fureur & désespoir. J'accusois

360 L'INSUFFISANCE,

l'Être suprême d'injustice & de cruauté , de ne m'avoir pas donné des motifs suffisans pour résister aux desirs de mon cœur , & de me punir cependant d'y avoir cédé en faisant fondre sur moi toutes les suites funestes du crime. S'il y a un Dieu , m'écriai-je , c'est sans doute un tyran cruel , ou du moins il ne prend aucun soin de ses créatures. Dois-je supporter plus long-tems une existence qui m'est à charge ? Je souffre sans l'avoir mérité , & par le seul caprice du hasard , peut-être par la volonté d'un être qui se fait un jeu de ma misère. Ah ! je n'ai déjà que trop souffert ; mais , c'en est fait , je vole à cet état d'anéantissement au delà duquel je ne vois plus rien , & où se terminent aussi tous mes vœux. O toi , poursuivis-je , en élevant ma voix , & tenant mes regards fixes vers le ciel ; ô toi ! de qui je tiens cette malheureuse existence , reprends le don cruel que tu m'en as fait , & laisse reposer mes cendres en paix ! que jamais un nouveau souffle de vie ne vienne les ranimer pour la douleur , & les perfectionner pour la misère. En prononçant ces dernières paroles , je courus vers le bord de la rivière , & j'allois m'y précipiter , quand j'entendis , fort près de moi , pousser un cri , qui me fit tourner la tête pour voir d'où il pouvoit venir. Je vis venir à moi un ecclésiasti-

CONTE MORAL. 361

que déjà avancé en âge, qui, en m'abordant avec un air mêlé de terreur, de pitié & de bienveillance, me demanda ce que je prétendois faire ? Au premier abord je ne lui montrai que de la mauvaise humeur, & je refusai de lui répondre ; mais peu à peu la compassion qu'il me montra, & la bonté avec laquelle il me traita, adoucirent le chagrin de mon cœur, & donnerent essor à mes larmes.

O Madame, me dit-il alors, ce sont ici des signes favorables, & bien différens de ceux qui d'abord ont attiré mon attention, & m'ont engagé à vous suivre sans me montrer, craignant que vous ne roulâssiez quelque projet funeste dans votre esprit ; mais, poursuivit-il, quelles peuvent avoir été les pensées qui d'un visage tel que le vôtre ont pu faire le siège de l'horreur ? Je faisois ma promenade du matin, au moment où vous avez frappé mes regards, & je vous ai observée pendant long-tems, je vous voyois quelquefois vous arrêter, & vous tordre les mains, quelquefois hâter vos pas, & un instant après vous promener lentement & les yeux fixes en terre, jusqu'à ce qu'enfin vous m'avez paru lever les yeux au ciel, mais non avec un air suppliant & de pitié, c'étoit un air de reproche & de défiance : par pitié, dites-moi, je vous en conjure, pourquoi vous

362 L'INSUFFISANCE,

vous en preniez ainsi à vous, à votre propre vie & au ciel même? Rappelez votre raison, & ne vous laissez plus aller au désespoir, que le bonheur que vous avez de voir prévenue à tems l'exécution du fatal dessein que vous aviez conçu, soit pour vous le gage d'un avenir plus heureux, & un avertissement salutaire que la miséricorde de Dieu n'est pas encore retirée de dessus vous, mais qu'elle descend du haut de son trône pour sauver votre ame de la mort.

Les torrens de larmes qui couloient de mes yeux pendant que cet homme respectable me parloit, me soulagerent au point que je me trouvai moi-même en état de parler, & que je desirai ardemment de lui témoigner ma reconnoissance pour la part que sa bonté lui faisoit prendre à mes maux. Il y avoit si long-tems que je n'avois goûté les douceurs qu'il y a à confier à quelqu'un ses chagrins & ses peines, que je trouvai un plaisir surprenant, & que je me sentis merveilleusement soulagée, de pouvoir décharger mon cœur, & faire part à mon honnête libérateur de toutes les circonstances de ma funeste histoire, & des différentes pensées de mon esprit égaré. Il frémit à l'ouïe des reproches que j'osois faire à la providence, & m'interrompant aussitôt, il me dit qu'il me conduiroit vers une

personne qui , loin de m'apprendre à murmurer , sauroit me prêcher la patience , & m'en donner en même tems l'exemple.

En s'entretenant ainsi avec moi il avoit insensiblement tourné mes pas vers le lieu de sa demeure , & quand nous y fûmes arrivés , il m'introduisit auprès de sa femme ; c'étoit une personne d'un âge moyen , très-pâle , & d'une grande maigreur , mais qui d'ailleurs avoit un air serein & content , & qui me fit l'accueil le plus tendre & le plus humain. Elle s'aperçut que j'étois angoissée , & sa compassion n'attendit pas mes plaintes ; ses larmes étoient prêtes à accompagner les miennes ; ses regards & sa voix exprimèrent combien elle étoit touchée de mon état , & je vis dans ses soins empressés cette vraie politesse , cette cordiale hospitalité qui ne fut jamais l'effet de l'art , mais qui est le fruit d'une bienfaisance réelle & sincère. Pendant qu'elle s'occupoit à me préparer quelque rafraîchissement , son mari lui fit , en peu de mots , un précis de mon histoire , & de l'état où il m'avoit trouvée. Cette pauvre femme , lui dit-il , faute de principes , & par une suite de sa mauvaise éducation , voit tout au travers d'un sombre nuage ; elle accuse la providence , & en est venue jusqu'à haïr sa propre existence , pour des maux qui sont pourtant le partage com-

364 L'INSUFFISANCE;

mun de l'humanité dans ce court état d'épreuve. C'est à vous , ma chere , qui avez autant & plus souffert que qui que ce soit que je connoisse ; c'est à vous à la guérir de sa coupable impatience , vous êtes bien faite pour dissiper ses terreurs , & vous pourrez lui apprendre , par votre propre exemple , que ce monde n'est pas le lieu où la vertu doit recevoir sa récompense. Elle pense qu'il n'y a personne qui soit aussi malheureuse qu'elle ; mais quand elle vous aura écoutée , elle reconnoîtra , je m'assure , que si vous êtes plus heureuse , c'est uniquement parce que vous avez eu de meilleurs principes que les siens.

Assurément , ma chere dame , me dit alors l'épouse du charitable ecclésiastique , c'est , en effet , là , le seul avantage que je puis avoir sur vous ; mais il faut l'avouer , cet avantage est véritablement sans égal. Il n'y a poursuivit-elle , aujourd'hui que dix jours , que j'accompagnai le convoi du dernier de mes fils , le seul qui me fût resté de huit enfans que j'avois eu , qui tous avoient également été les objets de ma plus vive tendresse : mon cœur n'est pas moins sensible que le vôtre , ni ses attachemens moins forts ; j'ai pourtant vu sous mes yeux pendant une année entiere , avant la mort de mon cher fils , les funestes progrès

du mal qui l'a emporté ; il a fallu soutenir le déchirant spectacle de le voir en proie aux plus affreuses douleurs.

La pauvreté , ce mal redoutable dont vous vous ne pouvez soutenir l'idée , n'a pas même manqué à mon épreuve : quoique la profession de mon mari lui donne un rang honorable , ses revenus sont si bornés , que moi & mes enfans nous avons souvent manqué du nécessaire ; & quoique j'aie toujours été d'une santé foible , j'ai aidé à soutenir ma famille par le travail de mes mains. Aujourd'hui je souffre de continuels tourmens d'un cancer qui dans peu sera la cause de ma mort ; mes souffrances pourroient peut-être recevoir quelque adoucissement , si j'usois des remèdes convenables , quoiqu'ils ne pussent pas pourtant garantir ma vie , mais je n'ai pas les moyens de me procurer ce soulagement. O ! arrêtez , interrompis-je , mon ame est accablée de ce détail de maux aussi insupportables ; comment est-il en vous de les soutenir ? Pourquoi ne vous vois-je point , dans un désespoir égal au mien , renoncer à votre existence , & vous mettre hors des atteintes de la douleur ? Mais , sur-tout , dites-moi , comment il est possible que vous conserviez , au milieu de tant de fortes de maux , cet air de gaieté & de sérénité qui brille dans toute votre personne , &

366 L'INSUFFISANCE,

qui anime tous vos regards & vos mouvemens ? Cette sérénité & cette gaieté , me répondit cette excellente femme , si je la porte sur mon visage , je la sens aussi dans mon cœur ; mon ame est non-seulement tranquille & contente , mais j'éprouve encore souvent les plus vifs transports de joie & d'allégresse , que les plus hautes espérances puissent jamais donner. Et d'où , repris-je , d'où tenez-vous cet étonnant secret de tirer ainsi la joie du sein de la misère , & les ris du milieu des pleurs , de l'affliction , de la souffrance , de la pauvreté & de la mort ? Elle fut un moment avant que de me répondre , & s'avancant vers son cabinet , elle y prit une bible , qu'elle me mit entre les mains : voilà , dit-elle , le livre qui m'a enseigné cet heureux secret ; c'est-là que j'ai appris qu'une gloire éternelle est réservée à ceux qui sont assez sages pour vouloir l'accepter sous les conditions auxquelles la sagesse infinie a jugé à propos de la leur accorder. C'est là encore que je reçois les consolantes promesses de l'assistance & du secours du prince de la vie ; c'est là où je trouve de quoi m'assurer que ces afflictions passagères auxquelles je me vois exposée , n'ont d'autre but que de me préparer à un bonheur éternel & ineffable. Je touche à ce bonheur : le peu qui me reste encore à vivre , ne me paroît

qu'un point au delà duquel s'ouvre la glorieuse carrière de l'immortalité. Etant soutenue de la sorte , comment perdrois-je courage ? Est-ce avec un tel appui que je peux me laisser abattre ? & avec une telle perspective , avec des espérances si magnifiques & si certaines , mon sort pourroit-il n'être pas heureux ?

Pendant que cette digne femme me parloit ainsi , ses yeux sembloient étinceler , & la joie éclatoit sur tout son visage ; j'étois frappée de son air & de son ton , aussi-bien que de ses paroles , chaque syllabe qu'elle prononçoit s'enfonçoit si avant dans mon ame , que je ne pourrois jamais en rien oublier. L'impression que tout cela faisoit sur moi me devint salutaire : je résolus d'examiner une religion qui étoit capable de produire d'aussi heureux effets , qu'il ne m'étoit pas possible d'attribuer à l'erreur ni au hasard , & comme le charitable couple qui m'avoit accueilli , me pressoit avec une politesse si naturelle de choisir leur petite habitation pour asyle , jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de mieux , je me rendis à leurs instances , & m'établis avec joie chez ces honnêtes gens. C'est là qu'avec l'aide du bon ecclésiastique , qui étoit un homme simple , compatissant , & véritablement religieux , j'ai étudié les saintes écri-

tures, & les preuves que nous avons de leur divinité ; mais j'avoue qu'après avoir lu cet endroit avec attention, & dans la sincérité de mon cœur, j'ai trouvé que toutes les preuves extérieures qui en établissent la vérité étoient, pour ainsi dire, de trop ; l'excellence des préceptes renfermés dans les saintes écritures, la liaison & la solidité des vérités qu'elles enseignent, & les grands & puissans motifs qu'elles nous présentent pour nous soutenir dans la pratique de la vertu ; tout cela, joint avec l'exemple frappant que j'avois devant les yeux de leur salutaire efficacité, ne me permettoient pas de douter de leur autorité & de leur origine céleste.

Depuis que j'habite dans cette sainte demeure, j'y ai eu l'édifiant spectacle de la mort plus qu'héroïque, de la mort douce, tranquille, joyeuse & triomphante de cette chère & excellente femme, dont la vie m'avoit été déjà si utile ; avec toute la douceur & la tendresse de cœur d'une femme, elle fut montrer aussi une intrépidité plus mâle & plus soutenue que tout ce qu'on en vit jamais chez les philosophes les plus fermes, & les héros les plus audacieux. Aucun tourment n'ébranla la constance de son ame ; & la longueur de ses maux ne put jamais lasser sa patience ; la mort fut toujours pour elle un objet d'espé-
rance

rance & non d'horreur. Quand je l'entendis rendre son dernier soupir avec action de grace, & que je vis l'air de joie & d'extase rester encore sur son visage, pendant que sa vie s'étoit envolée, je ne pus m'empêcher de m'écrier, en empruntant les belles paroles d'un saint apôtre que j'avois depuis peu apprises dans les livres sacrés : O mort, où est ton aiguillon ! ô sépulcre, où est ta victoire !

Je suis à présent sur le point de quitter mon excellent bienfaiteur, & d'aller gagner mon pain au service d'une famille du voisinage, à laquelle il m'a recommandée. L'état de servante, pour lequel j'avois pendant un tems une répugnance invincible, aujourd'hui ne me paroît du tout plus fâcheux ; le christianisme a fait ce que la philosophie avoit en vain tenté ; il a subjugué cet orgueil qui cau-
soit ma répugnance, & me rendoit si sensible ; comme pénitente, je me soumettrois volontiers à une mortification ; mais comme Chrétienne, je me trouve supérieure à toutes les mortifications, excepté à celle qui naît du sentiment de mes fautes passées ; celle-ci m'humilie jusques dans la poussière, mais la pleine assurance que me donne le Sauveur du monde du pardon & de la grace de Dieu en faveur des pécheurs vraiment repentans, relève mon ame abattue, & la remplit d'une paix & d'une

370 L'INSUFFISANCE, &c.

joie que le monde ne peut ni donner ni ôter. Ainsi , sans aucun changement en bien des circonstances extérieures de ma vie , je me trouve pourtant de pauvre que j'étois , de furieuse & désespérée , devenue aujourd'hui contente , heureuse , reconnoissante , satisfaite de mon fort , & rendant grace à l'Être suprême ; mais cependant ravie de joie dans l'espérance de le quitter pour une gloire & un bonheur éternel.





Z E M I N

E T

G U L H I N D Y.

C O N T E M O R A L ,

T R A D U I T D E L ' A L L E M A N D :

DANS les tems les plus reculés du monde, les Génies qui habitoient encore notre globe étoient soumis à Firnaz, esprit bienfaisant & favori de l'Être suprême. Les airs, les montagnes, les bois, les rivières, la mer & les abymes souterrains obéissoient à son empire. Les Salamandres, les Nymphes, les Sylhpes & les Gnomes reconnoissoient ses loix. Sa bienfaisance naturelle le rendoit l'ami du genre-humain, & de toutes ses ocupations, celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chere. Leurs enfans voyoient à peine la lumiere, qu'il les mettoit sous la protection invisible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un soin particulier de ceux dont la physionomie annonçoit une belle ame. C'étoit lui encore qui, dès leur plus tendre

enfance, se plaisoit à former les poètes qui devoient un jour chanter la sublime vertu. Il veilloit sur le tendre cœur des filles, & fauvoit au bord du précipice l'innocence de l'ardente jeunesse.

Mais de tous ceux qu'il aimoit, un beau couple étoit l'objet de ses complaisances les plus attentives. Il le chérissoit comme il auroit pû chérir ses enfans. Aussi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendresse du Génie. Zemin & Gulhindy, sortis tous deux du sang des Rois, étoient l'espérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la florissante Arabie. Un destin immuable, dont les décrets écrits sur la table de lumière avoient été dévoilés à Firnaz, lioit par la fortune deux cœurs que la nature avoit déjà secrètement unis par la plus puissante sympathie. Le favori de l'Être suprême résolut d'en faire un modele pour la postérité, & de leur procurer une félicité, qui, comme leurs charmes & leurs vertus, surpassât celle des autres humains.

Il versa dans le cœur de Zemin les nobles desirs, le courage, la tendresse & tout ce qui forme les héros, non ceux qui sont les fléaux des peuples, mais ceux qui par leur amour pour l'humanité, méritent d'être les dieux de la terre. Gulhindy occupoit encore

plus que Zemin les soins de Firnaz. Il répandit sur son corps tous les charmes du printemps. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux, & les ris voltigeoient comme les zéphyrus légers autour de ses levres, qu'ils bailloient sans cesse avec un nouveau plaisir.

Ornés ainsi des dons du Génie, l'un & l'autre avançaient en âge, sans se connoître, & l'un & l'autre étoient élevés de la même manière. Le Génie avoit apparu lui-même à leurs parens; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il se proposoit, & ses ordres furent inviolablement exécutés.

L'amour devoit rendre le bonheur de Zemin & de Gulhindy aussi parfait que celui dont les âmes vertueuses jouissent dans l'Elysée. L'un devoit être enfin nécessaire au bonheur de l'autre. Voici les moyens que Firnaz jugea les plus propres à faire réussir ce projet. Dès l'âge le plus tendre, il sépara le prince de tout commerce avec le sexe. A peine eut-il quitté le sein de sa mère, qu'il fut enlevé aux embrassemens des femmes. Sa mère même ne le vit plus. Une maison entourée d'une forêt, éloignée du commerce des humains, devint sa retraite. On lui choisit les instituteurs les plus renommés pour les lumières & les sentimens. On fit couler dans son es-

prit , nourri des plus utiles connoissances , une sagesse lumineuse & dégagée de l'embaras des vaines subtilités. Ce fut là que tu lui enseignas , adorable vertu , comment vivent les hommes dignes de vivre éternellement. Ce fut là qu'il reçut les leçons de la prudence , non de celle qui regne aujourd'hui , & qui excite l'indignation des belles ames , mais de celle qui enseigne l'art inestimable de faire le bonheur des peuples. On lui apprit de bonne heure à connoître le mérite des arts & la dignité des grands talens. Deux sages , dont les chants nobles attiroient souvent les dieux de la forêt , avoient particulièrement gagné sa confiance. Il les aimoit , & les écoutoit avec plaisir , lorsque dans des repas enjoués & au milieu de coupes couronnées de fleurs , ils célébroient les actions généreuses des héros.

Son esprit fut ainsi formé. Les exercices endurcirent son corps au travail , & il laissa bientôt derriere lui dans cette carrière ceux qui s'y faisoient le plus distinguer.

On découvroit dans le moindre de ses regards un esprit élevé , & ses manieres annoncoient un héros. Seize ans s'étoient écoulés , & il ignoroit encore qu'il étoit un sexe fait pour réunir tous les charmes & pour occuper tous nos desirs.

Les défenses de Firnaz avoient imposé si-

tence à tout ce qui l'environnoit , & ni la voix de ses amis , ni la lyre qui aime à chanter l'amour , ne l'avoient instruit de la félicité des amans. Son cœur avoit jusqu'alors été satisfait des embrassemens du noble Sittim. C'étoit de tous les jeunes gens de son âge celui qui lui ressembloit le plus par la figure & le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire son ami.

Pendant que Zemin , sans connoître la plus belle moitié de l'univers , grandissoit solitairement dans le sein de la sagesse , Gulhindy étoit formée pour lui par Firnaz lui-même. Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée dans un palais retiré , elle passa ses premières années dans l'innocence , parmi des compagnes aussi jeunes qu'elle , & belles comme les fleurs dont se pare la nature renaissante. Huit ans s'étoient à peine passés dans les bras de sa mere , lorsque le Génie enleva secrètement Gulhindy , un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec sa chere Syrma. Tel étoit le nom de la plus belle de ses amies. Après avoir calmé ses craintes par les consolations les plus tendres , il l'entoura d'un nuage argenté , & la transporta dans une isle , dérobée à la vue des nochers par des nuées éternelles. Douze nymphes , rivales de la beauté de l'aurore , re-

curent Gulhindy sur le rivage fortuné. Elles la conduisirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre , où Firnaz avoit coutume de se retirer , lorsque la méchanceté des hommes l'avoit lassé d'aimer des ingrats.

Semblable au mois de Mai couronné de roses , & le plus beau de tous ses freres , Gulhindy s'épanouit , & surpassa , sans le savoir , les nymphes ses compagnes. Son jeune cœur n'étoit encore agité d'aucun desir , & la vertu seule avoit droit de l'émouvoir. Le Génie , qui , comme une autre Mentor , veilloit continuellement sur elle , n'oublia rien pour disposer son ame à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent , à la lumière tranquille de la lune , il la conduisoit , accompagnée de Syrma , dans de paisibles vallons. Là , il mêloit aux sons de sa guitarre d'or des chants sublimes sur la naissance de l'ame , sur les beautés de l'heureuse nature , sur son innocence , & sur les douceurs d'une sainte amitié. L'harmonie puissante de ces accens répandoit dans le cœur sensible de la princesse une satisfaction qui avoit quelque chose de céleste. Un sentiment délicieux ébranlant quelquefois son ame , de paisibles larmes s'échappoient de ses yeux , & couloient comme des perles sur son teint de roses. Alors elle serroit tendrement

Syrma dans ses bras , & sentoît redoubler sa joie dans ceux de son amie. Les songes mêmes ne lui laissoient point soupçonner qu'il fût des plaisirs plus vifs.

L'amitié tenoit donc dans son cœur la place de l'amour , & tous ses vœux , toute son affection n'étoient que pour Syrma. C'étoit à elle seule que Gulhindy desiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans les regards de son amie , si le contentement regnoit dans son ame , & le moindre nuage qui troubloit la sérénité du front de Syrma faisoit trembler la princesse. Partagés au contraire avec sa tendre amie , ses plaisirs lui devenoient plus agréables , à peu près comme l'on voit l'activité de la lumière augmentée par la réfraction.

Cependant approchoit le tems de la fleur de son âge. Les desirs qu'amene cette saison de nos jours , foibles dans leur naissance , s'étendent & se multiplient avec rapidité , & ce tems ressemble à un clair ruisseau , qui , à peine sorti d'un roc de marbre , coule à travers des champs fleuris , prend d'autres ruisseaux dans sa course , se gonfle & se hâte de devenir un fleuve superbe.

Les desirs de Gulhindy croissent avec son sein , & lorsqu'elle s'abandonne à elle-même , elle éprouve un vuide que les baisers de son amie ne peuvent remplir. Plongée dans une

agréable mélancolie , elle erre dans les ombres de la forêt ; des soupirs secrets lui échappent inopinément , & le sentiment qui les excite se peint bientôt dans ses discours. Quels mouvemens inconnus ! s'écrie-t-elle : Gulhindy , que sens-tu ? d'où viennent ces soupirs ? que signifie ce frisson qui semble te dire quelque chose ? quels sont les vœux secrets qui t'enlèvent ? quels sont les desirs que je forme , & que je ne puis satisfaire lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chère Syma ? En vain je m'attache à découvrir dans ses regards si elle m'aime ; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche , je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point , ils ne me parlent point assez , & il semble qu'il manque quelque chose à ses baisers. Pourquoi mon tendre cœur se remplit-il au contraire de plaisir , lorsque Firnaz touche la guitare ? Pourquoi s'y élève-t-il des sentimens qui me surprennent ? Je me perds alors dans des douces rêveries , sans que mes pensées qui se succèdent s'arrêtent à aucun objet qui puisse me satisfaire. Quelles sont enfin ces émotions que je sens , lorsque , me promenant dans le calme de la nuit , les chants du rossignol viennent frapper mon oreille ? Il se plaint ; je partage ses peines , sans trop savoir ce qu'elles sont ;

mon sang échauffé se précipite dans mes veines ; je devrois , ce me semble , former aussi des plaintes , mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

Voilà comme s'exprimoit Gulhindy , & elle étoit étonnée de s'entendre s'exprimer ainsi. Elle s'étoit approchée d'une fontaine. Le cristal poli des eaux lui présenta son image. Gulhindy surprise la contemple avidement & avec admiration. Quel est cet être charmant ? dit-elle. Que vois-je ? Seroit-ce une nymphe ? Ah , que les ondes qui la baignent sont heureuses ! Mais comment ! Cet être des ondes se tourne vers moi ! Il recule quand je recule ! Il approche quand j'en approche , & ses traits se confondent quand je me dispose à l'embrasser ! Mais , si cette figure étoit mon image ! Ne vois-je pas les fleurs de ces bords se répéter ainsi , & ces jasmins se peindre dans les eaux ; c'est sans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes que j'y découvre regnent sans doute sur mon visage , & je vois bien que Syrma ne m'a point flattée.

Mais à quoi sert toute cette beauté ? Pour qui ces joues sont-elles colorées ? Que dir le fourire de cette bouche ? Tout cela m'est-il donné inutilement ? Cette rose m'invite à la faire éclore sur mon sein , & s'offre à me parfumer. Mais , toi , Gulhindy , pour qui

la nature te pare-t-elle ? Pour qui te donna-t-elle tant d'attraits ? N'y a-t-il point quelque être créé pour sentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent ? Il est vrai que Syrma m'aime , & que je lui suis plus chère que ses autres compagnes ; mais sa tendresse ne me fait point jouir du plaisir d'être aimée autant que je voudrois l'être. Ah ! Firnaz , s'il est un cœur fait pour moi , que n'entend-il mes souhaits ! Mais peut-être sont-ils vains & sans objet. Où est cet être dont je n'ai qu'une idée confuse , & dont la présence me devient cependant si nécessaire ? Ah , si je le trouve jamais & qu'il m'aime , si transporté d'une ardeur égale à la mienne , il voloît dans mes bras , je m'abandonnerois aux siens ; & je sens qu'un rayon céleste pénétreroit mon âme. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi , si dans chacun de ses regards je voyois briller ce feu , ces desirs que j'éprouve , réveillée par l'aurore , j'irois au bord d'une claire fontaine cueillir les plus belles fleurs pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui sous l'ombre d'un myrthe , la tête appuyée sur son sein , je chanterois tendrement notre amour. Ah , que nos transports nous rendroient la vie délicieuse ! Ah , combien ! ... Mais desirs insensés ! Après quoi soupirez-tu , Gul-hindy ! Que te manque-t-il dans ce séjour de

paix ? N'es-tu pas assez heureuse sous les ailes du puissant Firnaz ? Mais d'où vient que la sérénité & la joie de mon enfance dispa- roissent ? d'où vient que le printems , dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joie , ne fait à présent qu'exciter en moi des desirs dont je ne puis définir la nature ?

C'est ainsi que , livrée à une tendre inquiétude , Gulhindy s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies , caché à sa vue par un nuage , l'entendit , & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur dont l'excès alloit faire sa félicité.

Pendant le cœur de Zemin étoit troublé par des mouvemens semblables , mais plus impétueux. Son front , auparavant si serein , ressembloit à un jour d'été , qui , après une belle matinée , se couvre de voiles ténébreux. Zemin n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude , fuyoit son ami , & s'enfonçoit dans des bosquets impénétrables à la lumière. La verdure nouvelle & les charmes des campagnes rajeunies ne faisoient qu'augmenter son chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fût triste , & que pour satisfaire son ame elle ne se revêtît que de sombres couleurs. Déjà pendant toute une année , il s'étoit livré à ses rêveries. Il aimoit Sittim ; mais son cœur de-

siroit quelque chose que toute la tendresse de son ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir comment se sont formés dans son ame les mouvemens qui lui ont ravi son repos. Il suit le nouveau penchant qui l'agite ; il cherche à percer les replis de son cœur ; mais c'est un labyrinthe où il s'égare.

Un jour, se promenant au lever de l'aurore , la tranquillité du matin & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmentèrent sa mélancolie ; il erra long-tems d'un pas incertain , & laissa enfin échapper ces paroles : non , ce n'est pas en vain que j'éprouve des desirs ; sans doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur souhaitai-je souvent d'être aimé de Sittim encore plus qu'il ne m'aime ! Je m'empresse dans ces momens de l'embrasser pour épancher dans son sein mille mouvemens différens de tendresse. Mais à peine le vois-je , que mon cœur se glace , & semble se resserrer. Non , quoique j'aime Sittim , ce n'est pas lui qui fait l'objet du penchant qui m'entraîne. Mais pour qui sont ces desirs ? Ne seroient-ils qu'une illusion ? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil, ou com-

me les figures que forment les nuages, & que le vent dissipe ? Mais la nature, dans les ouvrages de laquelle le sage Mirza ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie, donneroit-elle au cœur d'un être créé pour l'éternité des desirs qui surpassassent sa puissance ? Non, sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans Sittim le même trouble dont je suis possédé ? Le calme regne toujours sur son visage serein. Il n'est agité par aucun desir qu'il ne puisse satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur la terre, le seul qui soupire toujours, & qui toujours moins aimé qu'il ne desireroit l'être, cherche un objet dont les inclinations ressemblent aux siennes ? Ah, puissante nature, que n'as-tu produit un être semblable à celui que crée souvent mon imagination, c'est un visage céleste, & qui a quelque chose de divin que je vois alors devant moi. Je donne à ses yeux tout le brillant de la voûte azurée. Je répands sur son sein & sur ses joues le tendre éclat de la rose, & la blancheur de l'albâtre sur son beau corps. Son regard me sourit plus noblement & avec plus de tendresse que ne m'a jamais souri Sittim. Tout transporté, j'embrasse cette belle chimere, qui, en rougissant modestement, se jette dans mes bras, & tremble sur mon sein. D'où viens-tu, image enchanteresse ? Habi-

tes-tu une terre plus fortunée que la nôtre ? Ne ferois-tu point une fleur des champs Elysées , ou la favorite des dieux ? Mais que dis-je ? Non , tu es la même après laquelle je soupirai si souvent au milieu de la nuit. A ton aspect , tous mes desirs sont apaisés. Tes regards versent dans mon ame le repos , la volupté , & une joie que je n'ai jamais éprouvée. C'est toi que je cherche : c'est toi que mes soupirs conjurent de paroître à mes yeux... Apprends-moi , Nature , où tu caches cet objet , & sur quel climat roule le ciel qui éclaire tes yeux. Peut-être l'élèves-tu quelque part au milieu des rosiers , dont les fleurs se flétrissent de honte d'être surpassées par sa beauté. Ah , puisses-tu la conduire au devant de mes pas ! Doux zéphyrs , qui badinez autour de cette belle personne , précédez-la , lorsqu'elle approchera de moi , & avertissez-moi de sa présence par vos soupirs. Vous , ruisseaux argentés , que votre cours rapide me conduise à l'endroit fortuné où couchée au milieu des fleurs elle repose sur vos bords.

Ayant parlé ainsi , il se plongea dans la rêverie la plus profonde , Firnaz , qui du haut d'un cedre avoit écouté Zemin , peignit à ses yeux le portrait de la divine Gulhindy Zemin suit cette image à travers mille buissons , & croit la voir encore long-tems après qu'elle
est

CONTE MORAL. 38;

est disparue Il vole après cette ombre chérie , en suppliant les bois de ne pas lui cacher l'objet de sa tendresse. Voilà le tems , se dit Firnaz à lui-même , de contenter deux cœurs qui se cherchent. Je veux que Zemin rencontre inopinément Gulhindy , dont le fantôme fait l'objet de sa poursuite ; qu'ils frémissent de joie en se rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage combien ils seront étonnés de se trouver , comment , en voulant se fuir , ils se sentiront arrêtés ; comment enfin la surprise , le plaisir & l'admiration feront couler leurs larmes.

Firnaz se transporte aussi-tôt sur les ailes des vents dans la contrée où Gulhindy dormoit encore. Un songe envoyé par le Génie venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vu errer dans les bois , comme si , entraîné par une inquiétude pleine d'impatience , il eût cherché un ami égaré. En l'apercevant , un doux frisson avoit ébranlé tout son cœur , qui , en se gonflant avec timidité , se sentoit emporté par une puissance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'instant où l'inconnu paroissoit la découvrir à son tour , attacher sur elle un regard immobile , & dans l'enthousiasme de sa joie s'élancer vers elle , le charme de l'illusion fut rompu , & , avant que Gulhindy pût s'arracher à la surprise & au

sommeil , Firnaz vint , avec la même rapidité que la pensée parcourt les espaces du tems , la transporter sur la route où Zemin cherchoit tristement l'image qui s'étoit offerte à sa vue.

Sortie tout-à-coup de son assoupissement , elle regarde autour d'elle , & ne peut comprendre comment elle se trouve dans des lieux inconnus. Mais quel sentiment n'éprouvet-elle point , lorsqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce fantôme chéri , dont un songe favorable venoit de lui offrir l'image ! Que ne sentit point de même le jeune Prince à la vue de celle pour qui , depuis si long-tems , il soupiroit en vain ? Nulle expression ne sauroit rendre ce qui se passa chez eux , & leurs transports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un décret éternel de la nature destina l'une pour l'autre , & dont les yeux , en se rencontrant pour la première fois , se jurent un amour éternel.

Frappés d'étonnement , Zemin & Gulhindy restent immobiles , le cœur plein de mille sentimens qui ne peuvent exprimer.

Cependant Gulhindy ne pouvant résister à sa timidité naturelle , baisse modestement ses regards dès qu'elle apperçoit dans les yeux de Zemin cette flamme qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de Syrma. Ah , Thom-

son (1), que ne peux-tu me prêter ton pin-
 ceau plein de vie ; pour tracer , avec vérité ,
 la surprise du jeune Prince à l'aspect des char-
 mes répandus dans la personne de Gulhindy !
 Ses regards inspirent une espece d'enthousias-
 me à son ame enivrée de plaisirs. L'admira-
 tion l'empêche quelque tems de parler ; l'a-
 mour l'emporte enfin ; il s'approche avec ti-
 midité de son amante , & lui dit : être , vers
 lequel un desir impérieux attire mon cœur ,
 comment te nommerai-je ? De quel nom te
 saluerai-je , chef-d'œuvre immortel de la créa-
 tion ? Non , tu n'es point sorti du sein de la
 terre. La clarté du ciel rit dans tes beaux
 yeux. Tes attraits effacent tout ce que le prin-
 tems a de plus brillant. Quels enchantemens
 opere ta seule vue , & quel n'est point le
 charme de ta présence ! Oui , tu es celle que
 mon cœur agité chercha si long-tems au mi-
 lieu du silence & de la tristesse de la nuit.
 Oui , c'est toi ; ton seul aspect répand de nou-
 veau dans mon sein cette joie de la vie , qui
 me fuyoit depuis si long-tems. Que je t'aime !
 Mais , quoi ! tu m'évites ! tes yeux se pro-
 menent avec timidité autour de toi , & sem-
 blent craindre de rencontrer mes regards ! Ah
 ne me fuis point ! Sens plutôt que tu es de-

(1) Célèbre poète Anglois du dix-septieme siècle,

venue nécessaire à ma vie. Viens à ton ami, viens à celui qui ne desire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de desir, il se hâte de l'embrasser, tandis qu'il hésite encore, & que le trouble de ses sens tient son ame suspendue. L'étonnement de Gulhindy ne l'avoit point empêché de jeter sur Zemin plus d'un regard tendre. La majesté de sa figure mâle & régulière, la noblesse de son air, son front ouvert, sa taille semblable à celle d'un palmier, ses yeux pleins de vivacité, où l'amour sembloit avoir placé la persuasion, concouroient à attirer vers lui le cœur de Gulhindy; mais, encore innocente & timide, elle trembla, lorsque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baiser. Elle veut s'échapper; une puissance supérieure, ta puissance, ô nature, vient arrêter ses pas. Zemin s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémissement. Des larmes leur échappent, lorsque, leurs yeux venant à se rencontrer, ils lisent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. Zemin se jette au cou de Gulhindy, qui, trop foible pour ne pas succomber à un plaisir inconnu, s'évanouit dans les bras de son amant. L'amour placé dans un nuage azuré avec Firnaz, descend du ciel pour voir les tendres embrassemens de l'innocence & pour les bénir. A l'instant, croissent à l'envi,

dans l'endroit où sont ces amans, des fleurs chargées de nectar, & un sourire satisfait se répand sur toute la nature.

Zemin & Gulhindy, revenus de leur première ivresse, se préparoient à parler, lorsqu'une lumière pure & éblouissante vint les environner. C'étoit Firnaz, qui sortant d'un tourbillon de flamme, parut à leurs yeux sous une forme céleste. Mortels fortunés, leur dit-il, vous qui, dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans, voyez l'auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains, si de vos tendres embrassemens naît pour vous un bonheur égal à celui des dieux, c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais, que la passion divine des esprits d'un ordre supérieur est rare parmi les hommes! Dans des bras échauffés par un feu impur, on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté passagère, allumée par le corps seul, & par le mélange séduisant de quelques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une harmonie universelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs penchans. Deux amans

créés pour leur bonheur mutuel , sont entraî-
nés l'un vers l'autre avant que de se connoi-
tre. Pressés par le même desir , leurs yeux &
leurs cœurs ne sont que joie , dès qu'ils se
rencontrent. Faire le bonheur l'un de l'autre ,
est le centre où se réunissent tous leurs vœux.
Semblable à un doux & clair ruisseau , qui fuit
au travers d'une campagne fleurie , leur vie
s'écoule dans les plaisirs , & va se répandre
dans l'éternité ; leurs ames environnées d'un
plus beau ciel , jouiront d'un amour encore
plus parfait & plus heureux que sur la terre.
Mes chers enfans , c'est la félicité qui vous
attend. Vous vous êtes sentis nécessaires
l'un à l'autre , & la voix de la nature , ren-
due plus intelligible par mes soins , vous
a appelés à votre union. Soyez heureux ,
& réunissez vos vertus. Cher Zemin , que
la douce tendresse , qui te sourit dans les
yeux bleus de Gulhindy , modere le courage
& le feu de ton cœur héroïque. Et toi , fille
des zéphyr , fortifie ton courage de l'amour
de Zemin , & sûre qu'il te sert d'appui , ap-
prends à mépriser l'envie. Que l'humanité , le
plus beau fruit de l'amour , vous enseigne à
détourner une partie de votre bonheur sur ceux
dont la prospérité vous fut confiée par le des-
tin. La vertu , vers laquelle je dirigeai vos
penchans , ne vous abandonnera jamais ; car

CONTE MORAL. 391

elle aime à être témoin des baisers purs des humains, lorsque leur amour, s'élevant au dessus des voluptés sensuelles égale celui des esprits célestes. Je vous laisse, chers enfans, l'amour sera votre génie tutélaire.

Après ce rendre adieu, Firnaz les bénit ; s'entoura d'un nuage, & disparut : mais il laissa près d'eux la sagesse, la joie & la paix. Elles ne se sont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la postérité la plus reculée le bonheur de Zemin & de Gulhindy.





LE PHILOSOPHE.

CONTE ORIENTAL.

QUE les douceurs de l'amitié sont agréables & flatteuses ! O divine amitié , que tes attraits sont séducteurs ! Mais où existes-tu ? Dans quels cœurs te trouve-t-on ? Je vois par-tout tes simulacres , & nulle part toi-même. Nous nous aimions jadis Abunecker & moi ; notre union étoit intime ; elle étoit embellie par les graces de notre jeunesse ; elle étoit cimentée par toute l'énergie que lui donnoit notre situation commune , au dessous de l'humble médiocrité. L'angé distributeur des dons de la fortune conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant ; il trompa les perfides regards du faux ami , & eut le bonheur d'éviter les pièges des traîtres : son cœur noble , ingénu , plut au maître de l'univers , qui le combla de ses bienfaits. Le généreux Abunecker ne se crut opulent que lorsque je cessai d'être dans l'indigence , & que sa main bienfaisante m'eût élevé au dessus de la dépendance. Notre fortune n'ayant plus à redouter des événemens imprévus , Abunecker alla se fixer dans l'une des

provinces de Cachemire ; je choisis pour mon séjour les plaines de Schiras. Deux ou trois ans après , je m'arrachai aux délices de ma retraite , & volai chez mon ami. Il ne m'attendoit pas ; sa joie fut extrême ; nous avions tant de choses à nous dire , nous étions si contents de nous voir après trois ans d'absence , que nous donnâmes la première journée aux doux transports de l'amitié. La maison d'Abunecker , située sur le penchant d'une colline , dominoit sur une plaine immense , agréable & riante ; c'est la plus fertile de la Cachemire entière , qui passe , avec tant de raison , pour le jardin de l'Asie. A l'abri du souffle impétueux des vents destructeurs du nord , & protégé par les hautes montagnes d'Immulis , cette vaste & belle campagne reçoit les premiers rayons du soleil ; deux grands fleuves traversent cette seconde plaine , qu'ils rendent encore plus fertile. Dans le canton le plus délicieux de cette région , Abunecker possédoit un terrain étendu qu'il cultivoit avec beaucoup de soin ; occupé continuellement à passer d'une ferme à l'autre , il avoit l'œil à tout , & dirigeoit les opérations champêtres avec la plus grande intelligence. Ses femmes (il en avoit deux) présidoient aux travaux de ses jardins & à l'économie intérieure de la maison ; chaque jour , lorsque

l'aurore décoreit le ciel de ses couleurs, l'homme rassembloit tous ses domestiques, & alloit s'acquitter avec eux du devoir sacré de la reconnaissance envers l'Être suprême ; ensuite ils se livroient tous au travail, qu'ils ne quitoient pendant la plus grande chaleur de la journée, que pour s'y livrer encore, quand l'air étoit moins embrasé.

Cette vie active & paisible me ravissoit ; je ne quittois point Abunecker ; je le suivois dans ses courses, & m'arrêtois avec lui dans ses fermes. Nous traversions des champs d'une vaste étendue, & je les voyois tous cultivés par des gens attachés à leur ouvrage, bénissant l'Être suprême & leur généreux maître. Je restai trois mois chez mon ami, & pendant ce séjour, je n'aperçus ni mécontentement ni négligence dans aucun de ses domestiques. Chacun d'eux avoit sa tâche, & chacun d'eux la remplissoit avec plus d'affiduité que s'il eût travaillé pour lui-même. La brillante situation d'Abunecker, la respectueuse tendresse que tous ses gens lui témoignaient, l'amour de ses femmes & la concorde qui regnoit dans sa maison, me pénétoient de la plus douce joie. Un seul homme chez lui m'étonnoit, & m'irritoit par le contraste de sa vie inactive avec les jours laborieux de tous ceux qui l'environnoient. Cet homme paroissoit ne s'occu-

per à rien ; chacun avoit une tâche à remplir ; lui seul n'en avoit point ; & cependant Abuneker avoit pour lui la plus grande amitié : cet homme ne commandoit pas , il ne faisoit qu'un signe , & tout le monde s'empressoit de lui rendre service ; les femmes de mon ami & ses domestiques traitoient cet étranger avec des égards infinis ; l'Iman seul étoit moins zélé que les autres pour cet homme , qui me paroissoit ne faire aucune attention à l'indifférence de l'Iman. Il est vrai que le pieux Iman n'avoit pas lieu d'être édifié de la conduite de cet étranger , qui se levoit tard , & n'assistoit jamais à la priere du matin. Il descendoit dans les jardins , & cueilloit des fleurs que les autres avoit plantées ; il se promenoit souvent avec les femmes d'Abuneker , & dans les champs il aimoit à s'entretenir avec les domestiques , qui , pendant l'entretien , suspendoient leur travail ; s'il étoit seul , son unique occupation étoit de porter des regards de complaisance & de satisfaction sur les beautés de la nature : on eût dit qu'il se félicitoit de ce que les champs se couvroient de verdure pour récréer sa vue ; de ce que les zéphyrs souffloient pour le rafraîchir , & lui porter les douces exhalaisons des fleurs. Cet homme désœuvré , au milieu d'une famille aussi active , me remplit d'indignation , & ne pou-

vant me contenir : je ne vous conçois point ,
 dis-je à Abunecker ; vous êtes le meilleur des
 hommes ; mais votre complaisance s'étend un
 peu trop loin. Quel grand intérêt avez-vous
 à souffrir l'inutilité de Zuliman ? Comment
 cet homme oisif peut-il être souffert dans
 cette maison , où l'on est sans cesse occupé ?
 Quel droit lui donne-t-elle de partager avec
 moi le cœur d'Abunecker ? Oh Abdallah ! ré-
 pondit mon ami , respectez , je vous en con-
 jure , le sage Zuliman ; craignez d'outrager le
 ciel même , en insultant à sa vertu. Zuliman
 vous paroît oisif , & il est vrai que ses mains
 ne cultivent pas la terre ; mais apprenez que
 sa raison donne de l'entendement à ceux qui
 la cultivent. Avant que Zuliman vînt chez
 moi , j'ignorois également les limites de la ri-
 gueur & les bornes de l'indulgence ; la douce
 paix n'habitoit point dans ma famille , & en-
 core moins dans mon cœur : je ne connois-
 sois d'autre plaisir que celui de commander
 en maître impérieux , & de voir des hommes
 malheureux par ma puissance , m'obéir en es-
 claves. Je m'étois éloigné de la Perse , parce
 que j'abhorrois la tyrannie , & j'étois un tyran
 inflexible dans ma maison. Mais à-peine le
 respectable Zuliman eut daigné m'éclairer par
 les leçons & les préceptes de la sagesse , que
 le bandeau de l'erreur tomba de dessus mes

CONTE MORAL. 397

yeux ; j'appris à modérer mon autorité : je n'avois que des esclaves ; mais aussitôt que j'eus connu les loix de la justice & de l'humanité, ces esclaves changerent de condition, & je ne vis en eux que des amis & des frères : à mesure que je leur témoignai de la douleur & de la bienveillance, ils me devinrent chers, & le plaisir de m'attacher à eux, de les aimer, agrandit, éleva mon ame. Mes femmes, jalouses l'une de l'autre, étoient perpétuellement en dispute, & nourrissoient dans leur sein une haine mutuelle qui les devoiroit. Graces à Zuliman, elles s'aiment aujourd'hui, se chérissent de bonne foi, connoissent leurs devoirs, & jamais, depuis ce heureux jour, le plus petit nuage n'a terni leur amitié. L'aimable Nicera étoit vive & capricieuse ; mais les sages entretiens de Zuliman l'ont rendue la plus douce & la plus complaisante des femmes. La belle Ferma étoit d'une excessive timidité ; son esprit étoit foible, & son ame très-superstitieuse : Zuliman a rassuré son courage, l'a élevée au dessus des puériles craintes qui la tourmentoient ; elle ne croit plus aux rêves, elle aime, & respecte Dieu, sans mêler au culte qu'elle lui rend, des pratiques absurdes. Quelques bontés que nous ayions, mes femmes & moi, pour nos domes-

tiques, il y a néanmoins des momens où ils sentent le poids de leur humiliant état : Zuliman les console, & leur apprend les moyens de s'élever par leurs vertus & leur propre mérite au dessus de leur condition. S'il leur arrive quelque léger avantage, il s'empresse à les féliciter, à s'en réjouir avec eux ; il partage leur contentement, & n'oublie jamais de leur rappeler quelque circonstance à laquelle ils ne songeoient plus, & qui leur persuade qu'ils sont réellement heureux. Lorsque, pour mon bonheur, la divine providence conduisit Zuliman chez moi, j'avois un Iman d'un caractère sombre, dur, entêté, chagrin & inquietant ; rien n'étoit à son gré. Il contrarioit perpétuellement le sage Zuliman. Je préférâi de me défaire de ce cynique Iman, que de perdre mon ami ; je renvoyai cet homme incommode, & j'ai choisi un Iman plus honnête ; celui-ci a eu la condescendance de se laisser persuader par Zuliman, que mes domestiques peuvent servir & prier Dieu en s'aimant en freres, & en servant leur maître. Nous ne lui permettons pas de parler des vertus des talismans ou des amulettes, ni de nous fatiguer par des commentaires absurdes sur des passages difficiles & obscurs du Coran ; mais en revanche, il a la permission de

prêcher tant qu'il veut sur les devoirs de la vie & les obligations mutuelles des hommes. Zuliman connoît le ciel, la terre, les causes de la plupart des phénomènes, & il nous prémunit contre les préjugés, les erreurs & les superstitions. Il est profondément versé dans les connoissances de la nature des divers animaux; il sait, & nous apprend quelles plantes, quelles graines, quelles herbes, quels arbres ou quels arbrisseaux conviennent aux différens sols; il a perfectionné l'agriculture & les outils dont on se sert pour fertiliser la terre. Chaque jour, chaque instant, il nous fait sentir combien l'homme qui travaille & l'homme qui gouverne ont besoin de l'homme qui pense : c'est à lui, ô Abdallah, c'est à Zuliman que nous devons une partie de nos richesses, & même l'art d'en jouir; en un mot, c'est à lui que nous nous croyons redevables de l'existence, parce que l'existence n'est un bienfait que par la jouissance des douceurs & des charmes de la société.

Le récit d'Abunecker m'enchantait, je sentis des larmes de tendresse, d'estime & de vénération pour Zuliman s'échapper de mes yeux. J'eus des remords du jugement défavorable que j'avois eu l'imprudence de porter sur cet

400 LE PHILOSOPHE, &c.

homme de bien. Je me hâtai de faire con-
noissance avec lui, & je le trouvai au dessus
du portrait que mon ami en avoit esquisé.

Fin du premier Volume.

TABLE



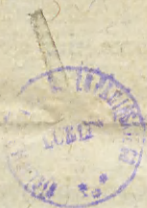
T A B L E.

S OPHIE.	pag. 1
<i>Sans y penser</i> , Conte plus vrai qu'une his- toire.	91
<i>Cythéride</i> . Conte.	97
<i>Les deux Prix</i> . Conte tiré d'un manuscrit Grec.	122
<i>Nouradin & Almamoulin</i> . Conte moral ; tra- duit du Persan.	145
<i>Le projet manqué</i> . Conte bien vraisemblable.	154
<i>Seged</i> . Conte moral.	165
<i>Bozaldab</i> . Conte Oriental , traduit de l'An- glois.	181
<i>Le Duel</i> . Conte moral.	187
<i>Obidah</i> . Conte Oriental, traduit de l'Anglois.	198
<i>L'heureux Mariage</i> . Anecdote.	204
<i>L'Expérience</i> . Conte.	223
<i>L'Ami généreux</i> , ou les unions imprévues.	246
<i>Rensî</i> . Anecdote Japonoise.	265
<i>Firnaz & Zohal</i> . Conte moral, traduit de l'Al- lemand.	302
<i>L'Insuffisance des principes de vertu</i> , ou les	

TABLE.

<i>Avantures de Fidelia ; racontées par elle-même.</i>	Traduites de l'Anglois.	323
<i>Zemin , & Gulindy.</i>	Conte moral , traduit de l'Allemand.	371
<i>Le Philosophe.</i>	Conte Oriental.	392

Fin de la Table du premier Volume.



4026 KZ

KSIEGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

4014 -KZ.

